

2 Deux manuscrits vénérables : *Paris*. 1853 E et *Oxon*. CCC 108 Z

2.1 *PN1* : *Paris*. 1853 E et sa descendance

Le célèbre *Paris*. gr. 1853 (E) est un manuscrit composite dont je ne parlerai ici que de la partie la plus ancienne (ff. 1–344^v), qui se divise elle-même en deux sous-parties¹. On estime généralement que sa confection remonte au milieu du X^e siècle, période d'intense activité intellectuelle sous la tutelle de Constantin VII Porphyrogénète. Son format, inhabituellement grand pour un manuscrit d'Aristote, le rapproche des manuscrits contemporains de Platon (qui font peut-être tous partie de la « Collection philosophique » à laquelle un autre manuscrit aristotélicien, le *Vind. phil.* 100 J est lié), qui sont les plus anciens conservés pour cet auteur². (I) La première sous-partie de la partie ancienne contient les traités *Phys.*, *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.* et, pour simplifier, *An.*, aux ff. 3–202^v. Elle a été copiée presque intégralement par une main qui emploie encore de nombreuses formes majuscules et que l'on nomme depuis Moraux (1967) E I (ff. 1–186^v, 187a^v, 196–202^v), à l'exception de la recension du livre II du traité *An.* qui est d'une main notée E II (ff. 187^v et 188–195^v). Elle présente encore des traces d'un système continu de signatures grecques³. (II) La seconde sous-partie, sans doute presque aussi ancienne que la première, contient aux ff. 203–344^v les traités *PN1-Mot. An.* et *Met.*, suivis de la *Métaphysique* de Théophraste, du traité *Col.*, et d'une recension partielle du traité *Part. An.* dont la fin, à partir de 681^a environ, a probablement été perdue avant d'être complétée ultérieurement par les ff. 345–351. Cette seconde sous-partie a été copiée en alternance par cette même main E II (ff. 306–337) et deux autres mains notées respectivement E III (ff. 203–306) et E IV (ff. 337–344^v)⁴. La première transition intervient dans la partie supérieure du f. 306 (l. 6) au sein de la fin du dernier livre (N) du traité *Met.*, en 1089^a27, point à partir duquel E II prend le relais du travail de la main E III. La seconde transition, entre E II et E IV, a lieu semblablement en haut du f. 337 (l. 3) au sein du troisième livre du traité *Part. An.*, vers 666^a5.

¹ La description fondamentale du manuscrit, laquelle avait vocation à intégrer un volume du catalogue *Aristoteles Graecus*, est celle de Moraux (1967).

² On se gardera cependant d'en tirer des conclusions trop hâtives : « dans un cercle clos et peu nombreux, comme celui des savants de Constantinople, les conventions de présentation devaient se répandre vite et rapidement » (Westerink [1986], p. LXXVI).

³ En bas du *verso* du premier feuillet de chaque cahier, à chaque fois un quaternion (avec quelques perturbations mineures). On trouve ainsi ζ (f. 42), ια (f. 82), ιε (f. 113), ιζ (f. 129), κ (f. 153), κα (f. 161), κε (f. 196).

⁴ Hecquet-Devienne (2000) identifie E IV à E II, ce qui n'est pas dépourvu de vraisemblance. Elle propose de croûter d'identifier cette main E II(E IV) à E², celle de l'annotateur principal de la partie ancienne, ce qui est bien moins plausible – voir Ronconi (2012a), pp. 212–213.

La jonction entre les deux parties, au niveau du texte du traité *An.*, possède une histoire assez complexe. On trouve actuellement dans le *codex* une recension du livre II placée entre celles des livres I et III qui n'est pas de la même main et a manifestement été insérée dans un second temps, en remplacement d'une première recension. Le début et la fin d'une recension originelle du texte transcrite par la main **E I** subsistent en effet encore, respectivement dans la partie inférieure du f. 186^v (à la fin du vingt-troisième quaternion de la première sous-partie de la partie ancienne) et au f. 196^{rv} (au tout début du vingt-cinquième quaternion de cette même sous-partie), entre lesquels se trouve aujourd'hui cette seconde recension intégrale du texte du même deuxième livre copiée par **E II**. Le manuscrit contient ainsi aujourd'hui deux fois le début et la fin du texte, si l'on fait abstraction des divergences entre les deux recensions. Les morceaux transcrits par **E I** ont survécu parce qu'ils se trouvent sur le même feuillet que la fin du livre I et le début du livre III copiés par cette même main, si bien qu'il n'était pas possible de les éliminer sans pertes conséquentes. Deux annotations marginales au début de la recension originelle par **E I** du texte du livre II du traité *An.*, au f. 186^v, permettent de reconstruire le processus ayant abouti à la situation actuelle⁵. (1) Le *codex* contient initialement, comme l'on s'y attendrait, le texte complet des trois livres du traité dans l'ordre normal, copié intégralement par **E I** sur trois quaternions, suivis selon toute probabilité d'un bifolium ajouté pour la toute fin du texte du livre III dont le second feuillet était sans doute demeuré vierge. Ce dernier cahier est aujourd'hui perdu, si bien que la toute fin du traité manque dans le manuscrit, comme n'ont pas manqué de l'observer plusieurs lecteurs en bas du f. 202^v. (2) Le manuscrit est employé par un annotateur dont la main est notée **E²** et datée par la paléographie du X^e siècle, lequel intervient dans l'ensemble du contenu de la première sous-partie ancienne (ff. 3–202^v), laissant de nombreuses corrections et scholies, dont des résumés sous forme de κεφάλαια des deux derniers livres du traité *Phys.* au ff. 50 et 68, ainsi que dans la seconde sous-partie ancienne. Celui-ci se rend compte que le texte du livre II du traité *An.* ne correspond pas à sa version de référence, au moins pour son *incipit*, et laisse ainsi dans la marge externe du f. 186^v une annotation où il donne, à des fins de comparaison, la version usuelle du début du texte, précédée de la mention γρ(άφεται) ἀρχὴ τοῦ β' λόγου ἐν ἄλλωι. (3) Une autre recension du livre II est ajoutée au *codex*, copiée cette fois par **E II**. Une autre annotation de **E²** au f. 186^v, dans la marge interne, laisse deviner (a) que cet annotateur est le commanditaire de cette opération, (b) que la raison de l'opération est la nature du texte initialement présent, qui diverge de la version prise pour point de référence, et (c) que, à la différence de l'état actuel, le cahier en question est inséré à la suite de la recension complète du traité copiée par **E I** (ζητεῖ τὸν περὶ ψυχῆς λόγον τὸν β' παρὰ τὸν γ' ὁλόκληρον· ἀνόμοιος γὰρ κατὰ πολὺ ὁ ἐνταῦθα γεγραμμένος τοῦ ἐκεῖσε, « cherchez le texte intégral du second livre à côté du troisième, car celui qui a été transcrit ici s'écarte considérablement de celui qui se trouve là »). La nouvelle recension, qui donne

⁵ Voir Moraux (1967), pp. 32–35.

en gros le texte usuel, occupe un quaternion, (ff. 188–195), précédé d'un feuillet (f. 187) vraisemblablement tiré de l'ultime bifolium. (4) Le texte du livre II copié par E II est déplacé, il prend la place de celui copié par E I entre les recensions du livre I et III, là où le trouve actuellement, aux ff. 187–195^v. La recension originelle est éliminée du *codex*, si ce n'est qu'une opération de recyclage conduit à employer deux feuillets comme couverture. Ceux-ci sont transférés au début du *codex*, ce sont aujourd'hui les ff. 1 et 2, qui contiennent deux longs morceaux du texte qui avait été copié par E I (414^b13–416^a10 et 421^a6–422^a23). D'autres fragments du texte copié par E I survivent malgré tout dans le *codex*. Ce sont, comme déjà signalé, le début (f. 186^v, 412^a3–12) et la fin du texte (f. 196^v, 423^b8–424^b18), qui occupent le même feuillet que la fin du livre I et le début du livre III. Comme le texte du livre I s'achève sur le pénultième feuillet du vingt-quatrième quaternion, le tout dernier feuillet du cahier ne pouvait pas être complètement éliminé sans risque, si bien qu'il a simplement été arraché en laissant subsister son talon : c'est l'actuel f. 187bis où l'on peut encore lire les premières (pour le *verso*) et les dernières (pour le *recto*) lettres de chaque ligne pour la section correspondante (ca. 412^a12–413^b1).

On peut donner des limites inférieures à la date de cette quatrième et ultime opération par d'autres annotations plus tardives présentes dans le manuscrit. Un second annotateur (E³), dont l'on date approximativement la main du XII^e ou du XIII^e siècle, a laissé juste à droite du titre du livre II copié par E I au f. 186^v les mots ζητεί τὸ κεῖμενον ἔξωθεν ἔνθα το σημεῖον τοῦτο (suit un signe de renvoi)· τὸ γὰρ ἐνταῦθα καταγεγραμμένον ἀνόμοιον, ce dont l'on peut déduire que le texte standard du livre II copié par E II se trouve encore au moment où il a le volume entre ses mains à la suite du traité complet. Plus tard encore, sans doute au XIV^e siècle, un lecteur laisse dans l'espace demeuré vide à la fin du texte copié E II, f. 195^v, quelques vers, ce qui laisse penser qu'il s'agit encore pour lui de la fin du *codex*. L'opération qui a conduit au remplacement d'une recension par l'autre est donc postérieure au début du XIV^e siècle⁶.

Les deux sous-parties anciennes du *Paris*. 1853 semblent avoir été confectionnées à part et réunies à une date plus tardive en un seul *codex*. Le fait que le même annotateur E² est intervenu dès le X^e siècle dans ces deux sous-parties et qu'il a fait ajouter un élément au contenu de la première par l'un des copistes de la seconde suggère toutefois que les deux volumes vont déjà de pair à cette époque. Leurs contenus sont manifestement complémentaires, la jointure *An.-Sens.* est parfaitement aristotélicienne⁷.

6 La série de signatures grecques qui se trouvent en bas du *verso* du dernier feuillet de chaque cahier, laquelle couvre l'intégralité de la partie ancienne (de α f. 10^v à μγ f. 344^v), est aussi postérieure à l'opération, parce que le cahier avec le texte du deuxième livre du traité *An.* porte la signature κδ (f. 195^v), qui correspond à sa position actuelle (il devrait autrement porter la signature κς).

7 La thèse, assez traditionnelle, de l'unité des deux volumes a récemment été attaquée par Ronconi (2012a), qui propose notamment de distinguer chronologiquement les mains E I et E III, qui seraient à placer au début du X^e siècle, et E II et E², qui appartiendraient plutôt à sa fin, si bien qu'il serait malvenu de voir en E² le chef d'un atelier où travailleraient les différents copistes de la partie ancienne : il y aurait

Le contenu de la seconde sous-partie a néanmoins quelque chose de remarquable en ce qu'il déroge à l'ordre de la liste de Ptolémée et donne au traité *Met.* une position un peu étrange. Certains érudits ont voulu y voir le reflet d'une autre édition du *corpus aristotelicum*⁸, qu'ils tentent non sans péril de rattacher à un contexte historique précis. Du point de vue de *PN1*, la conclusion principale que l'on peut tirer de ce bref examen codicologique du *Paris*. E, et peut-être la seule qui soit raisonnablement sûre, est que la séquence *PN1-Mot. An.*, qui figure dans la section copiée par E III, y a été traitée comme une unité et qu'elle est séparée de *PN2* tout comme chez Ptolémée.

Le manuscrit E constitue pour *PN1* le noyau d'un premier ensemble au sein de *α*, dont tous les autres membres, soit dérivent de E, soit manifestent des traces de contamination depuis *γ* dans le cas de la famille de C^c. Cet ensemble remonte à une translittération distincte, au sein de *α*, de celle dont est issue la branche *γ*. Elle a subi un travail de correction minutieux, produisant un texte de très bonne facture, sans omission ou corruption majeure et aux finitions d'apparence impeccable – ce qui, combiné à l'âge vénérable de E et à sa magnifique graphie, a souvent valu à ses leçons un surcroît de respect. Contrairement au texte de la famille *γ*, ces corrections ne cherchent pas nécessairement à escamoter les passages dont la compréhension est plus difficile, ou du moins à les édulcorer pour en faciliter l'accès, de sorte qu'elles préservent la majorité des difficultés et aspérités de la syntaxe aristotélicienne. Elles se distinguent en s'attachant souvent au sens du texte, ce qui a des conséquences souvent beaucoup plus graves du point de vue de l'éditeur. Des négations sont ainsi régulièrement supprimées ou introduites (voir par exemple *Sens.* 440^a19–20, 447^a6, 447^b16, 448^b1, *Mem.* 452^b2, *Insomn.* 461^b4) lorsque le sens du passage a semblé le réclamer, et certains exemples remaniés lorsqu'ils ne sont pas jugés appropriés (voir par exemple *Sens.* 442^b7, *Insomn.* 458^b5). Je note également que quelques fautes semblent être le résultat d'interpolations (par exemple, *Mem.* 450^b25, 451^b12, *Insomn.* 464^a31), ce qui suggère que l'ancêtre devait être annoté, même si E ne l'est presque pas.

eu deux *codices* bien distincts que ce dernier serait venu modifier par la suite. Il est vrai que rien ne prouve que le copiste E I ait travaillé pour le compte de cet annotateur. En revanche, il serait étrange que la seconde sous-partie ancienne, où se relaient de manière très fluide les mains E III et E II, n'ait pas été produite de manière unitaire : cela impliquerait l'existence préalable d'un volume où le texte du traité *Met.* se serait mystérieusement arrêté un petit peu avant sa fin, que E II (sous la houlette de E²) serait par la suite venu compléter.

8 Jaeger (1957), p. VII (mais voir déjà Jaeger [1917] et [1932]), tend à présenter la collection du manuscrit E (dont *Vind.* 100 J est à ses yeux un frère) comme remontant en droite ligne à une édition qu'il désigne comme « *Andronicus auctus* ». Ce serait dans cette édition que l'opuscule de Théophraste connu comme sa *Métaphysique* aurait été intégré au *corpus aristotelicum*. Dans une perspective différente, Hecquet-Devienne (2004) se fonde sur le fait que la *Métaphysique* d'Aristote précède celle de Théophraste dans E (c'est l'inverse au sein de J) et sur le fait qu'elle est placée après *Mot. An.*, après la zoologie, pour affirmer que le *codex* conserverait sur ce point un état très ancien des recherches menées au Lycée, antérieur à une réorganisation par Aristote lui-même de ses écrits.

Fautes de E et de la famille de C^c*Sens.*

- 436^a13 τέτταρες συζυγίαι **EC^cMi** : τέτταρες οὔσαι συζυγίαι **βγ**
- 436^b5–6 καὶ τὰ μὲν σωτηρία **E** : καὶ τὰ μὲν σωτηρία **C^cMi** : καὶ σωτηρία **βγ**
- 437^a31–32 ἐν τῷ σκότῳ λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖ **EC^cMi** : ἐν τῷ σκότει λάμπειν, οὐ μέντοι φῶς γε ποιεῖν **βγ**
- 437^a9–10 αὐτὸν **EC^cMi** : αὐτὸς αὐτὸν **γ** (correction probable, résultant de la corruption du ἐκείνως en 437^a9 en ἐκείνος)
- 437^b24 ἔοικε νομίζειν τι **EC^cMi** : ἔοικε νομίζοντι **βγ** (faute de majuscules)
- 438^a1 χθονίησι **EC^cMi** : ὀθόνησι **γ** : χοανῆσιν **β** (corruption)
- 438^a1 λοχαζέτο **EC^cMi** : ἐχεύατο **βγ** (corruption)
- 438^b17 ὥς δεῖ **EC^cMi** : ὥς εἰ δεῖ **βγ**
- 439^a27 ἐν ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ **EC^cMi** : ἐν ἀορίστῳ διαφανεῖ **βγ** (dittographie)
- 440^a19–20 ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς **EC^cMi** : ἡ ἀφῆι καὶ ταῖς ἀπορροαῖς **βγ** (correction : transformation de l'alternative en explication)
- 440^a24–25 ἀλλὰ τὸ ἐπιπολὴς χρώμα κινήτων ὃν καὶ κινούμενον ὑπὸ τοῦ ὑποκειμένου **EC^cMi** : ἀλλὰ τὸ ἐπιπολὴς χρώμα ἀκίνητον ὃν καὶ κινούμενον ὑπὸ τοῦ ὑποκειμένου **βγ** (correction vraisemblablement au vu de la suite immédiate du texte)
- 440^b7 ἀνθρωπον ἐλάχιστον **EC^cMi** : ἀνθρωπος ἐλάχιστον **βγ**
- 440^b19 πολλοῖς λόγοις **EC^cMi** : κατὰ πολλοὺς λόγους **βγ**
- 441^a19 ὥς τροφῆς **EC^cMi** : ὥς ἐκ τῆς αὐτῆς τροφῆς **γ** : ὥς ἐκ τῆς τροφῆς **β**
- 442^a21–22 τὸ φαῖον τὸ λευκὸν τι εἶναι **EC^cMi** : τὸ φαῖον τὸ μέλαν τι εἶναι **γ** (correction ?)
- 442^b7 ἀλλ' ὀψεώς γε καὶ ἀκοῆς **EC^cMi** : ἀλλ' ὀψεώς γε καὶ ἀφῆς **γ** (correction issue de la considération de la suite du texte, la vision et l'ouïe étant seules mentionnées en ^b9–10)
- 443^a8 ἅπαν χυμοῦ **EC^cMi** : ἅπ' ἐγγύμου **γ** (corruption)
- 443^a26 ἄμφω **EC^cMi** : καὶ ἄμφω **γ** : ὥς ἄμφω **β(PT2)**
- 443^b7 ἔτι **EC^cMi** : ὅτι **γ** (faute de majuscule)
- 443^b10–11 ταῖς πικραῖς **EC^cMi** : τοῖς πικροῖς **γ**
- 444^a3–4 ἴδιον τῶν ἀνθρώπων **EC^cMi** : ἴδιον ἀνθρώπου **γ**
- 444^b5 καὶ ἀναπνέουσιν **EC^cMi** : ἐπέιπερ καὶ ὥς ἀναπνέουσιν **γ**
- 446^a6 τῷ ποδί **EC^cMi** : τῇ δίποδι **γ**
- 446^a7–8 αἱ τηνικαῦθ' αἱ ὑπεροχαὶ **EC^cMi** : αἱ τηλικαῦται ὑπεροχαὶ **γ** (faute de majuscule et erreur de translittération)
- 446^a24 πρότερος **EC^cMi** : πρότερον **γ**
- 446^b14 ὥσπερ γὰρ πᾶν ὕδωρ **EC^cMi** : ὥσπερ γὰρ ὁ ἀήρ καὶ τὸ ὕδωρ **γ** (correction ?)
- 447^a6 καὶ οὐκ ἀνάγκη **EC^cMi** : καὶ ἀνάγκη **γ** (correction)
- 447^b1 ἐν **EC^cMi** : ἐναντία **γ**
- 447^b8 ταύτης **EC^cMi** : αὐτῇ αὐτῆς **γ**
- 447^b16 μεμειγμένα **EC^cMi** : μὴ ἤι μεμειγμένα **γ** (haplographie)
- 447^b16 ἀλλ' οὐ **EC^cMi** : ἀλλὰ **γ** (correction probablement liée à la faute précédente)
- 448^a16 ἀλλ' ὥς σύστοιχα **EC^cMi** : καλῶ σύστοιχα **γ** (corruption)
- 448^b23 ἀλλ' οὐκ **EC^cMi** : ἄλλωι **γ** (faute de majuscule)
- 448^b24 ἀεὶ **EC^cMi** : εἶδει **γ** (faute de majuscule)
- 448^b25 καὶ γὰρ αἰσθάνεται πάλιν τῷ αὐτῷ γένει **EC^cMi** : καὶ γὰρ ἃ αἰσθάνεται ἐν τῷ αὐτῷ γένει ἐστίν **γ** (corruption et correction)
- 448^b28 εἰ δὲ ἤι ἐκεῖνο ἐξ ἀμφοῖν ἐν καὶ τὸ αἰσθανόμενον ἔσται **EC^cMi** : ἐκεῖ δέ, εἰ μὲν ἐν τὸ ἐξ ἀμφοῖν, ἐκεῖνο τὸ αἰσθανόμενον ἔσται **γ** (corruption et correction)

Mem.

- 449^b22 ἀεὶ **EC^cMi** : δεῖ **βγ** (faute de majuscule)
 450^a4 ὀνομάζομεν ὡσαύτως **EC^cMi** : ὁ νοῶν ὡσαύτως **βγ** (faute de majuscule)
 450^a11 ὥστε τοῦτο **EC^cMi** : ὥστε **βγ** (supplétion d'un sujet)
 450^a15–16 ἀνθρώποις **EC^cMi** : ἀνθρώπωι **βγ**
 450^a19 ἀεὶ **E** : δεῖ **βγC^cMi** (faute de majuscule)
 450^b25 θεώρημα καὶ **EC^cMi** : καὶ **βγ** (interpolation)
 451^a9 Ὁρεῖται **EC^cMi** : Ὄρεῖται **βγ**
 451^a17 οὐ **EC^cMi** : ὦι **βγ** (faute de majuscule)
 451^a25 ἐγγέγονε τῷ **EC^cMi** : ἐγγόνει ἐν τῷ **βγ**
 451^b12 τήνδε τὴν κίνησιν **EC^cMi** : τήνδε **βγ** (glose)
 451^b15 ἄλλους **EC^cMi** : ἐτέρους **βγ**
 451^b27 ὅτι **EC^cMi** : ὡς **βγ**
 452^a10–11 δυνάμει **EC^cMi** : δύναιμι **βγ**
 452^a21 τὸ **A EC^cMi** : τὸ **Δ βγ** (faute de majuscule)
 452^a27 κινήθῃ **EC^cMi** : κινήται **βγ** .
 452^b2 μὴ om. **EC^cMi** (correction)
 452^b18–19 ἢ τὴν om. **EC^cMi**

Somn. Vig.

- 453^b15–16 τὰ μὲν θατέρου τὰ δὲ θατέρου μόνον **EC^cMi** : τὰ μὲν ὕπνου τὰ δὲ θατέρου μόνον **βγ** (correction)
 453^b24 ἀπ' αὐτομάτου **EC^cMi** : ἀπὸ ταῦτομάτου **γ**
 453^b27 τὰ ἐναντία **EC^cMi** : ἐσχατα **βγ** (glose)
 454^a2 τοῦτον ἐργηγορέναι **EC^cMi** : ἐργηγορέναι **βγ** (supplétion d'un pronom)
 454^a12–13 περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς ἐν ἐτέροις πρότερον **EC^cMi** : πρότερον ἐν ἐτέροις περὶ τῶν λεγομένων ὡς μορίων τῆς ψυχῆς **βγ**
 454^a14 σώμασι ζώην **E¹C^cMi** : σώμα **γE²** : ζώην **β** (combinaison de variantes, dont l'une semble issue d'une glose)
 454^a32 τοῦτωι ὥρισται τῷ **EC^cMi** : ὥρισται τῷ **βγ** (supplétion d'un pronom)
 454^b1 ἀνάγκη θάτερον **C^cMi** : ἀνάγκη θάτερα **E¹** : ἀνάγκη **γ** (supplétion)
 455^a2–3 προσδεόμενον **EC^cMi** : προσδεόμενα **βγ**
 455^a5 ἢ ποίας ἢ πλείους **EC^cMi** : ἢ ποίας εἰ διὰ πλείους **βγ**
 455^a15 καὶ ταῖς ἄλλαις ἐκάστη κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον **EC^cMi** : καὶ ταῖς ἄλλαις κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον **βγ** (^amélioration)
 455^a19–20 τινι κοινῶι μορίωι τῶν αἰσθητηρίων πάντων **EC^cMi** : τινι κοινῶι μορίωι τῶν αἰσθητικῶν πάντων **βγ** (correction)
 455^b6 ἔκπνοαι **EC^cMi** : ἔκνοιαι **βγ** (correction systématique ?)
 456^b10 ἔκπνοια **EC^cMi** : ἔκνοια **βγ** (correction systématique ?)
 457^b12 ἡ δὲ πλήρωσις αὐτὴν καταψύχει **E** : ἡ δὲ πλήρωσις αὐτῆς καταψύχει **C^cMi** : ἡ δὲ πλήρωσις καταψύχει **βγ** (supplétion d'un pronom)
 457^b25 ἔκπνοια **EC^cMi** : ἔκνοια **βγ** (correction systématique ?)
 458^a3 συνέρχεται **EC^cMi** : συνίσταται **βγ** (faute de majuscule ?)
 458^a23 καθαρώτατον **EC^cMi** : καθαρώτερον **βγ**
 458^a24 θολερώτατον **EC^cMi** : θολερώτερον **βγ**

Insomn.

- 458^b5 οἷον σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ κίνησις **EC^cMi** : οἷον σχῆμα καὶ μέγεθος **βγ** (complétion de la liste des sensibles communs)
 458^b32 τι **βγ** : om. **EC^cMi**

- 459^a1–2 τὸ μὲν μὴ ὄρᾶν μηδὲν **EC^cMi** : τὸ μὲν μηδὲν ὄρᾶν γ : τὸ μὲν μηθὲν ὄρᾶν β
 459^b25 περὶ ὧν **EC^cMi** : περὶ οὐ βγ
 460^a13 ὅταν **EC^cMi** : ὅ τι ἂν βγ (erreur de translittération)
 460^b32 συνεργουσῶν **EC^cMi** : ἐνεργουσῶν βγ
 461^a9 γινομένης **EC^cMi** : φερομένης βγ
 461^b7 εὐαπατητότεροι **EC^cMi** : εὐαπάτητοι βγ
 461^b24 οὐκ ἡισθάνετο **EC^cMi** : ἡισθάνετο βγ (correction)
 462^a18 ἐνὺπνιον **EC^cMi** : ἐν ὕπνῳ βγ (faute de majuscule)
- Div. Somn.*
- 462^b15 σημείον ὃ εἰς **EC^cMi** : σημειῶδες βγ (erreur de translittération)
 463^a28 πολλάκις βγ : om. **EC^cMi**
 463^b4 μεμνημένῳ τινὶ **EC^cMi** : μεμνημένῳ βγ (amélioration)
 463^b11 ὁμῶς **EC^cMiε** : ὁλῶς βγ (faute de majuscule)
 463^b14–15 ἡ γὰρ φύσις δαιμονίον, ἀλλ' οὐ θεία **EC^cMi** : ἡ γὰρ φύσις δαιμονία, οὐ θεία βγ (amélioration)
 463^b29–30 ἀρχὰς γέ τινας **EC^cMi** : ἀρχὰς τε βγ (amélioration)
 463^b30 ἐτελέσθη **EC^cMi** : ἐπετελέσθη βγ
 464^a5 τὸ μέλλον **EC^cMi** : μᾶλλον βγ
 464^a7 οὐθ' ἕτερον **EC^cMi** : τοῦθ' ἕτερον βγ
 464^a14–15 ἡρεμισιότερας **EC^cMi** : νηνεμωτέρας βγ (faute de majuscule)
 464^a30 μάλιστα **EC^cMi** : τάχιστα βγ
 464^a31 οἱ συνήθεις οὕτω **EC^cMi** : οὕτω βγ (glose)
 464^b2 Φιλιππίδου **EC^cMi** : Φιλαιγίδου βγ (faute de majuscule)
 464^b13 συναισθάνεσθαι **EC^cMi** : διαισθάνεσθαι βγ
 464^b18 περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται περὶ πάσης **EC^cMi** : περὶ τῆς ἐκ τῶν ἐνυπνίων μαντείας εἴρηται βγ (amélioration)

Le manuscrit E a été amplement corrigé au cours de son existence, en particulier par une main que l'on note depuis Moraux (1967) **E³**, laquelle s'attache le plus souvent à rectifier les fautes les plus grossières, et quelquefois par d'autres mains inconnues que je signale, le cas échéant, comme **E^x**. Les descendants directs conservés du manuscrit E, à savoir les manuscrits **Y** (*Vat.* 261), **V** (*Vat.* 266) et **P^f** (*Paris.* 2027), tiennent compte des corrections de **E³**, ce qui fournit la date de la confection du plus ancien d'entre eux, autrement dit, celle de **Y** autour de 1300, comme *terminus ante quem* pour la datation de ces corrections⁹. Le texte du manuscrit **P^f** tient en outre compte des corrections ultérieures notées **E^x**, alors que le texte du manuscrit **Y** les ignore, ce qui conduit à une datation quelque part entre le XIV^e et le XV^e siècle.

Indépendamment de ces corrections plus récentes, la recension de *PN1* dans E comporte un certain nombre d'annotations qui sont vraisemblablement de la même main

⁹ Notons également que la contamination depuis E en direction de l'ancêtre des manuscrits **v** et **Z^a** semble s'être effectuée avant l'intervention de **E³**. Si ce manuscrit perdu est bien lié à l'exemplaire à l'origine de la traduction latine anonyme de *Mot. An.* employée par Albert le Grand (ce qui implique de faire l'hypothèse d'une continuité très forte, mais bien attestée par ailleurs, entre la transmission de *PN1* et *Mot. An.*), on pourrait même faire remonter la limite au milieu du XIII^e.

que le texte, c'est-à-dire **E III**. Les plus importantes sont des variantes textuelles, ainsi que quelques scholies relatives au traité *Sens*. uniquement. Un petit nombre d'entre elles (deux variantes et deux scholies) sont partagées avec les manuscrits **C^c** et **M**. J'en donne ci-dessous le relevé exhaustif.

Relevé des annotations de première main (**E III**) dans **E**

Sens.

ad 439^a31 ἐκάλουν : γρ. καλοῦσιν, **E** f. 204^v, identique dans **C^c** (f. 135^v)

ad 439^b12 : ὅρος χρώματος, **E** f. 204^v, identique dans **C^c** (f. 135^v) et **M** (f. 81^v)

ad 440^a17 ἀπάντων : γρ. πάντως, **E**, f. 205

ad 441^b12 περί στοιχείων : τὸ περί γενέσεως καὶ φθορᾶς περί στοιχείων κάλει, **E** f. 205^v, on trouve quelque chose de semblable chez Alexandre (72.26–27) et dans les marges de **C^c** (f. 137), **M** (f. 83) et **i** (f. 288^v)

ad 442^a12 (?) : ὥρ(αῖον), **E** f. 206, identique dans **C^c** (f. 137^v) et **M** (f. 83)

ad 442^a20–21 : καὶ τὰ τῶν χυμῶν καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἑπτὰ, **E** f. 206, on trouve de nouveau quelque chose de semblable dans les marges de **C^c** (f. 137^v) et de **M** (f. 83)

ad 442^a25 μεταξύ : γρ. μικτὰ, **E** f. 206, identique dans **C^c** (f. 137^v) et **M** (f. 83^v)

ad 442^b25–26 ἐν τῇ φυσιολογίᾳ τῇ περὶ τῶν φυτῶν : ση(μείωσαι), **E** f. 206

ad 444^a9 ἔξιν : γρ. ψύξιν, **E** f. 207

ad 444^b12–13 τὸ τῶν μικρῶν μυρμήκων γένος, οὓς καλοῦσί τινες κνίπας : οἱ μικροὶ μύρμηκες κνίπες καλοῦντες, **E** f. 207

ad 444^b31–33 φαρμάκωι (?), **E** f. 207^v

ad 445^b17 : οτι (?), **E** f. 207^v

ad 445^b19–20 ἐν τοῖς λόγοις τοῖς περὶ κινήσεως : ἐν τῇ φυσικῇ, **E** f. 208

ad 447^a12 περί αἰσθήσεως : γρ. περί τι(νὰς) αἰσθησης, **E** f. 208^v (la variante est une forme dégradée de la leçon de la vulgate, περί τὰς αἰσθήσεις)

ad 448^a22 ὀρθῶς : γρ. ἀληθῶς, **E** f. 209

Mem.

ad 449^b8 ἀναμνηστικοὶ δὲ : γρ. ἀναμνηστικωτεροὶδεις, **E** f. 210 (la variante est une forme dégradée de la leçon de la vulgate, ἀναμνηστικώτεροι δὲ)

Somn. Vig.

ad 456^a18sq. διὸ καὶ βομβοῦντα ... : ση(μείωσαι), **E** f. 214

ad 456^a32 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 214^v

ad 458^a12 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 215^v

Insomn.

ad 459^a28sq. παραπλήσιον γὰρ τὸ πάθος ... : ση(μείωσαι), **E** f. 216^v

ad 461^a3 (?) : ση(μείωσαι), **E** f. 217^v

Div Somn.

ad 462^b26. ΠΕΡΙ ΕΝΥΠΝΙΩΝ, **E** f. 218^v

Ces annotations jouent des rôles différents par rapport au texte. Un certain nombre remplissent une fonction exégétique, ce pourquoi elles méritent d'être qualifiées de « scholies ». La scholie à 441^b12 a par exemple pour fonction de clarifier un renvoi que comporte le texte d'Aristote, en citant le traité en question sous son titre usuel. Elle trouve peut-être sa source chez Alexandre qui effectue exactement le même geste.

C'est la même chose qui se passe en 445^b19–20, où une référence aux traités physiques est correctement identifiée par le scholiaste, sans que l'on puisse évoquer l'appui d'Alexandre cette fois puisque ce dernier ne commente pas cette formule. Il vaut aussi la peine de relever le signe destiné à attirer l'attention sur un écrit « physiologique » consacré aux plantes en 442^b25–26 : si l'auteur de cette annotation n'a évidemment pas pu fournir le titre d'un ouvrage conservé pour expliquer ce renvoi (Alexandre d'Aphrodise doute déjà du fait qu'Aristote ait jamais écrit son ouvrage au sujet des plantes), cela participe néanmoins de la même démarche visant à mettre en relation le texte avec le reste du corpus, y compris dans ses lacunes. Les deux scholies restantes (à 442^a20–21 et 444^b12–13) ne présentent pas un intérêt immense et se contentent de signaler des points intéressants du texte d'Aristote par de brefs résumés. Elles remplissent ainsi la même fonction que le signes σημείωσαι et ὥρατον.

L'annotation à 462^b26, ΠΕΠΙ ΎΝΙΠΙΝΙΩΝ, joue à mon avis le même rôle. Le fait qu'elle soit en majuscules, à la différence de toutes les autres annotations à *PN1*, interroge. Comme elle correspond au titre grec usuel du traité *Insomn.* et que les majuscules sont d'ordinaire réservées aux titres dans cette section, mais qu'elle est placée à un endroit assez éloigné du point où l'on s'attendrait à voir débiter le traité, on pourrait se demander si cela ne correspond pas à l'indication d'une ancienne division des traités du sommeil. Un examen plus attentif révèle toutefois qu'il en va autrement. Le copiste en question n'a pas laissé d'autre annotation en majuscules pour *PN1*, pas plus que pour *Mot. An.* d'ailleurs. En revanche, celles-ci se rencontrent dans sa transcription de *Met.* : c'est par ce moyen qu'il distingue les différentes entrées du livre Δ (voir par exemple f. 248 : ΠΟΣΑΧΩΣ Η ΑΡΧΗ). On peut finalement découvrir leur fonction véritable au f. 287^v et surtout au f. 294^v, où le copiste a écrit en marge, mêlant minuscule et majuscule, ΠΕΠΙ ΎΥΔΟΕΟΥ, au moment précis où il est question d'Eudoxe (1073^b17). Ce type d'annotation, que l'on trouve aussi dans le manuscrit Z jouant exactement le même rôle, sert ainsi à signaler certains passages jugés intéressants du texte en signalant laconiquement, comme une entrée d'une table des matières, leur contenu. C'est le cas en 462^b26, où l'on a souhaité signaler un moment où il est explicitement question des rêves dans *Div. Somn.*, ce qui est assez maladroit, puisque tout ce qui précède en traite tout autant, voire davantage. Cela n'explique cependant pas encore l'emploi de la majuscule. La même question se pose d'ailleurs au sujet d'annotations de la même espèce dans Z. Il y a principalement deux réponses possibles : soit il s'agit d'un effet stylistique visant à mettre en avant ces annotations, de la même manière que pour les titres, soit le copiste est en train de reproduire presque photographiquement les majuscules qui sont déjà employées dans son modèle, auquel cas ces annotations pourraient remonter à une période antérieure à l'emploi systématique de la minuscule. Dans les deux cas, elles ne peuvent remonter qu'à une période où l'emploi de la majuscule n'est pas encore un lointain souvenir.

Le reste des annotations sont des variantes textuelles, précédées de la mention γρ., toujours en minuscules. Il convient d'abord de remarquer qu'elles concernent presque uniquement *Sens.* au sein de *PN1*, même avec *Mot. An.* inclus (la seule exception est celle qui porte sur le tout début du traité *Mem.*, ce qui n'est jamais très éloigné). Il est ensuite

important de s'interroger sur l'origine de ces variantes : il se pourrait en effet qu'elles constituent l'indice d'une contamination du texte du manuscrit E, voire de l'ensemble de sa branche, par une autre zone de la transmission, peut-être même extérieure à celle connue par les autres manuscrits¹⁰. Un examen attentif de ces différentes variantes permet en fait de se faire une idée plus précise de leur origine. Certaines d'entre elles, tout d'abord, semblent rétablir la leçon de la vulgate, et sans doute de l'archétype, à un endroit où le texte de E s'en écarte : πάντως est la leçon de la vulgate face à ἀπάντων, leçon de E, de la famille de C^c ainsi que des *deperditi* λ et μ en 440^a17 ; de même, ψῶξιν est la leçon de tous les manuscrits, sauf E et la famille de C^c, qui donnent la leçon ἔξιν en 444^a9. On a alors l'impression, soit que le texte de l'ancêtre de E a été comparé à celui de la vulgate, soit, plus vraisemblablement au vu du petit nombre d'interventions, qu'il s'agit d'un exemplaire corrigé après copie lors d'une diorthose, au moyen du même antigraphe dont est issu le texte principal.

Le cas le plus intéressant à cet égard se trouve en 442^a23–25. E et la famille de C^c y transmettent la leçon suivante : φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν ἀνὰ μέσον τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μεταξύ τούτων. Or leçon de l'archétype est, selon toute probabilité, φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν μεταξύ τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μικτὰ ἐκ τούτων. Cette leçon est accompagnée en marge, dans les manuscrits E, C^c et M de l'indication suivante en marge : γρ. μικτὰ. On pourrait croire que cette variante marginale est une simple invitation à corriger le μεταξύ fautif de E en μικτὰ, mais ce serait oublier que le mot μεταξύ est bien transmis juste avant dans l'archétype. La meilleure manière de comprendre la situation actuelle est en fait de supposer que le copiste de l'ancêtre de E et de la famille de C^c a devant lui un exemplaire où il lit la chose suivante, φοινικοῦν δὲ καὶ ἀλουργοῦν καὶ πράσιον καὶ κυανοῦν ἀνὰ μέσον τοῦ λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος, τὰ δ' ἄλλα μικτὰ ἐκ τούτων, accompagné en marge du mot μεταξύ. Le copiste saisit l'intention derrière cette annotation, à savoir qu'il faut rétablir le mot μεταξύ quelque part dans le texte, mais se trompe d'endroit, sans doute parce que tout cela se trouve sur la même ligne dans son antigraphe : μεταξύ chasse alors μικτὰ (lequel est relégué en marge), mot dont il est certes plus proche, alors qu'il était destiné à être substitué à ἀνὰ μέσον. Il faut ainsi pour expliquer l'état du texte dans E et la famille de C^c à cet endroit supposer un processus en quatre étapes au moins : (1) insertion de gloses dans le manuscrit *n*-2, ἀνὰ μέσον venant expliquer μεταξύ ; (2) copie du texte dans le manuscrit *n*-1 avec la faute ἀνὰ μέσον pour μεταξύ ; (3) rétablissement en marge, au bout de la ligne, du terme μεταξύ dans le manuscrit *n*-1 ; (4) copie du manuscrit *n*, le dernier ancêtre commun à E et la famille de C^c que l'on puisse reconstruire, et mécompréhension de la correction, ἀνὰ

¹⁰ On peut se demander si ce ne serait pas là l'une des raisons qui ont conduit Förster (1942), dans son *stemma* p. X, à assigner à cette branche, qu'il nomme *a*, une mystérieuse double parenté : l'un de ses deux ancêtres, nommé (*B*) correspond à l'archétype de la transmission (au *deperditus a* ici), tandis que l'autre, (*A*), n'est connu que par les traces qu'il a laissé dans les leçons de la branche de E. Je privilégie cependant une autre explication liée à la prise en compte du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, cf. *infra*.

μέσον demeure tandis que μεταξὺ échange sa place avec un autre terme, μικτὰ (conduisant à la suppression de la préposition ἐκ). On a là un indice précieux du fait que E n'a pas été confectionné à partir d'un manuscrit dont le texte aurait simplement été corrigé en marge, mais à partir d'un descendant d'un manuscrit déjà corrigé de cette manière. C'est ce qui explique pourquoi les annotations de ce type sont si rares dans le manuscrit actuel, alors que le processus de correction semble avoir été assez minutieux : il faut supposer qu'une bonne part d'entre elles ont déjà été intégrées (parfois de manière erronée) au texte de l'antigraphe.

On trouve d'autres illustrations d'un processus analogue par lequel le copiste de l'antigraphe semble incorporer certaines corrections au texte principal tout en reportant ses leçons originelles à ses yeux fautives dans la marge. En 447^a12, E a pour leçon περὶ αἰσθήσεως, accompagnée en marge de la variante περὶ τινὸς αἰσθησης. Or cette dernière, qui est évidemment fautive, ressemble fort à une corruption de la leçon correcte, περὶ τὰς αἰσθήσεις, et ce davantage que ce qui est aujourd'hui la leçon principale du texte de E. En 449^b8, E a pour leçon ἀναμνηστικοὶ δὲ, laquelle, sans offenser la grammaire, est largement inférieure à l'autre leçon transmise ἀναμνηστικώτεροι δὲ, avec le comparatif. Or l'on trouve en marge du manuscrit la leçon ἀναμνηστικωτεροῖδες, où l'on retrouve l'essentiel du comparatif dans une forme clairement corrompue. Il y a donc fort à parier que ἀναμνηστικωτεροῖδες est la leçon originelle d'un ancêtre de E, que le copiste de celui-ci aura reportée en marge tout en donnant dans le corps du texte une tentative de correction.

Il reste deux variantes qui ne sont attestées nulle part ailleurs, ou presque. Elles ne font pas partie de celles discutées par Alexandre, lesquelles n'apparaissent d'ailleurs pas du tout dans les marges de E. (1) La variante ἀληθῶς, au lieu de ὀρθῶς et précédée de la mention γράφεται, en 448^a22 ne se rencontre guère qu'à cet endroit dans E. Son origine est assez mystérieuse et il n'est pas évident de déterminer *a priori* si elle est fautive. Elle n'est certainement pas issue du commentaire d'Alexandre, une corruption graphique ne semble pas non plus très probable, de sorte que la seule possibilité restante, s'agissant d'expliquer son apparition, soit qu'elle ait été originellement une glose pour ὀρθῶς (ou serait-ce l'inverse ?). Le problème est que l'on voit mal pourquoi quiconque aurait pris la peine d'annoter ainsi une expression aussi triviale que ὀρθῶς λέγεται (ou ἀληθῶς λέγεται). On notera néanmoins qu'une telle annotation serait comparable à celle ayant conduit au remplacement de μεταξὺ par ἀνὰ μέσον en 442^a24 : une glose triviale chasse le texte authentique.

(2) La variante καλοῦσιν, au lieu d'ἐκάλουν, en 439^a31, ne se rencontre autrement que dans les marges des manuscrits C^c et M, toujours précédée de la mention γράφεται. Elle est surprenante, au vu du fait qu'Aristote est en train de donner la raison philosophique d'une doctrine pythagoricienne (οἱ Πυθαγόρειοι τὴν ἐπιφάνειαν χροῶν ἐκάλουν, parce qu'il résulte de la définition de la couleur, τὸ χρῶμα, qu'elle est présente à l'extrémité du corps coloré). Tous les manuscrits, y compris le texte principal dans E, ainsi que le commentaire d'Alexandre, donnent Aristote en train de parler des Pythagoriciens au passé. Cette variante transforme pourtant l'imparfait en un présent, si

bien que les Pythagoriciens semblent devenir ses contemporains, au moins pour les besoins de la discussion. La prise en compte de cette variante présente ainsi une certaine importance historique, et le dossier des références aux Pythagoriciens (ou à ceux qui sont derrière l'appellation οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι dans le célèbre chapitre 5 de *Met. A*) chez Aristote est épais. De manière générale, Aristote paraît extrêmement conscient de l'existence d'un développement historique au sein du courant pythagoricien, ayant abouti à une grande diversité de positions à son époque ou à la génération précédente, celle notamment de Philolaos de Crotone¹¹. C'est pourquoi l'on ne s'étonne ordinairement pas tellement de ce qu'il lui arrive de parler des Pythagoriciens au présent (*Anal. Post.* II.11, 94^b33 ; *Phys.* III.5, 204^a33 ; *Cael.* I.1, 268^a11 ; etc.) comme au passé (ce qui est généralement le cas dans *Met.*, notamment en A.5) : Aristote peut très bien parler de figures des générations précédentes au présent, en dépit du fait que ces personnes soient mortes depuis longtemps, lorsqu'il discute leurs positions philosophiques, puis se mettre à en employer le passé à leur sujet quand il se préoccupe davantage de l'évolution historique d'un problème. On notera par ailleurs qu'il est aussi question de certains Pythagoriciens plus loin dans *Sens.* (τινες τῶν Πυθαγορείων, 445a16), au présent cette fois et au sujet d'une doctrine, la possibilité de s'alimenter en flairant des odeurs, qui n'a pas grand-chose à voir avec la question de la nature de la couleur ou de la surface.

Il serait donc tout à fait envisageable de voir Aristote parler d'une doctrine pythagoricienne au présent à cet endroit, selon la variante reportée dans E, C^c et M. Il y a cependant deux arguments qui militent en faveur de l'emploi de l'imparfait. Le premier est le fait que la coutume évoquée par l'imparfait, consistant à désigner la surface comme une couleur ou une membrane, évoque davantage le pythagorisme des premiers temps, celui où, selon *Met.* A.5, on identifie brutalement les nombres et les choses¹², par contraste avec ses développements plus récents où les nombres servent plutôt d'éléments et de principes. On peut donc supposer que cette pratique consistant à faire directement de la couleur la surface des corps ne serait plus tout à fait celle d'un pythagorisme au goût du jour. Le second est que l'association de la couleur et de la surface est au cœur de la première définition de la figure proposée dans le *Ménon* (ὁ μόνον τῶν ὄντων τυγχάνει χρώματι αἰεὶ ἐπόμενον, 75^b9–1), laquelle est aussitôt critiquée, à bon droit, et

11 C'est le point sur lequel insistent particulièrement les dernières études en date au sujet de *Met.* A.5, en réaction par rapport à la tendance trop facile consistant à évoquer une vague « école pythagoricienne » transhistorique avec un corps de doctrine parfaitement stable. Voir ainsi Huffman (1993), p. 179 (« Aristotle ... is not just presenting a list of Pythagorean doctrines, but rather "telling a story" that attempts to make sense of the Pythagorean outlook as a whole »), McKirahan (2013), ou encore Primavesi (2014) (« we conclude that Aristotle has attempted to present the arithmological speculations attested in his sources on early Pythagoreanism and the theory of principles by Philolaos as different stages in the intellectual development of one and the same school – by reconstructing a gradual transition from one to the other », p. 249).

12 Voir par exemple *Met.* M.4, 1078b1723 : Σωκράτους δὲ περὶ τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς πραγματευομένου καὶ περὶ τούτων ὀρίζεσθαι καθόλου ζητοῦντος πρώτου ... οἱ δὲ Πυθαγόρειοι πρότερον περὶ τινῶν ὀλίγων, ὧν τοὺς λόγους εἰς τοὺς ἀριθμοὺς ἀνήπτον, οἷον τί ἐστι καιρὸς ἢ τὸ δίκαιον ἢ γάμος.

abandonnée en raison de ses insuffisances criantes : en tant que définition de la figure, elle présuppose une définition de la couleur, comme le relève Ménon¹³. Socrate ne fait aucune allusion explicite en direction du courant pythagoricien à ce moment du dialogue, mais il est clair que cette définition, qui apparaît comme tombée du ciel dans ce contexte, est empruntée à une tradition préexistante. Étant donné la manière dont elle apparaît brièvement dans le dialogue, il paraît plausible que l'association de la couleur et de la figure, sur laquelle reposent la définition de la figure par Socrate et l'appellation de la surface mentionnée dans *Sens.*, appartienne irrémédiablement au passé aux yeux d'Aristote. Je pense donc que l'on peut tirer argument de cela en faveur de la leçon à l'imparfait, ἐκάλου, en 439^a31 : Aristote est en train de rapporter une doctrine pythagoricienne appartenant à une phase relativement ancienne du courant, laquelle est déjà entrevue dans un dialogue de Platon de manière peu flatteuse.

Cela ne résout pas la question de l'origine de la leçon καλοῦσιν. On peut imaginer que l'on ait voulu corriger l'imparfait au vu du fait que Aristote parle en général des Pythagoriciens au présent, y compris dans la suite du traité, mais l'on peut pas totalement exclure, à mon avis, qu'elle soit tout bêtement issue d'une corruption de la forme à l'imparfait, au vu des dégradations grossières affectant les variantes consignées dans E en 447^a12 et en 449^b8 : si l'on n'arrive à lire, pour une raison ou une autre, que καλου et que le contexte appelle un accord à la troisième personne du pluriel, la conjecture évidente est le présent καλοῦσιν. Une autre possibilité serait de placer l'origine de cette variante dans un milieu néo-platonicien très influencé par une certaine renaissance du pythagorisme, au point de ne pas pouvoir supporter de voir une pratique du mouvement présentée comme une chose du passé. Une correction aussi délibérée serait cependant révélatrice d'un degré d'interventionnisme textuel qui ne se retrouve pas dans les autres variantes.

L'origine de ces variantes est donc difficile à cerner. On peut établir que certaines remontent au moins au grand-père du manuscrit actuel (ou à l'arrière-grand-père dans le cas de C^c et de M) et que le père a déjà eu une attitude active à leur égard, en cherchant à les intégrer au texte. Certaines sont en fait le report de leçons originelles corrompues qui ont été chassées du texte par des tentatives de correction, d'autres semblent vouloir rétablir la leçon usuelle contre celle de E. La solution la plus économique paraît être de considérer que toutes ces variantes remontent à un même processus originel de diorthose, rendu nécessaire par la confusion du texte authentique avec des gloses dans le manuscrit en question, un ancêtre du dernier ancêtre commun à E et C^c. On prendra toutefois garde au fait que, au vu de la nature complexe de leur transmission, on ne peut pas savoir *a priori* si ce que l'on trouve en marge dans E était aussi en marge, ou, à l'inverse, dans le texte principal dans son grand-père. Si l'on part du

¹³ Même la seconde définition proposée par Socrate (« la limite du solide ») n'est pas exempte d'objections, et sa critique par Aristote (cf. *Top.* VI.4) semble avoir participé au développement de la définition que l'on lit chez Euclide. Voir à ce sujet l'étude d'Ebert (2007).

principe que l'annotation remonte à une diorthose, alors c'est, de la leçon dans le texte principal et de celle en marge, celle qui est attestée dans le reste des manuscrits, si l'on a quelque raison de considérer qu'elle remonte à l'archétype, qui doit avoir été la leçon en marge dans le grand-père, tandis que l'autre est une faute ou une glose qui aura été ainsi corrigée.

Structure de la descendance du Paris. 1853 E

On conserve trois descendants directs du manuscrit E pour *PN1* : ce sont les manuscrits **Y** (*Vat.* 261), **V** (*Vat.* 266, à partir de 442^a environ) et **P^f** (*Paris.* 2027). Le manuscrit **Y** sert à son tour de modèle pour la confection des manuscrits **G^a** (*Marc.* 212) et **b** (*Paris.* 1859, lequel ne contient pas *Sens.*). Le manuscrit **b**, enfin, est à l'origine du texte du manuscrit **A^x** (*Alex.* 87) pour les traités qu'ils transmettent en commun au sein de *PN1* (l'antigraphe pour *Sens.* est distinct). Les textes respectifs des manuscrits **Y**, **V** et **P^f** suivent en règle générale les corrections de E², avec certaines exceptions ponctuelles. Il est probable que, parmi les fautes que je cite comme propres à E et sa descendance, certaines remontent en fait à l'ancêtre que E partage avec la famille de C^c, mais ont été éliminées au sein de la famille de C^c du fait de sa contamination par *γ*.

Exemples de fautes partagées par E et sa descendance

Sens.

437^{b7} ὅλον **EYG^{a1}P^f** : θολός aut θολόν **vulg.**

438^{b27-28} αἵματος **EYG^{a1}P^f** : ὀμματος **cett.**

439^{a1} τη **E¹** : τῆς **E²YG^{a1}P^f** : τι **cett.**

439^{a18} ἐν om. **E¹(corr. E²)YG^{a1}**

439^{a31} χριαν om. **E¹(a.c.)Y¹** : χροιάν vel χροάν **vulg.**

440^{b15} οἰκείαν **E¹(corr. E^x)YG^{a1}** : αἰτίαν **cett.**

441^{a8} ἔχοντας **EYG^{a1}P^f** : ἔχοντος **cett.**

442^{b11} ἀντιπαντωι **E** : ἀντί πάντων **YG^{a1}P^fV¹** : ἀντισπᾶν τῷ **vulg.**

442^{b20-21} πολυγόνων **EYG^{a1}** πολυγώνων **vulg.**

443^{a13} λίτρον **E(a.c., -v s.l. E¹)Y¹G^{a1}** : νίτρον **cett.**

443^{b6} δέπερ **EV¹P^f** : δέ περ **YG^a** : δ' εἴπερ ὁμοίως **cett.**

444^{a27} ἀναπνέοντες **EYG^aVP^f** : ἀναπνέοντος **vulg.**

445^{b8} κρίνειν **EYG^{a1}V¹P^f** : κινεῖν **cett.**

446^{b7} φοροᾶς **EYG^{a1}V¹P^fv** : φορᾶς **vulg.**

447^a25 αίσθησης (sic) EYV : αἴσθησις γC^c : αἰσθητὴ β

Mem.

449^b14 ὅτι EYG^abA^xVP^f : ὅτε cett.

449^b20 δυσὶν E²YG^abA^xVP^f : δύο cett.

449^b25 χρόνιον E²YG^abA^xVP^f : χρόνος cett.

450^a7 τοῦ συνεχῶς EYG^ab¹A^xVP^f : συνεχοῦς cett.

450^a9 μέγεθος ἀναγκαῖον EYG^abA^xVP^f : μέγεθος δ' ἀναγκαῖον cett.

450^a13 ἄνευ τῆς φαντασίας EYG^abA^xVP^f : ἄνευ φαντάσματός cett.

450^a24 ὅσα μὴ ἔστι φανταστά E¹YG^aV¹P^f : ὧν ἔστι φαντασία vulg. (correction)

450^b28 αἰσθῆται EYG^abA^xVP^f : αἰσθάνηται vulg.

451^a8 ἐνίοτε om. EYG^abA^xV¹P^f

451^a25 ὅτι EG^abA^xV¹P^f : ἔτι cett.

451^b2 μὴ EG^abA^xV¹P^f : ἢ vulg.

451^a11 πέφυκεν om. EYG^abA^xV¹P^f

452^a23 τὸ Θ EYG^aP^f : τὸ Z vulg.

452^b5 ἐπεὶ μόνον EYG^aVP^f : δέηι ὄνομα vulg.

452^b19–20 ἡ HΘ E¹ : ἡ KΘ E²YG^ab¹V¹P^f : ἡ τὸ Θ aut ἡ Θ vulg.

452^b21 μὲν om. EYG^abA^xVP^f

452^b27 ἀλλὰ om. EYG^abA^xVP^f

453^a23 ἐνυπάρχει EYG^abVP^f : ἐνοχλεῖ vel ἐνοχλοῦνται cett.

453^b9 τί EYG^abA^xV¹P^f : τινί cett.

Somn. Vig.

453^b19 τὰ γινόμενα EYG^abA^xVP^f : γινόμενα vulg.

454^a13 μὲν om. EYG^ab¹VP^fZ^a

454^a27 ὧι δύναται χρόνῳ EYG^ab¹VP^f : ἡ τι ὧν δύναται τῷ β : ἡ τι ὧν δύναται τῷ χρόνῳ cett.

455^a7 ὅψιν ἀκοήν E²YG^abVP^f : ὅψιν vulg.

455^a15–16 ἔστι δέ τις κοινή δύναμις EYG^abVP^f : ἔστι δέ τις καὶ κοινή δύναμις vulg.

454^a13 αἰσθάνεσθαι om. EYG^ab¹VP^f

455^b12 αἰσθέσθαι aut αἰσθάνεσθαι vulg. et E¹ : eras. E² : om. YG^ab¹VP^f

455^b20–21 αὐτὴν τῇ ἀληθείᾳ E¹ : αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν E²V¹P^f : αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ YG^abA^x : δι' αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν vulg.

455^b21 καταφορὰν EYG^abVP^f : μεταφορὰν vulg.

456^b8 αἰσθητηρίου EYG^abA^xV¹P^fW^{g2} : αἰσθητικοῦ vulg.

457^b27 λύσεις om. EYG^ab¹V¹P^f

458^a18–19 καλουμένης om. EYG^abA^xV¹P^f

Insomn.

458^b3 ἡ EYG^abA^xVP^f : εἰ vulg.

458^b10 ἀποφαίνεται EYG^abA^xVP^f : ἂν φήσειεν vulg.

458^b33 τοῦτο οἶται EYG^abA^xVP^f : τοῦτο ὃ οἶται vulg.

459^a3 κατὰ τὴν ὅψιν EYG^abA^xVP^f : καὶ τὴν ὅψιν vulg.

459^a5 ἐγρηγόρσιν EYG^ab¹VP^f : ἐγρηγόροτος vulg.

459^b4 ἐν τῷ EYb¹VP^f : ἐν ὧ τὸ vulg. (om. G^{a1})

459^b24 διαφορᾶς EYG^ab¹V : διαφορᾶς vulg.

460^a9 ἀπὸ EYbA^xVP^f : ἐπὶ vulg.

460^b16 αἴτιον δὲ τοῦ μὴ συμβαίνειν EYG^abA^xVP^f : αἴτιον δὲ τοῦ συμβαίνειν vulg. (correction)

460^b21 φαντασίας EYG^abA^xVP^f : ἀφῆς vulg. (correction)

461^a2 πολλοῦ EYG^abA^xVP^f : πολὺ vulg.

461^b21 αἰσθήματος ἀληθοῦς **EYG^{a1}bA^{x1}VP^f** : ἀληθοῦς **vulg.** (glose)

462^a23 ἐπειτ' ἐγεγρθέντες **EYG^abA^xVP^f** : ἐπεγεγρθέντες **vulg.**

Div. Somn.

463^a30 τὸ ἐνυπνίων **E** : τὸ ἐνυπνίον **YG^{a1}bV¹P^f** : τῶν ἐνυπνίων **vulg.**

463^b13–14 τοῦτο **EYG^{a1}b¹VP^f** : τούτου χάριν **cett.**

464^a26 πορίζονται **EYG^{a1}bV¹P^f** : ἀπορραπίζονται aut ἀπορριπίζονται **vulg.**

464^b13 ταχὺ om. **EYG^{a1}bA^xVP^f**

Le texte du manuscrit **E** porte ainsi la trace de quelques corrections qui résultent d'une réflexion sur le sens philosophique du passage (par exemple d'un refus d'accepter la thèse que l'intellection des intelligibles requiert l'imagination en *Mem.* 450^a24), mais la plupart de ses fautes propres semblent purement accidentelles. On relèvera aussi quelques particularités orthographiques, comme les graphies αἰεί ou ὑγίεια, qui pourraient être le signe d'une certaine préciosité atticisante¹⁴.

Les corrections apportées par la main notée **E³** sont, pour une grande part, tout à fait explicables comme des réactions aux fautes les plus grossières de **E** ou par une volonté de modernisation orthographique. La première main ajoute ainsi presque toujours le *v* éphelcystique en fin de mot, que le mot suivant commence ou non par une voyelle, lettres que cette main semble s'efforcer de raturer ou d'oblitérer systématiquement, bien qu'elle en oublie un grand nombre. De même, **E¹** n'accentue que de manière irrégulière, **E³** complète presque systématiquement. D'autres interventions, en revanche, nécessitent de postuler le recours à un autre manuscrit et impliquent une compréhension du texte allant au-delà de simples préoccupations orthographiques.

Exemples d'interventions de **E³**

Mem.

449^b16 ἐννοῶν **E¹** : νοῶν **E³ vulg.** (rétablissement du texte usuel)

449^b22 δεῖ **EC^c** : αἰεῖ **E³(γρ.) vulg** (rétablissement du texte usuel)

450^a8–9 τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα **vulg.** : om. **E¹P** : *entia* Guil. : τὰ ἐν χρόνῳ μὴ ὄντα ins. **E³** (rétablissement, sous une forme légèrement altérée, de ce qui semble être une interpolation)

450^a25 ὅσα μὴ ἔστι φανταστά **E¹** : ὧν ἔστι φαντασία **ω** : ὧν ἔστι ins. **E³** (rétablissement du texte usuel)

451^a4 αἰσθανέσθαι **E¹ vulg.** : αἰσθέσθαι **E³ NUSO^dW³B^e** (correction impliquant le recours à une source indépendante)

451^a19–20 τίθεσθαι **E¹C^c** : τιθέναι **E³(γρ.) ω**

ad 451^a25 μνήμη δηλονότι in marg. (rappel – correct – du sujet implicite du verbe)

451^b23 ζητοῦσι **E³N** : ζητοῦντες **E¹ vulg.**

¹⁴ La graphie AIEI, auparavant la seule attestée, disparaît peu à peu au sein des inscriptions attiques à partir du début du IV^e siècle avant notre ère au profit de AEI (voir Threatte [1980], I, pp. 275–276). Marcelinus peut cependant encore faire remarquer au VI^e siècle de notre ère que Thucydide emploie exclusivement la forme αἰεί (*Vita Thucydidis*, 52), si bien que l'on peut supposer que certaines éditions l'ont maintenue, à rebours de l'usage contemporain, du fait d'un souci atticisant. La forme la plus courante dans le *corpus aristotelicum* est de loin αἰεῖ, si bien que je soupçonne d'artificialité la présence de αἰεί dans **E**.

Somn. Vig.

454^a14 σώμασι ζώην E¹C^c : σώμα E³ γ : ζώην β (reprise d'une leçon fautive de γ)

455^a6–7 οἶον ὁψιν ἀκοήν E³ : οἶον ὁψιν ω (insertion doctrinalement correcte)

2.1.1 *Vat.* 261 Y et sa descendance (*Marc.* 212 G^a, *Paris.* 1859 b, *Alex.* 87 A^x)

La proximité du manuscrit *Vat.* 261 (Y) par rapport à E est établie de longue date, bien que la nature exacte de leur relation ait été âprement débattue. Le manuscrit Y est en partie de la main de Pachymère, que vient relayer une équipe de trois autres copistes¹⁵, sa confection remonte à la toute fin du XIII^e siècle¹⁶. Le manuscrit contient la série *PN1-Mot. An.*, placée entre les traités *Part. An.* (avec le commentaire de Michel d'Éphèse et des scholies de la main de Pachymère¹⁷) et *Gener. An.* Le *codex* est très probablement mutilé¹⁸, il devait originellement contenir, dans sa partie initiale, *Gener. Corr.*, ainsi que peut-être *Cael.* et *Mete.*

L'extraordinaire degré de compétence de Pachymère, qui ne commet en tant que copiste presque aucune faute et se permet même de temps en temps d'améliorer ce qu'il lit dans son modèle, a un temps fait obstacle à l'identification de l'antigraphe¹⁹. Il s'agit en réalité incontestablement du manuscrit E (*Paris.* 1853) pour *PN1* et *Mot. An.*, bien que la situation soit probablement plus complexe pour *Part. An.* Cela fait du manuscrit Y le premier descendant de E conservé. Il est alors remarquable qu'il ait été confectionné par quelqu'un de la stature Pachymère, au sommet de sa carrière, lorsqu'il cumule des fonctions ecclésiastiques et impériales de haut rang²⁰ : cela suggère que E était à cette époque intégré à une collection prestigieuse. On se gardera cependant d'interpréter l'absence de descendance antérieure comme le signe d'un désintérêt à l'égard du manuscrit. Nous avons peut-être perdu les manuscrits en question et il est douteux qu'un *codex* aussi magnifique ait jamais pu tomber dans l'oubli, comme le souligne le fait que son texte est à peu près continuellement annoté entre les X^e au XIV^e siècles – il comporte d'ailleurs des scholies érudites, aux accents néo-platoniciens, à *Met.* que

¹⁵ Voir Golitsis (2010), p. 168, pour le relevé détaillé de l'alternance des mains.

¹⁶ Selon la datation avancée à partir des filigranes par Harlfinger (1971a), p. 252.

¹⁷ Ces scholies ont été éditées par Pappa (2009).

¹⁸ Voir Rashed (2001), pp. 110–116. L'hypothèse d'une partie perdue de Y ayant contenu *Gener. Corr.* est principalement issue du constat selon lequel son premier feuillet actuel résulte d'une restauration du XVI^e siècle, associée à l'étude de la transmission du traité. En ce qui concerne les traités *Cael.* et *Mete.*, elle peut s'appuyer en outre sur le fait que, si nous avons un manuscrit de Pachymère pour *Phys.* (*Laurant.* 87.5, lequel est en partie de sa main et transmet également son commentaire au traité – voir Golitsis [2007], pp. 645–662, et Arnzen [2020], pp. CLXI–CLXV, pour une défense de l'attribution à Pachymère), le manuscrit de Pachymère contenant ces deux traités manque à l'appel.

¹⁹ Isépy (2016), pp. 57–59, fait notamment remarquer que la quantité de fautes dans le texte du manuscrit Y augmente subitement dès que Pachymère passe la main à l'un de ses collaborateurs.

²⁰ Voir la reconstruction de sa carrière proposée par Golitsis (2008).

l'on date du XIII^e siècle²¹. Un autre élément intéressant est le fait que la paraphrase des *PN* de Pachymère dans sa *Philosophia*, le grand ouvrage de la fin de sa carrière où il paraphrase pratiquement tout le *corpus aristotelicum*, ne se fonde pas du tout sur sa transcription des traités en question dans *Y*. Le contenu de sa paraphrase doit beaucoup au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Sens.* et s'inspire ensuite par moments du commentaire de Michel d'Éphèse, l'exemplaire d'Aristote employé est en fait un représentant de λ , la famille employée précédemment par Psellos, et à peu près au même moment dans l'entourage de Planude²² : Pachymère est ainsi la première figure byzantine identifiée à avoir fréquenté deux des sources textuelles les plus importantes pour les *PN*.

Fautes de *Y* et de sa descendance

Sens.

436^a20 φιλοσοφωτέρως **YG^a** : φιλοσοφωτέρως **vulg.**

437^b32 ἐεκμῆνον **YG^{a1}** : ἐελμῆνον **E**

443^b9 δραμεῖται **YG^{a1}** : δριμεῖται **cett.**

444^a6 ἔχει **YG^{a1}** : ἔχειν **cett.**

445^a14 χυμῶι **YG^{a1}** : χυτῶι **vulg.**

445^a27 βιάζοι **YG^{a1}** : βαδίζοι **vulg.**

446^a30 ἐκατέρου **YG^{a1}** : ἐκ θατέρου **vulg.**

446^b3–4 καὶ ἡισθηται, καὶ μὴ ἐστι γένεσις αὐτῶν, ἀλλ' εἰσὶν ἄνευ τοῦ γίγνεσθαι **om. YG^{a1}**

448^a20–22 φαίνονται δέ, καὶ λανθάνει, ὅταν ὁ χρόνος ᾗ ἀναίσθητος, πότερον **om. YG^{a1}**

Mem.

449^b14 λενομένου **YG^{a1b}** : γενομένου **cett.**

450^a10 γνωρίζει **YG^{a1bA^x}** : γνωρίζειν **cett.**

452^a28 ᾗ **om. YG^a**

Somn. Vig.

453^b12 ἴδια ἢ **YG^{a1b1}** : ἴδια **vulg.**

454^b19 ταχύυπνα **YG^{a1b1}** : βραχύυπνα **vulg.**

455^a17 οὐδὲ γὰρ **YG^{a1bA^x}** : οὐ γὰρ δὴ **cett.**

457^b3 πολλή **YG^a** : πολὺ **vulg.**

Insomn.

459^b17 ἔλθοι **YG^{a1bA^x}** : ἔλθῃ **vulg.**

460^a16 ὅτι **YG^{a1bA^x}** : οἷον **vulg.**

460^b12 καὶ **YG^{a1bA^{x1}}** : ἀπὸ **vulg.**

460^b20 ἀπαλλάξει **YG^{a1bA^{x1}}** : ἐπαλλάξει **vulg.**

²¹ Voir au sujet de ces scholies Hadot (1987), pp. 231–236, et Rashed (2000), pp. 280–283.

²² Certaines des innovations textuelles de Pachymère dans *Y* se retrouvent néanmoins dans sa paraphrase, rédigée à la fin de sa carrière selon Golitsis (2009). Harlfinger (1971a), pp. 345–360, constate également que l'exemplaire de Pachymère pour sa paraphrase de *Lin.* est proche de *Vat.* 253 (**L**) et *Marc.* 214 (**H^p**), qui sont deux des principaux représentants de λ pour les *PN*. Il semble en revanche qu'il se soit servi d'une partie perdue de *Y* en ce qui concerne *Gener. Corr.*, selon Rashed (2001), p. 116.

461^b23–26 Κορίσκος ... ἀλλὰ διὰ τοῦτο ἐκείνον om. **YG^{a1}b¹** (saut du même au même)

461^b30 ἐνυπνίου **YG^{a1}bA^{x1}** : ὕπνου **vulg.**

Div. Somn.

463^b18–19 διὰ γὰρ τὸ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ κινεῖσθαι ἐπιτυγχάνουσιν om. **YG^{a1}b** (saut du même au même)

464^a21 ὁ θεὸς **YbA^x** : εἰ θεὸς **vulg.**

Les fautes propres de **Y** semblent toutes accidentelles, elles résultent de fait presque toujours d'erreurs de déchiffrement, sans lien évident avec la phonétique. La question du rapport à **E** a été longtemps débattue²³, parce que le manuscrit est assez régulièrement exempt de certaines fautes que l'on trouve dans **E**. Le fait que **Y** est bien un apographe de **E**, comme le soutenaient déjà Mugnier (1937), p. 37sq., Förster (1938), p. 459 n. 2, ou encore Düring (1943), p. 50, a désormais été suffisamment prouvé, respectivement par Bloch (2008a) pour *Sens.* et Isépy (2016), pp. 57–59, pour *Mot. An.* au moins. On ajoutera en faveur de cette hypothèse, outre les fautes de **Y** qui s'expliquent par celles de **E** qui ont déjà été relevées, le fait que **Y** reprend pour *Mem.* certaines corrections de **E**³, même lorsqu'elles semblent peu utiles au regard du texte originel, par exemple en *Mem.* 449^b20 (correction de δύο en δυσίν), ^b25 (correction de χρόνος en χρόνιον), 452^b19–20 (correction de HΘ en KΘ). Or il est fort peu probable que **E**³ corrige sur la base d'un hypothétique ancêtre ou frère de **E**, partiellement contaminé, duquel il faudrait faire descendre **Y**, même si c'est là une hypothèse qui a pu être avancée par Drossaart Lulofs (1947).

Qui plus est, **Y** reprend aussi en marge au f. 121^v un extrait d'une scholie propre à **E**, rédigée par une autre main encore, certainement ancienne, mais n'intervenant pas dans le corps même du texte²⁴. À nouveau, il semble par trop improbable de chercher à expliquer comment cette scholie a pu être copiée dans **Y** autrement qu'en supposant que le copiste avait **E** avec ses annotations sous les yeux. **Y** est autrement annoté de

²³ On trouvera un bon résumé des échanges au cours de la première moitié du XX^e siècle chez Drossaart Lulofs (1947), pp. xlvii–xlix.

²⁴ Je lis ainsi au dans la marge du f. 215 dans **E**, *ad Somn. Vig.* 457^a, οἱ εὐρέας ὤμους ἔχοντες ἀπὸ νάννου τοῦ Ὀδυσσέως· νάννον γὰρ ἐκάλουν αὐτὸν. Cette scholie dans **E** se retrouve, sous forme condensée au f. 121^v de **Y**, où je lis ἀπὸ νάννου τοῦ Ὀδυσσέως. Le scholiaste veut manifestement attirer l'attention sur le fait que, selon lui, l'adjectif νανώδης chez Aristote ne renvoie pas à la petite taille, mais à la carrure, et en donne pour preuve le fait qu'Ulysse, qui n'est pas du tout un nain, mais un homme bien bâti, a pour nom Νάννος. L'*Alexandra* de Lycophron (v. 1244) mentionne également un Νάννος ennemi d'Énée, ce qui conduit Tzetzés, dans une scholie, à préciser que Νάννος est le nom ancien d'Ulysse : ἐγὼ δὲ εὖρον ὅτι ὁ Ὀδυσσεὺς πρότερον Νάνος ἐκαλεῖτο, εἴτα ἐκλήθη Ὀδυσσεὺς ὥσπερ ὁ Ἀχιλεὺς πρότερον Λιγύρων καὶ Πυρίσσοος (scholie 1242 Scheer [1908]). Comme me le signale M. Rashed, Tzetzés rattache aussi cette dénomination à une étymologique étrusque selon laquelle Νάνος signifierait « errant » (ὁ Ὀδυσσεὺς παρὰ Τυρσηνοῖς νάνος καλεῖται δηλοῦντος τοῦ ὀνόματος τὸν πλανήτην ; voir à ce sujet Briquel (1984), pp. 149–155), ce qui n'est pas l'interprétation du scholiaste dans **E**. Il se pourrait donc qu'il y ait à la source de la scholie dans **E** et de celle de Tzetzés un *corpus* de scholies ancien à Lycophron qui donnait plusieurs explications concurrentes du nom Νάν(ν)ος.

manière très irrégulière. La moitié du traité *Sens*. (ff. 98–106^v) et le début du traité *Mem*. (ff. 112–113) font l'objet d'annotations très fréquentes qui constituent des sortes de très brefs résumés du contenu de chaque section, lesquels semblent avoir été rédigés spécifiquement pour le manuscrit. À l'exception de la scholie citée plus haut, les annotations de E, en particulier celles relatives à des variantes textuelles, ne sont pas reportées dans Y.

Une fois la relation entre E et Y établie au-delà de tout doute possible, il reste à comprendre comment Y a pu être préservé de certaines fautes de E. Dans un très grand nombre de cas, il s'agit d'erreurs tellement banales que n'importe quel copiste compétent, *a fortiori* un aristotélicien aussi averti que Pachymère, peut être supposé capable de les rectifier par lui-même (-ov pour -ων, η pour ει ou ι, -ειν pour -ει et inversement, etc.)²⁵. Ainsi, en *Sens*. 444^a14, le copiste de Y n'a aucune difficulté à corriger la leçon de E ποιεῖν en ποιεῖ, car il manque autrement un verbe conjugué – les copistes de V et P^f font de même. La leçon de Y s'écarte un peu plus de celle de E par endroits, sans qu'il soit nécessairement besoin de faire sortir du cadre de la relation entre antigraphes et apographe. C'est par exemple le cas en *Mem*. 450^b3 (ψύχεσθαι, de même que dans de nombreux manuscrits de γ, au lieu de ψήχεσθαι – mais la faute semble être survenue indépendamment dans de nombreux témoins) et 453^b16 (ἐπέχοντας au lieu de ἐπέχοντες, sous l'influence de la syntaxe générale), en *Somn. Vig.* 453^b24 (ἀπὸ ταῦτομάτου au lieu de ἀπ' αὐτομάτου, comme la plupart des manuscrits autres que E – il suffit de bien connaître son Aristote), ou encore en *Insomn.* 406^a30 (ὕποκρινναμένων au lieu de ὑπερκρινναμένων – il semble s'agir d'une conjecture, le passage est difficile quant au sens) et 461^b19 (ὁμοιότητα, leçon de nombreux manuscrits de γ, au lieu de ὁμοιώματα). Dans l'ensemble, le dossier ne paraît pas suffisamment probant pour rendre nécessaire de supposer que Pachymère et son équipe ont eu recours à un autre témoin.

Le *Vat.* 261 (Y) a intégré le fonds ancien de la bibliothèque du Vatican avant la seconde moitié du XV^e siècle. Bessarion l'a en effet employé en vue de la confection du *Marc.* 200 (Q), achevée en 1457 à Rome. Comme rien n'indique qu'il ait lui-même possédé le manuscrit, il paraît probable que celui-ci ait appartenu au seul autre fonds grec d'importance disponible à Rome à cette date, celui du Vatican, auquel Bessarion a aussi emprunté le *Vat.* 260 exactement pour la même fin²⁶. Y compte en tout cas deux

25 Drossaart Lulofs (1947), p. xlviii, cite deux leçons de Y qui seraient les seules correctes contre E, toutes deux dans *Somn. Vig.* : la première en 455^b12 est clairement une tentative de correction sur la base de E ; la seconde en 457^b12 n'existe pas dans son apparat. Escobar (1990) compte vingt-huit passages de ce type dans *Insomn.*, p. 90, ce qui l'amène à affirmer « que Y n'est pas un simple apographe de E ». C'est indubitable si cela signifie qu'il ne s'agit pas d'une copie mécanique : certains sont en réalité de simples fautes de Y, d'autres des corrections qui n'ont rien d'inattendu. J'en évoque deux seulement de cette liste ci-dessous.

26 On reconnaît autrement l'actuel *Vat.* 261 dans une entrée suffisamment précise de l'inventaire anonyme de 1504–1505 (Cardinali [2015], p. 114, G134). Il est possible qu'il corresponde aussi au manuscrit du *De animalibus* mentionné dans les inventaires de 1481 et de 1484 (Devreesse [1965], pp. 110 et 133).

descendants directs, l'un étant un manuscrit lié à Bessarion, *Marc.* 212 (**G^a**), et l'autre à Pachymère, *Paris.* 1859 (**b**).

Le manuscrit **G^a** a désormais été bien étudié²⁷, en particulier parce qu'il contient une quantité immense d'écrits d'Aristote (*EN*, les traités « physiques » sans *Phys.*, les traités zoologiques, *An.* et les *PN*, entre autres). Il forme avec le *Marc.* 216 (**O^a** chez Bekker) une collection presque complète des écrits d'Aristote dont le texte est extrêmement soigné. Aucun de ses copistes n'a toutefois été identifié. On y distingue trois mains (*A*, *B* et *C*) et quatre séries de signatures des feuillets (ff. 1–96 ; 97–264 ; 265–344 ; 345–414). La main *A* (*Anonymus* 29 ou *Anonymus* χλ de Harlfinger) transcrit les ff. 1–262 (en deux ensembles distingués par les signatures des cahiers : (1) *EN*, puis (2) *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, ce second ensemble étant suivi par deux feuillets vierges, ff. 262^v–264^v), ainsi que les ff. 346–406^v qui contiennent *Part. An.* Cette main *A* se retrouve dans d'autres manuscrits de Bessarion, en particulier *Matrit.* 4553 (Aristote), *Marc.* 148 (traductions de Thomas d'Aquin par Cydonès), et *Vat.* 1858 (Lucien, Epictète, entre autres). La main *B* copie, en gros, les ff. 265–338 (*Hist. An.* I–IX, *Inc. An.*, *PN1-Mot. An.*, *Gener. An.*, *PN2, Col.*), même si la main de Bessarion intervient ponctuellement à certains endroits (par exemple pour transcrire les deux premières lignes d'*Inc. An.*, f. 297). Cette main *B* se retrouve dans le *Marc.* 529 (qui contient notamment l'*Onomasticon* de Julius Pollux). Une troisième et dernière main, *C* (*Anonymus* 26), prend en charge le dernier livre d'*Hist. An.* (ff. 338^v–341^v) et un passage manquant du livre V (ff. 341^v–342^v, les ff. 343–345^v sont ensuite vierges), *An.* (ff. 412^v–424, à l'exception de quelques lignes de la main Bessarion au f. 412) et enfin *Lin.* (ff. 498–499^v). Cette main *C* se retrouve dans le *Marc.* 261 (Alexandre d'Aphrodise et Thémistius), où elle alterne de nouveau avec celle de Bessarion.

Il est donc absolument limpide que ces trois copistes ont confectionné le manuscrit pour le compte de Bessarion, dont les interventions dans le manuscrit sont très nombreuses (transcription de la paraphrase de Pachymère à *EN* aux ff. 1–44^v, scholies *passim*, quelques lignes du texte principal aux ff. 265, 296, 297, 407, 412–413). Il ne semble cependant pas qu'ils aient travaillé ensemble de façon très étroite. Une notice de la main de Bessarion, en bas du f. 338, explique d'ailleurs qu'il ne connaissait initialement le texte du livre X de *Hist. An.*, transcrit par la main *C* dans **G^a**, qu'en latin, avant d'en trouver un exemplaire grec qui a été identifié comme étant le *Vat.* 262²⁸. En outre, les filigranes de la partie copiée par la main *A* sont attestés en 1425 au plus tard et se retrouvent pour certains dans un manuscrit aristotélicien constantinopolitain (*Vat.* 905),

27 Voir Mioni (1958), pp. 127–128 ; Harlfinger (1971a), pp. 174–183 ; Harlfinger (1974), p. 18 ; Rashed (2001), pp. 110–116 ; Berger (2005), pp. 83–89 ; les notices de Mioni (1981) I, pp. 326–327 et de P. Eleuteri dans Fiaccadori *et al.* (1994), p. 384. Le dernier état de la recherche est disponible dans Zorzi (2015), pp. 255–259. La description du manuscrit par C. Giacomelli sur le site *CAGB* est également très riche : <https://cagb-digital.de/id/cagb5957014> (dernière consultation : janvier 2024).

28 L'identification a été effectuée par Mioni (1958), pp. 54–55, en dépit du fait que le copiste soit parfois parvenu à améliorer le texte de l'antigraphe. La note de Bessarion est reproduite dans Lorusso (2016), p. 241.

alors que ceux de la partie dont *B* est responsable pointent plutôt en direction d'une datation vers le milieu des années 1435.

On considérera donc que la partie la plus ancienne du manuscrit, celle prise en charge par *A*, a été confectionnée à Constantinople au début des années 1420, lors des années de formation de Bessarion dans la capitale, que Bessarion a emporté le volume avec lui au concile de Ferrare-Florence en 1438, et qu'il l'a complété ensuite, employant *B* et *C* en Italie avant 1457²⁹. Le manuscrit semble ainsi ne jamais l'avoir vraiment quitté, raison pour laquelle il est régulièrement présenté, depuis l'étude de Harlfinger (1971a), comme son exemplaire personnel d'Aristote, voire comme l'une des pierres angulaires de sa bibliothèque. La recension du traité *Hist. An.* que contient le manuscrit a également été sporadiquement corrigée par Georges de Trébizonde (Γεώργιος Τραπεζούντιος), auquel le manuscrit a donc été prêté, à partir de la traduction latine de 1450³⁰.

En ce qui concerne les *PN*, le texte de *G^a* a été transcrit depuis celui de *Y* (*Vat.* 261). Ce constat se vérifie pour tous les traités communs à ces deux manuscrits dont la transmission a été étudiée, lesquels ont été copiés par la main *B* (*Inc. An.*, *PN1*, *Mot. An.*, *Gener. An.*). Il y a de bonnes raisons de penser que ce pourrait être également le cas pour le texte du traité *Gener. Corr.* copié par *A*, traité pour lequel *G^a* partage avec *b* un anti-graphe qui pourrait correspondre à une partie perdue de *Y*, et en fait pour absolument tous les textes qui sont contenus à la fois dans *G^a* et dans *Y*. La chose est importante du point de vue de l'histoire de *Y*, dont on perd autrement la trace avant son entrée dans les fonds du Vatican. Il est probable que Bessarion et le concile de Ferrare-Florence aient joué un rôle dans son passage en Italie, au vu du fait que Bessarion semble le mettre à contribution avant et après son installation en Occident.

Le contenu de *G^a* va cependant plus loin que celui de *Y*, l'objectif de Bessarion étant manifestement d'y consigner le plus grand nombre possible de traités aristotéliens : son texte de *Lin.* provient de *H^a* (*Marc.* 214), tandis que celui du traité *Hist. An.* provient du *Marc.* 208, qui sont deux manuscrits que l'on sait avoir été en la possession du cardinal. En ce qui concerne les *PN*, *G^a* a été massivement annoté par Bessarion lui-même (je note sa main *G^{a2}*), et l'on peut même prouver qu'il s'est aidé, pour un certain nombre de ses corrections, des leçons de *H^a*. Bessarion semble ainsi avoir comparé systématiquement les leçons de deux des principaux manuscrits des *PN* dans sa bibliothèque. Il a également consigné dans ce manuscrit ce qui semblent être ses conjectures personnelles, relatives notamment au difficile passage du traité *Mem.* employant une série de lettres en 452^a17–24³¹.

²⁹ Le *terminus ante quem* est fourni par la date de la confection du *Marc.* 200 (*Q*), daté par la souscription de 1457, qui contient le livre X du traité *Hist. An.* Voir récemment à ce sujet Giacomelli (2021a), pp. 247–248.

³⁰ Voir Berger (2005), pp. 86–87, et Zorzi (2015), p. 259.

³¹ On trouvera autrement de bons exemples du soin avec lequel Bessarion révisé le texte de son Aristote au sein de *G^a* chez Cacouros (2006), pp. 120–122, à propos du texte du traité *Hist. An.*, lequel conclut que « le *Marcianus gr.* 212 témoigne, comme beaucoup de manuscrits copiés sous l'instigation de Bessa-

Fautes propres de **G^a***Sens.*

448^b12 η **G^a** : ἡσθάνετο οὐκοῦν **cett.**

Mem.

452^b18 δὲ **G^a** : γὰρ **cett.**

453^a13 βουλευτόν **G^a** : βουλευτικόν **cett.**

Somn. Vig.

454^a10–11 φανερόν ὡς οὔτε τῆς ψυχῆς τὸ πάθος ἴδιον bis **G^{a1}**

458^a4 ἀπὸ **G^{a1}** : ἐκ **cett.**

Insomn.

459^b3–4 τοῦτο διαδίδωσιν ἕως τῆς ἀρχῆς. ὥστε καὶ ἐν ᾧ τὸ αἰσθάνεσθαι om. **G^{a1}**

460^a6 σώμασιν **G^a** : ὁμμασι **Y vulg.**

462^a2 δοξάζει **G^a** : δόξει **Y vulg.**

Div. Somn.

463^b9 εἰδόντι **G^a** : ἰδόντι **cett.**

463^b23 σημείωι **G^{a1}** : σημείων **Y vulg.**

Exemples de corrections dans **G^{a2}** exhibant un recours à **H^a***Sens.*

441^b17 ξηροῦ καὶ τοῦ γεώδους **G^{a2}LH^aXy** : ξηροῦ καὶ γεώδους **YG^{a1} vulg.**

445^b16 οὐδὲ νοητά **G^{a2}H^a** : οὐ νοητά **YG^{a1} vulg.**

447^b10 οὐκ **G^{a2}LH^aXyN** : μὴ **YG^{a1} vulg.**

448^a17 τοῦ λευκοῦ **G^{a2}LH^a** (desid. Alex) : τὸ λευκὸν **YG^{a1} vulg.**

Somn. Vig.

456^a9 γε **G^{a2}LH^aXyM^oO^aB^p** : τε **YG^{a1} vulg.**

456^a12 τὸ γὰρ σύμφυτον **G^{a2}LH^a** : τὸ σύμφυτον **YG^{a1} vulg.**

Insomn.

458^b12 φήσειεν ἂν **G^{a2}LH^aX** : ἀποφαίνεται **EYG^{a1}** : ἂν φήσειεν **vulg.**

461^a29 περὶ **G^{a2}LH^aO^aZ^a** : παρὰ **YG^{a1} vulg.**

Div. Somn.

463^b8 τοῦ ἀποβῆναι τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι **G^{a2}LH^aX** : τὸ ἀποβῆναι μετὰ τὸ ἐνύπνιον τῷ ἰδόντι **EYG^{a1}**

464^a4 γένηται **G^{a2}LH^aX** : γίνεται **YG^{a1} vulg.**

Paris. 1859 (**b**) est un autre manuscrit lié au cercle de Pachymère. Sa confection remonte début du XIV^e siècle, d'après l'étude paléographique de ses deux mains. Il contient les traités *Phys.*, *Gener. Corr.*, *Part. An.*, *Inc. An.*, *PN1-Mot. An.* (sans *Sens.*) et fait partie d'une édition du *corpus* à laquelle se rattache aussi le manuscrit *Paris*. 1897A, copié en partie

rion, de la patience et de la détermination avec lesquelles il collationnait et corrigeait les volumes dont il disposait, ses *libri pulcherrimi* ».

par les mêmes mains et de format identique, lequel transmet pour sa part l'*Organon*³². Les deux manuscrits renferment un riche appareil de scholies aux traités qu'ils contiennent, qui couvrent un spectre très large de la tradition des commentaires, dont elles retravaillent souvent la lettre. Il s'agit incontestablement d'une sorte d'édition universitaire ayant vocation à rassembler autour des écrits d'Aristote l'ensemble des autorités exégétiques s'y rapportant : ne serait-ce que pour *Phys.*, transmis par le manuscrit **b**, les scholies puisent à la fois chez Alexandre, Thémistius Simplicius, et Philopon³³.

On se demande ce qu'il est advenu du traité *Sens.* et, par la même occasion, du traité *An.* dans cette édition, car les deux sont notoirement absents du manuscrit **b**, qui s'avère ainsi être l'unique manuscrit de l'époque où *PN1* est privé de son premier traité³⁴. La connexion de ce projet éditorial avec la figure de Pachymère est attestée par plusieurs éléments³⁵. Pachymère lui-même a commencé à transcrire dans **b**, comme il l'a fait dans **Y**, le commentaire de Michel d'Éphèse au traité *Part. An.*, sans terminer cette tâche. La main du copiste principal des *Parisini* 1859 et 1897A, *Anonymus q* chez Golitsis (2010) se retrouve dans le manuscrit Paris. 1930, qui est un exemplaire du grand ouvrage du maître, la *Philosophia*, dont de nouveau une partie du texte est copiée Pachymère lui-même, le reste étant transcrit par pas moins de dix-sept collaborateurs, parmi lesquels, donc, une main impliquée dans la confection de la grande édition dont participe **b**³⁶. Ce copiste a aussi laissé dans la marge du f. 186^v du Paris. 1897A une adresse à un ami³⁷ : ὠφθεῖς καθαρώτατος ἡλίου δίκην / Πανάρετε θρύλλημα τῶν ὀμηλικῶν. Or, comme le relève Golitsis (2010), p. 161, on dispose d'une lettre de Constantin Acropolite³⁸ dans laquelle il

32 La parenté des deux manuscrits a été identifiée par Rashed (2001), pp. 234–236 : ils sont de même format, présentent la même disposition du texte et ont, de surcroît, une main en commun. Bianconi (2006) a depuis montré, pp. 149–151, que le Paris. 1897A est passé entre les mains de Nicéphore Grégoras, l'élève et le successeur de Pachymère, qui l'annote (c'est l'unique manuscrit de l'*Organon* que l'on puisse relier à son activité), et de l'un de ses collaborateurs réguliers, qui en a restauré l'un des cahiers.

33 Ce qui vaut au manuscrit d'être appelé par Rashed (2001), p. 234, un « *echtes Meisterstück der byzantinischen Philologie* ».

34 La chose n'est pas accidentelle : le début du texte du traité *Mem.* fait directement suite à la fin de celui du traité *Inc. An.* au f. 224. L'absence des traités *An.* et *Sens.* est rendue encore plus criante par le fait que le traité *Inc. An.* s'achève par l'annonce du premier. On peut supposer qu'un volume perdu de l'édition à laquelle **b** appartient contenait *An.* et *Sens.* à part, ce qui ne rend pas une telle composition moins intrigante.

35 Voir sur ce point Golitsis (2010), pp. 160–161.

36 On notera aussi qu'une autre main intervenue dans le manuscrit Paris. 1930, *Anonymus m* chez Golitsis (2010), se retrouve dans le *Laurent. plut.* 87.5, qui est l'autre exemplaire d'Aristote de Pachymère à avoir été conservé, ce qui donne vraiment l'impression d'un cercle étroit.

37 Repérée et corrigée par Rashed (2001), p. 235, qui se demande s'il ne s'agirait pas du Jean Panaretos du *Laurent. plut.* 81.1 (S), qui est aussi mentionné dans la correspondance de Planude.

38 Constantin Acropolite (« le jeune », son grand-père partageant le même nom ; *PLP* 520) est le fils du célèbre Georges Acropolite (1217–1282 ; *PLP* 518) dont Pachymère a été l'élève, comme l'indique la préface de ses *Relations historiques*, éditées par Failler (1984), couvrant la période allant du règne de Michel VIII (à partir de 1259) à celui d'Andronic II (jusqu'en 1307), ouvrage qui prend le relais de celui de Georges Acropolite père et dont Nicéphore Grégoras prendra la suite. Constantin obtient de l'empereur

s'adresse à son destinataire, qui semble ne pouvoir être que Pachymère, en des termes très semblables. Il y a donc de fortes chances pour que l'*Anonymus q* soit en réalité Constantin Acropolite dont Pachymère avait été l'élève du père.

Étant donné que le manuscrit **b** s'inscrit dans un projet éditorial aux ambitions larges, dont Pachymère est peut-être lui-même l'instigateur, la question de ses sources est primordiale. Pour une part de son contenu, la situation est limpide : le texte de **b** a directement été copié depuis l'exemplaire de Pachymère, **Y**, dans le cas du traité *Inc. An.*³⁹, cela vaut aussi pour *PN1*. C'est sans doute également le cas pour *Gener. Corr.*, même si la partie correspondante de **Y** est perdue. La situation paraît différente pour *Phys.*, dont rien ne suggère qu'il ait un jour fait partie du contenu de **Y** : **b** est un témoin extrêmement précieux du texte du traité, en ce qu'il est l'un des seuls, avec *Vind.* 64, à préserver en son intégralité la version **a** du livre VII⁴⁰, tandis que **E**, qui est l'antigraphe de **Y**, et l'exemplaire employé par Pachymère pour cette partie sa *Philosophia* appartiennent ensemble à une branche très différente de la transmission⁴¹. On semble donc aboutir à une situation selon laquelle **b** résulterait de l'enrichissement de **Y** par un fonds indépendant, riche notamment en commentaires antiques. Dans le cas particulier de *PN1*, les très nombreuses scholies consignées dans **b** ne peuvent pas être issues du manuscrit **Y**, à la différence du texte principal⁴².

Deux faits viennent troubler cette apparente simplicité. Il est d'abord significatif que le texte de **Y** ou de **b** ne soit pas systématiquement celui que Pachymère emploie afin de rédiger sa *Philosophia* : ce n'est le cas, ni pour *Phys.*, ni pour les *PN*. Surtout, en ce qui concerne *Mot. An.*, **b** ne tire pas du tout son texte de **Y**, en dépit du fait que ce traité y soit transmis⁴³. Celui-ci appartient à une tout autre branche de la transmission et est sans doute issu d'un descendant contaminé de **Γ2**, l'exemplaire perdu de

après la restauration de 1261 une chaire de philosophie aristotélicienne et est nommé, comme son père auparavant, Grand Logothète vers 1305.

³⁹ Voir Berger (1993), pp. 26–27. Il y a un autre descendant contemporain de **b** pour ce traité, le manuscrit Voss. Q 11, dont Pérez Martín (1997a) a pu montrer qu'il est lié, via l'un de ses copistes, un certain moine Gabriel, à l'enseignement de Grégoire de Chypre (d'ailleurs également ancien élève de Georges Acropolite) au monastère d'Akateptos.

⁴⁰ Voir l'étude de Boureau (2018).

⁴¹ D'après le *stemma* établi par Hasper (2020) (voir pp. CLXI–CLXV en ce qui concerne Pachymère).

⁴² Ces scholies procèdent d'une autre main que le corps du texte et répondent à une organisation chromatique régulière, selon laquelle les annotations les plus brèves, généralement placées entre les lignes ou au niveau de la marge interne, sont écrites à l'encre rouge, tandis que les plus longues sont rédigées dans la marge externe à l'encre noire et sont pourvues de signes de renvoi dans le texte. On a ainsi affaire avec **b** à une véritable tentative d'édition. Leur contenu révèle à l'occasion qu'elles font référence à un texte sensiblement différent de celui de **b**. Elles se retrouvent régulièrement dans **W**⁷ (*Vind.* 110), manuscrit difficile à situer avec précision mais manifestant une certaine proximité vis-à-vis de la famille **λ**, et dans **m** (*Paris*. 1921), ainsi que plus rarement dans **v** (*Laurent.* 87.20), dont **m** est souvent proche.

⁴³ *Mot. An.* est transcrit dans **Y** d'après le texte de **E**, comme l'a montré une fois pour toutes Isépy (2016), pp. 57–59.

Guillaume de Moerbeke appartenant à **β**⁴⁴. Il y a donc un cas au moins où, semble-t-il, Pachymère et son équipe se sont sciemment détournés du manuscrit **Y** pour aller puiser le texte de **b** auprès d'une autre source. On pourrait se demander, étant donné que *Mot. An.* est toujours transmis avec *PN1*, pourquoi ce n'est pas le même exemplaire qui a été utilisé pour la recension des deux traités dans **b**. Des accidents matériels sont toujours possibles, on peut toutefois aussi faire valoir le fait que Pachymère paraisse souvent avoir recours à différents manuscrits pour un même traité (ceux qu'il emploie pour sa *Philosophia* ne sont pas toujours ceux qu'il transcrits ou fait transcrire, et il n'est pas certain que l'explication soit seulement chronologique), ainsi que le fait que l'apparat exégétique considérable dans **b** n'est pas tiré de la même source que son texte d'Aristote. Il est alors assez facile de s'imaginer que, au sein d'un projet visant à réunir en un seul *codex* la somme des commentaires préexistants, on finisse par mettre la main sur différents exemplaires du même traité. Bien que cela n'explique pas entièrement le changement de modèle, la nature du projet rend nécessaire de considérer que plusieurs versions des mêmes textes aristotéliens ont circulé dans le cercle de Pachymère, peut-être au même moment.

On peut identifier l'un de ces exemplaires alternatifs. La main responsable de la transcription des scholies, **b**², que l'on peut dater par la paléographie du début du XIV^e siècle, apporte en effet également des corrections et variantes au texte principal. Cela permet de montrer qu'elle a accès à un exemplaire du texte aristotélien appartenant à la famille **λ**. C'est très probablement le même exemplaire que celui que Pachymère emploie pour la partie de sa *Philosophia* qui correspond à *PN1*, que son texte apparente à cette même famille⁴⁵.

Matthieu Camariotès est intervenu ultérieurement dans **b**, où il complète les ff. 103^v et 130⁴⁶. Le manuscrit a intégré très tôt les collections royales françaises, puisqu'il porte une superbe reliure aux armes de François I^{er}, confectionnée vers 1546⁴⁷. Il a probablement été acquis en Italie par l'un des émissaires de la politique culturelle de François I^{er} (par exemple par Guillaume Pellicier à Venise) au cours de la première moitié du XVI^e siècle.

Fautes de **b**

Somn. Vig.

455^a4 ποίους **b** : ποίας **cett.**

458^a16 τῶν δ' ἐν τῇ καρδίᾳ om. **b**

⁴⁴ Voir Isépy (2016), pp. 83–97.

⁴⁵ Cf. *infra*.

⁴⁶ Voir Escobar (1990), p. 58.

⁴⁷ On trouvera une analyse détaillée de cette reliure dans Laffitte (1999), p. 91 n° 38.

*Insomn.*458^a19 τὸ νοῦν **b** : τὸν νοῦν **cett.**459^a16 τοῦ φανταστικόν **b** : τὸ φανταστικόν **Y vulg.**461^b7 εὐαπατώτεροι **b** : εὐαπατητότεροι **Y**Corrections de **b**²*Mem.*462^a20 ἐπὶ τοῦ ΘΕ **b**²**H^aX** : ἐπὶ τὸ ΗΘ **Yb**¹462^a23 ἐπεζήτει **b**²**LH^aXm** : ἐπιζητεῖ **Yb**¹ **vulg.***Somn. Vig.*454^b22 οὐδὲν **b**²**LH^aXmW^y** : οὐδὲ **Yb**¹*Insomn.*461^b19 ὥσπερ γὰρ **b**²**W^y** : ὥσπερ **cett.**

On conserve un descendant direct de **b**, à savoir le manuscrit *Alex.* 87 (**A^x**), daté de 1484–5 et confectionné par Manuel de Corinthe (Manuel le Rhéteur, environ 1460–1530)⁴⁸. Il s'agit d'un élève de Matthieu Camariotès (mort en 1490), que l'on sait avoir eu **b** entre ses mains. **A^x** fait partie avec les *Mosquenses* 6 (*Met.*), 8 (*MM*, *EN*, *Oec.*, *Pol.*) et 239 (*Phys.*) d'une grande édition tardive et vraisemblablement complète du *corpus aristotelicum* où le texte d'Aristote est systématiquement accompagné de commentaires, aussi bien antiques que byzantins (la présence de Métochite est notamment très forte dans **A^x**). Le manuscrit **A^x** contient aujourd'hui *Gener. Corr.*, *Cael.* et *Mete.*, puis *An.*, *PN1-Mot. An.* et *PN2*, mais il ne représentait pas un volume au sein de cette édition. La composition actuelle du *codex* résulte en effet d'une reliure ultérieure : la numérotation grecque des cahiers indique qu'il réunit aujourd'hui deux unités antérieurement distinctes, les trois traités « physiques » d'une part (ff. 2–184), qui allaient vraisemblablement de pair avec la recension du traité *Phys.* dans *Mosq.* 239, et la série *An.-PN* (ff. 185–333^v) d'autre part⁴⁹.

48 Il est auparavant daté de la seconde moitié du XV^e siècle dans la notice de Wiesner au sein de Moraux (1976), pp. 1–2, tandis que Rashed (2001), p. 200, évoque une confection à la fin de ce même siècle au sein de l'école patriarcale, qu'aurait dirigée Manuel après 1491 lorsqu'il revêt le titre de Grand Rhéteur. Harlfinger (1971a), p. 56, avait déjà reconnu que le manuscrit fait partie d'une même édition que les manuscrits moscovites et qu'ils sont tous d'une même main (*Anonymus* 3, p. 418). Wiesner propose d'y voir la main d'Andronicos Aléthinos, tout en signalant une note de l'un de ses élèves faisant l'éloge de Manuel à la fin du manuscrit **A^x** (f. 333^v). Escobar (1990), p. 45, mentionne que Harlfinger lui a suggéré de l'attribuer, non pas à Andronicos, mais à ce Manuel, sans trancher pour sa part entre ces deux possibilités. L'attribution à Manuel est définitivement établie par Förstel (1999). Elle lui permet d'interpréter l'indiction que l'on trouve à la fin de l'*Alex.* 87 comme renvoyant aux années 1484–5, les autres possibilités, 1454–5 et 1469–70 étant beaucoup trop précoces.

49 Voir la notice de Wiesner in Moraux (1976), pp. 1–2 : une première série à peu près continue de signatures s'étend du f. 2 (α) au f. 178 (κα), on conserve le début d'une seconde au f. 185 (α) et sa fin au f. 328 (ιε).

En ce qui concerne cette seconde partie, la nature académique de ce projet est particulièrement manifeste lorsque l'on se penche sur le texte contenu pour les *PN* dans *A^x*. On sait, d'après les annotations qu'il y a laissées, que Camariotès a eu le manuscrit *b* en sa possession. Étant donné qu'il s'agit déjà d'une édition érudite, il n'est guère étonnant qu'il ait été décidé de la mettre à contribution lorsque, au sein de son cercle, s'est formé le projet d'une édition complète du *corpus*. Le problème est que *b*, du fait de sa composition, ne correspond pas tout à fait aux besoins d'un tel projet : s'agissant de confectionner le volume rassemblant les traités psychologiques, il manque dans *b* les traités *An.*, *Sens.* et *PN2*. Il a donc fallu employer un autre manuscrit pour transcrire ces textes. En ce qui concerne *Sens.*, c'est vers le *Vind. phil. gr.* 213 (*W^z*) que l'on s'est tourné, un manuscrit copié par le maître, Camariotès, lui-même. Il ne contient actuellement que ce traité parmi ceux de *PN1* : dans l'état actuel de *W^z*, *Sens.* est transmis entre *Phys.* et *Part. An.-Gener. An.* (dans des recensions très partielles), et il ne contient que ces quatre traités. On pourrait donc se figurer que *W^z* a servi de modèle à *A^x* pour *Sens.*, et que c'est ensuite *b* qui a pris le relais pour le reste de *PN1*. La situation est en fait un peu plus complexe. Il n'y a pas de raison de soupçonner que *b* ait pu un jour contenir *Sens.* ; en revanche, il y a de fortes chances que *W^z* contenait originellement d'autres traités après *Sens.* et avant *Part. An.* qui ont été perdus, étant donné que les derniers feuillets du cahier qui contient le premier, le quatrième quaternion, sont vierges dans l'état actuel du manuscrit (ff. 29–32), tandis que le second traité, qui débute sur le cahier suivant, est acéphale et s'ouvre par son deuxième livre⁵⁰. Par ailleurs, si l'on examine de plus près le texte contenu dans *A^x* pour la série *Mem.-Div. Somn.*, on s'aperçoit rapidement que le manuscrit croise en fait deux recensions : l'un des deux modèles employés est manifestement *b*, tandis que l'autre se laisse rattacher à la famille *μ*, à laquelle appartient *W^z* et qui est très liée à la figure de Camariotès, sans pouvoir toutefois être identifié à l'un de ses membres conservés⁵¹. La conclusion qui s'impose est que c'est probablement une recension complète des *PN* dont le texte du traité *Sens.* dans *W^z* est un vestige qui a été employée et combinée avec *b* lors de la transcription du reste de *PN1* dans *A^x*.

On retrouve, *mutatis mutandis*, la même situation en ce qui concerne le texte de *PN2* dans *A^x* : il combine deux sources, l'une appartenant toujours à *μ*, tandis que l'autre, si elle ne correspond pas non plus à un manuscrit conservé, paraît très proche de la version du texte attestée dans la grande édition tardo-byzantine que représente le manuscrit *Paris*. 1921 (*m*). On peut donc se représenter le processus ayant abouti à *A^x* pour l'ensemble des *PN* ainsi : le projet n'est pas seulement de produire une édition

⁵⁰ Comme le signale Harlfinger (1974), p. 248, *W^z* formait d'ailleurs originellement une unité avec le manuscrit *Vind. phil. gr.* 214, de même format et entièrement de la main de Camariotès, lequel contient les traités *Phys.* et *Part. An.* Je suppose que le grand *codex* originel dont les deux manuscrits viennois sont issus contenait encore d'autres parties, au moins une avec le reste de *PN1*.

⁵¹ C'est là l'essentiel des conclusions d'Escobar (1990), pp. 112–114, lequel toutefois ne prend pas la peine de relever les très nombreuses variantes signalées dans le manuscrit et ne prend pas non plus en compte l'existence de *W^z*.

complète du *corpus*, auquel cas il aurait sans doute suffi aux élèves de Camariotès de transcrire une fois de plus le texte de **μ**, mais d'améliorer ce dernier en procédant à une comparaison systématique avec les éditions académiques de référence, représentées par **b** pour *PN1* (moins *Sens.*) et par un parent de **m** pour *PN2*. L'édition dont participe **A^x** s'inscrit ainsi pleinement dans la perspective de la préservation du savoir grec après la conquête de 1453. On peut trouver une explication toute prête de l'implication de Manuel de Corinthe et de Matthieu Camariotès dans cette édition en reprenant l'hypothèse traditionnelle de la fondation par Georges Scholarios d'une école et d'une bibliothèque patriarcales à Constantinople après la conquête turque, au sein d'une Académie qui aurait été dirigée successivement par Camariotès, puis, après sa mort vers 1490, par Manuel. Il est en réalité très difficile de trouver des preuves d'une telle continuité institutionnelle, et les quelques manuscrits que l'on peut rattacher aux patriarches de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e pourraient très bien avoir appartenu à des collections privées⁵². On sait de façon sûre que Matthieu Camariotès et Manuel de Corinthe ont successivement reçu le titre de Grand Rhéteur du patriarcat, et que le second a été l'élève du premier, mais l'on n'a aucune trace d'une activité officielle d'enseignement de leur part. Il est donc possible que la grande édition d'Aristote par Manuel ait été destinée à sa propre bibliothèque.

Fautes rapprochant **A^x** de **W^z** pour *Sens.* puis de **b** et **μ**

Sens.

436^a13–14 συζυγίαι τῶν ἀριθμῶν μόναι **W^zA^x** : συζυγίαι τὸν ἀριθμὸν μόναι **λμ** : συζυγίαι τὸν ἀριθμὸν **vulg.**

436^b3 ἄδηλα **W^zA^x** : ἄδηλον **cett.**

436^b5 φυσικαὶ **W^zA^x** : φυλακαὶ **vulg.** .

437^b22 γίγνεσθαι σκότος **W^zA^x** : γίγνεσθαι σκότον **vulg.**

439^b19 ἐνδέχεσθαι **W^zA^x** : ἐνδέχεται **cett.**

441^a25 ψυχρὸν **W^zA^x** : ψαθυρόν **cett.**

442^a17 τοῦ γλυκέος ἐστὶ χυμός : γρ. ἐν ἄλλοις οὕτως τοῦ γλυκέος μᾶλλον ἐστὶ χυμός in marg. **W^zA^x**

443^a21 ἀπνώδης **W^z** : ἀτμῶδες **A^x** : καπνώδης **cett.**

443^b11 ἀναλόγως **W^zA^x** : ἀνάλογον **cett.**

445^a8 τὸ ὁσφραντικὸν **W^zA^x** : τὸ ὁσφραντὸν **cett.**

446^a13 αἰσθάνεται **W^zA^x** : αἰσθέσθαι vel αἰσθάνεσθαι **cett.**

447^b2 ὀξέος **W^zA^x** : ἐξ ὀξέος **vulg.**

447^b6 ἐμποιεῖ **W^zA^x** : ἐμποιήσει **vulg.**

448^b8 ὅτι εἰ **W^zA^x** : ὅτι ἐν **cett.**

449^b1 περὶ μὲν δὴ **W^zA^x** : περὶ μὲν οὖν **vulg.**

Mem.

450^b8–9 τὰ χρόνῳ μὴ ὄντα **hA^x** : τὰ ἐν χρόνῳ μὴ ὄντα ins. **E²** : τὰ μὴ ἐν χρόνῳ ὄντα **vulg.**

450^b22 καὶ ἐν ὃν αὐτὸ ἐστὶν ἄμφω **μA^x**(p.c.) : καὶ ἐν τοῦτ' ἐστὶν ἄμφω **EYb**

451^a8 ὡς εἰκόνα ἄλλου **μA^x**(s.l.) : ὡς ἄλλου **cett.**

52 Voir l'enquête menée par Blanchet (2020), qui rectifie un certain nombre d'erreurs qui persistent dans la littérature secondaire à ce sujet.

452^b25 οὐκ ἔστι μνήμη· οὐδὲν **μ**A^x(s.l.): οὐδὲν **vulg.**

453^a1 ὅτι μέντοι ποτὲ ποιῆσαι **β**²A^x(a.c.): ὁδήποτε ποιῆσαι **EY**: ὅτι μέντοι ποτὲ ἐποίησεν **γ**A^x(p.c.)

Somn. Vig.

454^a21 εἰ **β**²A^x(a.c.): εἰ τι **vulg.**

454^b16 ἄλλα **β**A^x: τᾶλλα **vulg.**

456^b16 τῶν αὐτῶν λόγων **β**A^x(a.c.): τὸν αὐτὸν λόγον **cett.**

457^a31 τόπον om. **μ**A^x(a.c.)

457^b15 οὕτω κάκεῖ **μ**A^x: κάκεῖ **cett.**

Insomn.

459^a17 δὲ καὶ ἡ **β**A^x: δὲ ἡ **vulg.**

459^b13 τῇι ὅψει **β**A^x: τὴν ὅψιν **cett.**

461^b7 μὴ om. **μ**: eras. A^x

461^b30 ὕπνου **μ**A^x: τοῦ ὕπνου **cett.**

Fautes de A^x

Sens.

437^a10–11 ὀλίγοις δὲ καὶ τὰς τῆς φωνῆς om. A^x

437^b29 διακιδνᾶσιν A^x: διασκιδνᾶσιν **vulg.**

437^b30 ἦεν om. A^x

439^a29 καθαρὸν A^x: φανερὸν **cett.**

440^a29 κωλύει om. A^x

440^b27–28 πρότερον ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς om. A^x

443^b20–21 κατὰ τὸ συμβεβηκὸς A^x: κατὰ συμβεβηκὸς **cett.**

444^a10 τῇι φύσει A^x: τὴν φύσιν **vulg.**

444^a31–32 ὥς εἰπεῖν αἰσθάνεται om. A^x

446^b16 δεύτερος A^x: ὕστερος **cett.**

447^a7 εἰ ἐν ὑγρῷ om. A^x

Mem.

450^b4 γίγνεται A^x: ἐγγίγνεται **cett.**

Somn. Vig.

454^b11 ἔστι ins. A^x post ἀκινήσια

455^a17 ὅτι ὁρᾷ A^x: ὁρᾷ ὅτι ὁρᾷ **vulg.**

457^b32 θερμότης A^x: θερμότητος **vulg.**

Insomn.

458^b27 ἔστι A^x: ὅτι **vulg.**

459^a28–29 ἐπὶ τῶν ἐπιφερομένων A^x: ἐπὶ τῶν φερομένων **cett.**

459^b31 ἐκμάσθαι A^x(s.l.): ἐκμάξαι **cett.**

Div. Somn.

464^b6–7 ἐναντιότητος A^x: ὁμοιότητος **cett.**

2.1.2 Autres descendants de *E : Vat. 266 V* et *Paris. 2027 P^f*

Le manuscrit *Vat. gr. 266 (V)* a été confectionné au cours du premier quart du XIV^e siècle⁵³. Une restauration ultérieure du manuscrit a détruit sa reliure originelle et sa composition codicologique originelle est aujourd'hui difficile à reconstituer. D'après Mercati & De Cavalieri (1923), p. 350, le manuscrit était originellement constitué de 31 quaternions, dont un certain nombre ont été mutilés. Le huitième ne comprend plus par exemple que trois feuillets (ff. 65–67) – fort heureusement, les feuillets manquants devaient être vierges, comme le sont toujours les ff. 66^v et 67^{rv}, après la fin de *Mot. An.* au f. 66. De nouveaux feuillets ont été insérés pour compléter certaines sections du texte (ff. 209^a et 233, respectivement à la fin des vingt-septième et trentième cahiers)⁵⁴, ce qui permet de dater cette restauration, par la paléographie, du début du XV^e environ⁵⁵.

On peut se demander dans quelle mesure la composition actuelle du manuscrit reflète celle qui était originellement la sienne. Les traités qui se succèdent sur un même feuillet n'étaient évidemment pas séparés : les séquences *Col. – Lin. – PN2* (ff. 1–26^v) et *PN1 – Mot. An.* (ff. 36–66) remontent donc à l'organisation originelle. Le reste est beaucoup plus discutable. Le fait que *PN2* soit au début du *codex* et *Part. An.* et *Gener. An.* à sa fin paraît peu sensé, d'autant plus que le *Vat. 258 (N)*, le manuscrit le plus proche de *V*, contient *PN2* après *Inc. An.*, mais il faut prêter attention au fait que *Lin.* et *Col.* (dans l'ordre inverse) sont situés au tout début du manuscrit, ce qui est aussi le cas dans *V*, et que, contrairement à ce qui se passe dans *N*, ces traités ne sont pas séparables de *PN2* dans *V* (*Long.* succède à *Lin.* au sein du f. 13). Il y a donc des raisons de penser que cette séparation de *PN2* des traités zoologiques dans *V* n'est pas un effet de la restauration ultérieure. La place du traité *An.* dans *V* peut aussi paraître suspecte, parce que le traité figure actuellement sur un cahier à part à la toute fin du manuscrit (ff. 203–240^v), alors qu'on l'attendrait bien plutôt entre *Inc. An.* (ff. 27^v–35) et *Sens.* (ff. 36–47). Cela étant dit, ce traité ne figure pas dans *N*, pas plus que dans *C^a*, également apparenté à *V*, si bien que dans ces deux manuscrits le traité *Inc. An.* n'est pas suivi par *An.* : on en déduira que, là aussi, la restauration pourrait avoir respecté la composition originelle, auquel cas le traité *An.* aurait été inséré ultérieurement dans le manuscrit, parce qu'il proviendrait d'une autre source⁵⁶.

53 La datation est avancée par Harlfinger (1971a), p. 131, à partir du filigrane du papier des ff. 142 à 231 (un bouclier entourant une étoile et surmonté d'une croix, Briquet 840), qui révèle qu'il a été produit à Gênes vers 1311.

54 Le f. 209^a n'a pas été inclus dans les photographies qui ont été envoyées à Förster (1912), p. XIII, qui s'étonne de ce que Bekker (1831) continue pourtant à citer les leçons du manuscrit à cet endroit.

55 Les ff. IV–V, dont on peut supposer qu'ils ont aussi été insérés comme garde lors de cette restauration, contiennent par ailleurs des fragments de textes ascétiques d'une main qui paraît datable de la fin du XIV^e siècle.

56 D'après Siwek (1965), le manuscrit le plus proche de *V* dans le cas de *An* est le *Vat. 1026 (W)* parmi ceux qui transmettent aussi les *PN*, ce qui est compatible avec l'hypothèse d'un changement de modèle.

Le πίναξ du f. I^v, d'une main du XIV^e et rédigé peut-être au moment de la restauration, révèle cependant une certaine insatisfaction à l'égard de cette composition. Il se termine en effet par une invitation à compléter le contenu du manuscrit par d'autres traités (ζητει περί όσμης· περί φυτῶν· περί ζώων ίστορίας· τὰ μετέωρα· περί γενέσεως καί φθορᾶς· περί ούρανοῦ). Cette insatisfaction pourrait bien être exprimée par l'auteur des moncondyles que l'on trouve aux *recto* et *verso* de ce même feuillet, qui se désigne comme Jean Gabras Μελιτινιώτης et semble avoir été le premier possesseur du manuscrit. Il s'agit vraisemblablement du Gabras connu par les correspondances de Nicéphore Choumnos, Nicéphore Gregoras et Maxime Planude, qui doit donc avoir été actif aux alentours du premier quart XIV^e siècle⁵⁷, ce qui correspond parfaitement à la datation du manuscrit que l'on obtient par les filigranes (Planude meurt en 1305, Choumnos en 1327, mais Grégoras est né vers 1290). Le manuscrit apparaît ensuite dans un inventaire de la bibliothèque du Vatican établi sous le pontificat de Jules II, vers 1510⁵⁸.

En ce qui concerne son texte, V descend d'abord, pour la première moitié du traité *Sens.*, d'un modèle partagé avec N, le *deperditus* π, mais seulement jusqu'en 442^a environ, ce qui correspond à peu près au premier livre selon la division issue de la transmission du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise⁵⁹. Il devient ensuite un apographe direct de E pour le reste de PN⁶⁰.

Fautes de V pour *Sens.*

Sens.

436^a14 οἶον om. V

436^b4 τὰ μὲν ταύτης πάθη V : τὰ μὲν πάθη ταύτης **cett.**

437^b12 τὸ ὁρᾶν ὥσπερ ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός ἐξιόντος V : τὸ ὁρᾶν ἐξιόντος ὥσπερ ἐκ λαμπτήρος τοῦ φωτός **cett.**

438^a7-9 καὶ ... πάθος om. V

438^b15 ἀποσβεθῆναι V : ἀποτμηθῆναι **cett.**

439^a10 δεῖ V : δεῖ **vulg.**

439^b8 γὰρ V : ἄρα **cett.**

440^b29 οὐ μὴν V : οὐκ **cett.**

441^a27 τὸ ὕδωρ om. V

441^b13 ἤι δὲ V : καὶ ἤι **cett.**

57 Voir Treu (1890), pp. 16 et 203 : on connaît en fait deux frères Gabras, Jean et Michel, il n'est pas toujours aisé de déterminer s'il est question de l'un ou de l'autre. Mercati (1931), p. 185 n. 3 et p. 188 n. 1, se demande s'il ne pourrait pas s'agir de Jean Meliteniotès (mort en 1332), le père de Théodore.

58 Devreesse (1965), p. 167 ; G 128 chez Cardinali (2015), p. 113.

59 Cf. *infra*.

60 V est également un frère de N pour *Lin.* d'après Harlfinger (1971a), p. 135, et pour *Inc. An.* d'après Berger (1993), p. 31. Il descend en revanche directement de E pour *Mot. An.* d'après Isépy (2016), p. 59. Bloch (2008a) parvient à des résultats proches pour *Sens.* et *Mem.*, mais suppose inutilement l'existence d'un intermédiaire entre E et V, du fait de la seule considération du nombre, certes impressionnant, de fautes dans V.

442^a19 τούτων V : πάντων cett. (om. N)

444^a28 οὖν om. V

447^a7 εἰ om. V

Le manuscrit V comprend également des annotations dont certaines sont contemporaines de la transcription du texte. Elles reprennent directement des annotations que l'on trouve dans E, confirmant ainsi la parenté entre les deux manuscrits que l'on peut inférer de l'examen de leurs fautes respectives. Par exemple, l'annotation τὸ περὶ γενέσεως και φοθοῤς περὶ στοιχείων κάλει dans E, f. 205^v (*ad* 441^b12) devient tout simplement περὶ γενέσεως και φοθοῤς dans V, f. 40^v. De même, φαρμάκωι dans E, f. 207^v (*ad* 444^b31–33) se retrouve à l'identique dans V, f. 43. La variante μικτὰ au lieu de μεταξὺ en 442^a25 consignée dans E, f. 206, a également été reprise dans V, f. 41. Il est intéressant de remarquer que, si le copiste a initialement transcrit γρ. μικτὰ, comme dans E, un annotateur ultérieur, que je nomme V², a complété cette variante pour aboutir à γρ. μικτὰ ἐκ τούτων, ce qui correspond en effet à la leçon en entier.

V² a entrepris de corriger le manuscrit de manière systématique, et il est clair qu'il a employé pour ce faire un autre exemplaire du même texte. On peut probablement placer ce dernier dans le voisinage des manuscrits S et O^d, mais cela ne suffit pas à rendre compte de toutes les particularités de ses interventions dans le texte. V² a par ailleurs entrepris de signaler un bon nombre de variantes, et a régulièrement transcrit dans les marges des scholies que l'on retrouve, sous une forme ou une autre, dans les manuscrits v et m. Un dernier annotateur, encore plus tardif, est intervenu dans le manuscrit avec une encre plus claire. Les notes de sa main sont en général d'un intérêt moindre : il signale, par exemple, au f. 41^v, le début du second livre du traité *Sens*. selon la division usuelle.

Exemples d'interventions de V²

Sens.

437^b2 τοῦ V² C^aO^dS¹v : τὸ cett.

438^a6 τῶι V² : τὸ cett.

438^b16 ἐπὶ τοῦτο V¹ : ἐπὶ τούτου V² : ἐπὶ τούτων γ : τούτων τι EC^c

442^b17 τῶν ἄλλων εἶναι V² : εἶναι cett.

442^b23 ἂν ποιήσειεν αἰσθησιν V¹ EC^c : ποιήσειεν αἰσθησιν τῶν χυμῶν V² : τῶν χυμῶν αἰσθησιν ποιήσει γ

443^a6 πλύσις V² : φύσις cett.

443^b14 πῆξις γV² : ψῆξις V¹ EC^c

444^a15 οὐδὲ V² C^aN : οὐδὲν cett.

446^a3 τοῦτο τὸ V² U²S¹O^dWW^vvZ^a : τὸ τοῦ vulg.

446^a6 μὴ χωρὶς ἥι V¹ EC^c χωρισθῆι γ : χωρὶς ἥι V²(μὴ eras.)

446^a28 ἥ ἐπὶ τὴν γῆν V¹ EC^cC^aULH^avZ^aP : ἐπὶ τὴν γῆν V²(ἥ eras.)

447^a12–13 πρότερον V² : πότερον cett.

447^a28 ἥπερ V² : ὅπερ cett.

*Mem.*450^b25 θεωρήμα V¹ EC^c : τι καὶ V² P : καὶ cett.451^a31 παθόντα V¹ vulg. : μαθόντα V² O^dS452^b3 καὶ ἄλλως V² γ : deest V¹ EC^cβ453^a26 ὅταν τι κινήσωσιν V¹ vulg. : ὅταν κινήθωσιν V² O^dS*Somn. Vig.*455^a4 ἢ V¹ EC^c : εἰ διὰ βγ : διὰ ins. V²*Insomn.*459^b22–23 φανερώς δὲ συμβαίνει ταῦθ' ὡς λέγομεν V¹ EC^cβ : ταῦτά γε δὴ φανερώς συμβαίνει τοῦτον τὸν τρόπον γ : τοῦτον τὸν τρόπον ins. V²*Div. Somn.*463^b20 ἄρτια μερίζοντες V¹ EC^c : ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες V²(γρ.) γ

Le manuscrit *Paris*. 2027 (P^f) est daté par l'indiction reportée au f. 50 de l'année 1439⁶¹. Il a été confectionné presque intégralement par Jean Syméonakis (Ιωάννης Συμεωνάκης)⁶². Le manuscrit est confectionné lors d'une période où Syméonakis est πρωτοπαπᾶς de Candie en Crète (de 1414 à 1448), pendant laquelle il sert souvent d'intermédiaire aux humanistes occidentaux avides de manuscrits grecs⁶³. La considération de son contenu laisse songeur. Le *codex* transmet d'abord, en ce qui concerne Aristote, *An.* et *Met.*, puis plus de cinquante feuillets plus tard, *PN1*, *Mot. An.* et *PN2*, mais dans un ordre absolument aberrant (avec *Sens.* en dernière position, par exemple). On se doute donc que l'état actuel du manuscrit ne correspond pas à celui qui était initialement projeté, et que son contenu a été remanié au cours du temps. Cette observation est renforcée par le constat de multiples déplacements de feuillets intervenant au sein du texte du traité *Somn. Vig.* entre *An.-Met.* et les *PN*, le manuscrit renferme des extraits de la *Géographie* et du *Karpos* de Ptolémée, des bribes tirées de Thomas d'Aquin, un traité *De anima* de Grégoire le Thaumaturge, un court sermon de Syméonakis lui-même qui plaide pour la libération de certains prisonniers et le *Physiologus* d'Épiphanes de Salamine. Un tel ensemble ne paraît pas extrêmement cohérent. Le πίναξ des ff. B^v-C de la main de Syméonakis ne mentionne d'ailleurs, ni le traité de Grégoire, ni le sermon de Syméonakis signe sans doute que ces textes ont été transcrits aux derniers feuillets des cahiers en question *a posteriori* parce qu'ils avaient précédemment été laissés vierges.

On est donc très probablement en présence d'un manuscrit personnel dont la forte dominante scientifique et même psychologique reflète les intérêts particuliers de

⁶¹ Laquelle contredit l'indication de l'année cosmique au même endroit (qui correspond à l'année 1449), mais est très certainement plus fiable, comme le soutient P. Isépy in Primavesi (2018), p. XXVI.

⁶² *RGK* II, n° 244. Escobar (1990), p. 101 n. 3, relève également qu'un petit nombre de feuillets (ff. 108^v, 191) semblent avoir été en partie transcrits par une main différente, dont il rapproche le *ductus* de celui du Ιωάννης (ἐκ Χάνδακος) du *Barocc*. 146 (*RGK* I, n° 202, où son activité est datée du milieu du XV^e siècle).

⁶³ Voir l'étude de Mercati (1946).

Syméonakis⁶⁴. Le manuscrit est un descendant direct de E pour son texte de PN1. Le texte recopié est de piètre qualité, du fait d'une orthographe souvent défailante (πρώτερον est une graphie fréquente), ou d'une incapacité de la part du copiste à distinguer ce qui dans les marges de E constitue une variante ou une glose (ce qui permet d'ailleurs de confirmer la relation diagnostiquée entre ces deux manuscrits). En l'absence d'autres indices d'un passage en Crète du Paris. 1853, il s'agit sans doute de la trace d'une activité de Syméonakis en-dehors de l'île. En ce qui concerne PN2, traités qui sont absents de E, Syméonakis a eu à se procurer un autre exemplaire : la source de la recension de P^f est un manuscrit perdu appartenant à β dont E^r (Erlang. A4) est un autre apographe.

La trajectoire historique du manuscrit est relativement bien connue. Il semble avoir été acquis par l'humaniste vénitien Lauro Quirini (1420–1479) qui, après avoir renoncé à une carrière universitaire, s'établit en Crète, où sa famille possède un domaine, vers 1450 et avec lequel Bessarion est souvent en contact dans ses efforts d'acquisition de manuscrits. Une annotation de sa main a en effet récemment été identifiée dans P^f⁶⁵. Il n'est pas absolument certain que Quirini ait vraiment eu P^f en sa possession (il aurait pu jouer le rôle de simple intermédiaire), mais, au vu du nombre impressionnant de manuscrits d'Aristote qui sont passés dans sa bibliothèque⁶⁶ et au vu du fait qu'il manque parmi ceux-ci un volume contenant les PN, la chose est loin d'être implausible. Quoi qu'il en soit, le manuscrit figure ensuite successivement au sein des collections de Niccolò Leonicensi (1428–1524, formé comme Quirini à l'université de Padoue)⁶⁷ et de Niccolò Ridolfi (1501–1550)⁶⁸, dont la bibliothèque est rachetée par Pierre Strozzi et ensuite par Catherine de Médicis, ce qui explique son arrivée à Paris.

Fautes de P^f

Sens.

437^b3 ἡ ταχυτής ἡ κυκλική P^f : ἡ ταχυτής cett.

437^b5 ταχέως κυκλικώς P^f : ταχέως cett.

⁶⁴ C'est aussi l'hypothèse avancée par Mondrain (2011), pp. 92–93. De Gregorio (2000a), p. 353, le rapproche d'un autre manuscrit conservé de Syméonakis, le Barocc. 111, au contenu encore plus hétérogène.

⁶⁵ Voir Speranzi (2020), p. 195 n. 31, qui annonce une étude à venir concernant la relation des Paris. 1973, 2019 et 2027 et Barb. gr. 127 vis-à-vis de la figure de Quirini. La recherche a fait un grand pas concernant celui-ci lorsque Rashed (2001), p. 260, a reconnu en sa main celle de l'Anonymus 9 de Harlfinger (1971a).

⁶⁶ Voir la synthèse de Monfasani (2018), dont la liste n'est déjà plus tout à fait à jour. On peut notamment citer Laurent. 81.8 (EN), 87.26 (Met. et Met.), Matrit. 4684 (Rhet., An., Met., MM, ...), Ambros. B 7 sup. (Phys., An.), G 61 sup. (Phys., An., Gener. Corr., Cael.), Paris. 1973 et 2019 (Organon), 2938 (Cat., Poet.), ou Dresden. Da 4 (Rhet., Poet.). La plupart des manuscrits de Quirini semblent avoir été commandés au crétois Michel Apostolis. D'autres sont liés à la figure plus mystérieuse de Harmonios d'Athènes.

⁶⁷ Mugnai Carrara (1991), p. 129. Il semble que Leonicensi ait acheté plusieurs manuscrits de Quirini, car, outre le Paris. 2027, deux autres manuscrits philosophiques au moins sont passés des mains de l'un à celles de l'autre (Ricc. 63, contenant le commentaire de Philopon à Gener. Corr., et Paris. 1977, contenant notamment des textes de Porphyre de d'Albinus).

⁶⁸ Voir Muratore (2009).

437^b31 κηλὸν **P^f** : βηλὸν **cett.**

439^b14 ὁμοίως πᾶσιν om. **P^f**

441^b30 πυκρὸν **P^f** : πικρὸν **cett.**

442^b22 αἰσθησιν ποιήσει, ὁ δ' οὐκ ἂν ποιήσειεν om. **P^f**

444^b5 ἀπόχρη γάρ καὶ ἀναπνέουσιν **P^f** : ἀπόχρη γάρ, ἐπείπερ καὶ ὥς ἀναπνέουσιν **vulg.**

446^a24 πρότερον γὰρ ὁ ἐγγὺς αἰσθάνεται τῆς ὁσμῆς καὶ ὁ ψόφος om. **P^f**

Mem.

449^b13 ἔσθησις **P^f** : αἰσθησις **cett.**

452^b1 ἐφέληι **P^f** : ἀφέληκι **vulg.**

Somn. Vig.

454^b10 ὅτι **P^f** : ὁ **cett.**

457^a23 τῶν μὲν οἱ εὐρεάς ὤμους ἐχόντας ἀπότοϋ ὁδυσέως νανὸν γὰρ ἐκαλοῦν αὐτὸν ins. **P^f** post
μεγαλοκέφαλοι ex schol. in E

Insomn.

459^b25 ἐνόπτων **P^f** : ἐνόπτρων **cett.**

460^b13–14 συνεπιτείνει τοῖς πάθεισιν οὕτως, ὥστε, ἂν μὲν μὴ σφόδρα κάμνωσι, μὴ λανθάνειν om. **P^f**

Div. Somn.

464^b6 κρητῆς **P^f** : κριτῆς **E¹** : κριτῆς **cett.**

2.1.3 Le témoignage de Porphyre (*In Harm.*, 152)

Le commentaire de Porphyre (IV^e siècle de notre ère) aux deux premiers livres des *Harmoniques* de Ptolémée est, conformément à l'érudition de son auteur, riche en citations, en particulier d'Aristote. On compte une vingtaine de références au Stagirite dans l'ensemble du texte, dont une citation au début du commentaire au deuxième livre qui porte sur le traité *Sens.*, correspondant aux lignes 439^b30 à 440^a2 du chapitre 3. J'en reproduis l'extrait correspondant en me fondant sur les éditions de Düring (1932) et Raffa (2016). On constatera qu'il correspond de très près au texte d'Aristote tel qu'il est transmis par la branche du manuscrit E, dont je donne la leçon en regard.

Porphyre, <i>In Harm.</i> II.1, 152.1–6 Düring	Aristote, <i>Sens.</i> 3, 439 ^b 30–440 ^a 2
Φησὶ γὰρ καὶ ὁ Ἀριστοτέλης ἐν τῷ Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν λέγων περὶ χρωμάτων, ὅτι “τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχει ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [33] συμφωνίας, ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440 ^a 1] τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ ὀλίγ' ἅττα τοιαῦτα, δι' [2] ἥνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι”.	Καὶ τὸν [31] αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν [32] γὰρ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [33] συμφωνίας, ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440 ^a 1] τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ ὀλίγ' ἅττα τοιαῦτα, δι' [2] ἥνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι.

(suite)

Porphyre, <i>In Harm.</i> II.1, 152.1–6 Düring	Aristote, <i>Sens.</i> 3, 439 ^b 30–440 ^a 2
	<p>31–32 τὰ μὲν γάρ ἐν ἀριθμοῖς EC^cδ : τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς β(B^eΓ2)ε : τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γάρ P 32 χρώματα β(B^eP) γ : χρώματος EC^c 33 ἥδιστα EC^cX : τὰ ἥδιστα γ : ταῦτα δ' ἥδιστα β(B^eP) (ταῦτα ἥδιστα μ) ^a1 ἀλουργὸν β(B^eP)γ Alex^c(54.20 V) : ἀλουργοῦν EC^c Alex^c(54.20 a) φοινικοῦν EC^cδ : τὸ φοινικοῦν β(B^eP)ε Alex^c(54.20) καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα EC^cδ : ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα β(B^eΠ2)W : καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα ε</p>

Le texte cité par Porphyre correspond de très près à la version du texte de ce passage qui a cours au sein du manuscrit **E** et de ses voisins. Il en reproduit trois fautes qui remontent vraisemblablement au *deperditus* **a** (parce qu'elles sont partagées par le *deperditus* **δ** : ajout de γάρ en 439^b32, perte de l'article devant φοινικοῦν en 440^a1 et corruption en καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα 440^a1) et une faute qui est propre à cette partie spécifique de la transmission (ἥδιστα en 439^b33), tandis que la citation est exempte de deux fautes qui y sont autrement présente (χρώματος en 439^b33, ἀλουργοῦν en 440^a1). Si l'on pense que la transmission manuscrite du commentaire de Porphyre n'a pas interagi avec celle du traité d'Aristote, on pourra en inférer, du fait de l'existence de telles fautes conjonctives et séparatives, que la source de la citation chez Porphyre, c'est-à-dire quelque chose comme son exemplaire de travail d'Aristote, correspond à un ancêtre du manuscrit **E** et de la famille de **C^c** qui est encore préservé de certaines fautes ayant par la suite affecté ces manuscrits, mais qui semble, au sein de la transmission, être déjà postérieur à la scission interne à **a**. Cela s'accorde bien, du point de vue de la chronologie, avec les données que l'on peut tirer du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise (*fl.* 200) et de la reprise de certains passages des traités du sommeil par Priscien de Lydie (VI^e siècle de notre ère), qui montrent que ces textes ont eux aussi été rédigés après la scission intervenue au sein de la descendance du *deperditus* **a**⁶⁹. Le témoignage de Porphyre fournirait ainsi une preuve supplémentaire du fait que les deux principales scissions intervenues au sein de la transmission remontent aux premiers siècles de notre ère.

Il y a cependant un élément susceptible de mettre en doute la légitimité d'une telle inférence, à savoir la transmission du commentaire de Porphyre. D'après Düring (1932), pp. XXI–XXIV, dont les conclusions sont suivies par les érudits ultérieurs, on ne dispose pour le commentaire au deuxième livre, quant aux témoins indépendants, que d'une poignée de manuscrits tardifs qu'il désigne collectivement comme la famille **g**, lesquels sont tous issus de l'édition du texte réalisée par Nicéphore Grégoras au cours

69 Cf. *infra*.

de la première moitié du XIV^e siècle⁷⁰. On pourrait donc à bon droit soupçonner Grégoras d'avoir comparé le texte de la citation chez Porphyre avec celui d'un exemplaire du traité d'Aristote à des fins de correction. Il résulterait de cette hypothèse que la valeur chronologique de l'accord entre la citation et la leçon de branche de E serait nulle, puisque ce travail éditorial est intervenu plusieurs siècles après la confection du manuscrit E.

Il faut tenir compte de cette possibilité. Cela étant dit, il y a au moins deux arguments forts qui tendent à minimiser la plausibilité d'une intervention de ce genre de la part de Grégoras⁷¹. (1) Il y a d'autres citations d'Aristote dans le texte de Porphyre, en particulier au sein du commentaire aux premiers chapitres du premier livre, pour lesquels on dispose de manuscrits plus anciens (appartenant à la famille que Düring (1932) nomme **m**), antérieurs au travail éditorial de Grégoras. On trouve ainsi une longue citation d'un extrait du traité *An.* II.8, 420^a26–^b4 en 47.15–23. Or celle-ci s'écarte sur plusieurs points mineurs de la lettre exacte du texte d'Aristote telle que nous la connaissons d'après les manuscrits indépendants, et rien dans la transmission du commentaire de Porphyre ne vient indiquer que Grégoras se soit efforcé de rectifier ces petites fautes : les manuscrits postérieurs à son édition sont à cet endroit tout aussi fautifs que ceux qui lui sont antérieurs. (2) La situation stemmatique que l'on peut reconstituer pour l'exemplaire à la source du texte de la citation du traité *Sens.* ne correspond pas à celle des exemplaires que l'on pourrait penser avoir été accessibles à Grégoras. Certes, on peut toujours penser qu'un témoin extraordinaire d'un état du texte intermédiaire entre **a** et le dernier ancêtre commun à E et C^e aurait pu survivre au XIV^e siècle et être consulté par Grégoras avant d'être à tout jamais perdu. Cependant, rien ne vient étayer une telle hypothèse, surtout qu'il y a d'autres manuscrits conservés qui semblent avoir partie liée avec la figure de Grégoras, en particulier le *Laurent.* 87.20 (**v**). Or l'état du texte dont témoigne la citation de Porphyre n'a aucun rapport avec celui reflété dans ces manuscrits. Je considère donc qu'il n'y a pas de raison valable de soutenir que la lettre de la citation d'Aristote chez Porphyre aurait été altérée par Grégoras, ou par un autre avant lui. On tiendra donc pour plausible que Porphyre lit un texte d'Aristote postérieur à la scission intervenue au sein de la branche **a**.

2.2 PN2 : *Oxon*. Corpus Christi College 108 Z et sa descendance

Le manuscrit *Oxon*. CCC 108 (**Z**) est l'un des plus anciens manuscrits d'Aristote conservés, et même le plus ancien en ce qui concerne les traités de zoologie qu'il renferme puisque sa confection remonte au IX^e siècle. En dépit de son âge vénérable, il n'a longtemps pas pu obtenir la place qui lui revient de droit, ayant joué de malchance en deux occasions

⁷⁰ Dont on conserve une lettre de 1335 expliquant son entreprise, voir à ce sujet Düring (1930), pp. LXXVIII–LXXX.

⁷¹ Outre le fait que Düring (1930), dans sa description du travail de Grégoras, ne relève aucune intervention comparable.

séparées. Sa première mésaventure vient du fait qu'il se trouve, depuis le Moyen-Âge, à Oxford, si bien qu'il n'a été consulté par Bekker et Brandis que de manière assez expéditive, à un moment où leurs travaux s'approchaient déjà de leur phase finale. La texte de la grande édition de 1831 semble ainsi avoir été proche de son achèvement avant la prise en compte de ce manuscrit, dont les leçons ne sont pas toujours signalées fidèlement ou pleinement considérées. La seconde mésaventure est la datation qui a été proposée pour le *codex* dans le catalogue de Coxe (1852) : celle-ci le place au sein du XII^e siècle et a fait autorité jusqu'à une date très avancée au sein du siècle dernier, étant donné qu'elle se retrouve encore dans les introductions des éditions de la C.U.F de Pierre Louis à la fin des années 1950⁷².

Le manque général d'intérêt pour les traités qu'il contient avant la seconde moitié du XX^e siècle explique en grande partie la persistance de cette erreur. Aucun spécialiste n'a ainsi eu à se pencher sur le manuscrit jusqu'à ce que Drossaart Lulofs (1947) n'apprenne avec stupéfaction de Paul Maas que, en raison de la pureté évidente de sa minuscule, sa date de confection ne peut qu'être absolument antérieure au XI^e siècle. Les spécialistes s'accordent depuis pour proposer une datation au cours de la première moitié du IX^e siècle : Irigoien (1962), p. 298, suggère de le rattacher à un groupe de manuscrits scientifiques contemporains du début de la carrière de Léon le Mathématicien, vers 830–850, tandis que Wilson (2011), p. 20, le place au début du siècle. On ne peut cependant s'appuyer, afin de dater le manuscrit, que sur sa minuscule, qui ne permet guère de précision sur ce point⁷³. Pour le reste, les savants tâtonnent et placent le manuscrit à la période où ils considèrent que sa réalisation est la plus probable : sa datation est donc solidaire de la reconstruction du développement de ce que Lemerle (1971) nommait naguère « premier humanisme byzantin », celui de Léon et de Photius, au sujet duquel, force est de le reconnaître, nous ne savons que très peu de choses.

Le manuscrit Z n'a donc pas bénéficié du même degré d'attention que les autres témoins anciens de la philosophie naturelle d'Aristote, les célèbres *Paris*. 1853 (E) et *Vind.* 100 (J)⁷⁴. En son état actuel⁷⁵, le *codex* contient dans cet ordre les textes des traités *Part. An.* (il s'ouvre par le deuxième livre ; le quatrième a été inséré ultérieurement [ff. 37–59^v], après le début du XIII^e, tandis qu'il ne subsiste qu'un fragment du premier aux ff. 60–61, endommagé par les vers), *Inc. An.*, *Gener. An.* (une première recension du cinquième livre du traité, qui n'en préserve que la toute fin, est toutefois antéposée à *Inc. An.* au f.

⁷² Par exemple dans Louis (1957), p. XXXII.

⁷³ Au sujet des enjeux de la datation précise des manuscrits du IX^e siècle, voir récemment Fonkič (2010), en particulier pp. 41–42. Il y certes a eu quelques avancées dans le champ paléographique quant au type de minuscule en jeu (voir notamment De Gregorio [2000b] et Harlfinger [2000]), mais rien qui ne permette vraiment de préciser la datation de ce *codex* précis.

⁷⁴ Il est tout de même remarquable que quelqu'un d'aussi averti que Gutas (2012) puisse présenter la transmission manuscrite du *corpus aristotelicum*, pp. 20–23, en ne mentionnant que les manuscrits E et J comme *veteres*, sans un seul mot à l'égard de l'Oxon. Z.

⁷⁵ L'étude codicologique de référence est toujours celle de Drossaart Lulofs (1947), que l'on peut compléter sur certains points par la notice de Wilson (2011), p. 20.

62, tandis qu'une seconde aux ff. 148–161, complète cette fois, occupe son lieu naturel, à la fin du traité), *PN2*, et *Spir*. Ce contenu actuel ne reflète que partiellement le contenu originel. La numérotation des cahiers permet d'établir que, très naturellement, il y avait au départ dans le *codex* le premier livre du traité *Part. An.* avant le deuxième, avant qu'il ne soit dévoré par des parasites. Il n'y a en revanche pas la moindre trace du quatrième et dernier livre du traité. Un autre cahier a disparu, celui qui devait porter le numéro ζ et être placé avant la fin de la première recension du cinquième livre du traité *Gener. An.* (dont l'on trouve encore le début immédiatement après la fin du traité *Part. An.* et avant le début de *Inc. An.*). Les deux derniers feuillets du cahier précédent ont aussi été arrachés. Comme la suite du *codex* ne contient qu'un petit fragment de la fin du livre V du traité *Gener. An.*, ce cahier perdu contenait vraisemblablement le reste du livre.

Il y a néanmoins un problème de place, en ce qu'une recension du livre V devrait occuper, au vu de la longueur du texte, un nombre de feuillets plus important (un peu plus de treize) que ce que fournirait le quaternion manquant, si bien qu'il faut supposer que la recension originelle du livre comportait une lacune d'ampleur⁷⁶. Le *codex* contenait donc originellement, selon toute probabilité, une recension du traité *Part. An.* dépourvue du quatrième et dernier livre, suivie d'une recension du dernier et cinquième livre du traité *Gener. An.*, et ce alors qu'une autre recension complète de ce traité y était aussi disponible peu après. Il est donc possible que *Gener. An. V* ait été considéré comme le dernier livre du traité *Part. An.*, ce qui expliquerait pourquoi il aurait été copié à cet endroit quelque peu inattendu. Il est en tout cas difficile de croire que le copiste responsable de Z ait pu délibérément vouloir transcrire deux fois *Gener. An. V* dans le même manuscrit. On préférera par conséquent supposer qu'il a combiné deux modèles, l'un contenant *Part. An. I–III* avec peut-être *Gener. An. V* en clôture et l'autre *Gener. An.* en entier. La question est alors de savoir auquel de ces exemplaires appartenait originellement le reste des traités qu'il contient. Le plus probable est que dans le premier exemplaire le traité *Inc. An.* allait de pair avec *Part. An.*, dont il prolonge directement l'enquête (le traité s'achève également sur l'annonce du traité *An.*, ce qui est un argument possible contre le fait de lui faire succéder *Gener. An.*), tandis que *PN2* et *Spir* faisaient, avec la recension complète du traité *Gener. An.*, partie du second. L'absence relative de signes diacritiques rend probable que le copiste ait eu affaire directement à des modèles en majuscules.

Le manuscrit Z est le principal témoin pour *PN2* d'une branche extrêmement importante de la transmission à laquelle se rattache également la famille des manuscrits C^e, M et i, dont aucun ne transmet pourtant les traités zoologiques. Cette branche remonte, en raison de certaines fautes de majuscule communes, à un exemplaire en majuscules

⁷⁶ Cela s'accorde assez bien avec le fait que la recension de Z présente pour les traités de *PN2* un très grand nombre de lacunes d'ampleur beaucoup plus petite, qui sont parfois franchement gênantes (ce qui, d'après Louis (1957), vaut aussi pour le texte du traité *Part. An.*). Il y a certes aussi quantité de fautes que l'on peut soupçonner d'être imputables à l'inattention d'un copiste, mais il est tout de même probable que son modèle était dans un état relativement dégradé.

distinct de celui à l'origine des autres branches principales. Elle se caractérise en outre par une quantité frappante d'omissions, auxquelles on a parfois tenté de remédier ultérieurement, avec plus ou moins de succès, ainsi que par quelques interpolations. Un exemple frappant de ce processus d'omission puis de correction se trouve en *Resp.* 477^a7–10, là où l'actuel chapitre 12 du traité s'achève. Le texte usuel est le suivant.

Περὶ μὲν οὖν τοῦ δέχεσθαι τὸ ὑγρόν, εἴρηται ὅτι συμβαίνει διὰ κατάψυξιν καὶ διὰ τὸ δεῖν δέχεσθαι τὴν τροφήν ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα.

Ainsi, quant à l'absorption d'eau, il a été dit qu'elle survient en raison du refroidissement et parce que les animaux qui sont par nature aquatiques doivent absorber leur nourriture à partir de leur milieu aquatique.

La branche de **Z** donne ici un texte sensiblement différent.

Περὶ μὲν οὖν τοῦ δέχεσθαι τὴν τροφήν ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα, τοσαῦτα εἰρήσθω.

Ainsi, quant au fait que les animaux qui sont par nature aquatiques absorbent leur nourriture à partir de leur milieu aquatique, il en a suffisamment été question.

Que s'est-il passé ? La supériorité du texte usuel, attesté dans le reste de la transmission, est évidente : Aristote a traité dans le contexte principalement du refroidissement par circulation d'eau qui a lieu chez les animaux aquatiques, la question de la nutrition n'a été qu'un sujet annexe. Pour expliquer l'engendrement de la leçon de la branche de **Z**, il faut faire l'hypothèse d'un processus textuel comportant plusieurs étapes.

Étape n° 1 : saut du même au même

T1 (leçon de β et γ)

Περὶ μὲν οὖν τοῦ δέχεσθαι τὸ ὑγρόν, εἴρηται ὅτι συμβαίνει διὰ κατάψυξιν καὶ διὰ τὸ δεῖν δέχεσθαι τὴν τροφήν ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα.

devient

T2 (étape intermédiaire que je postule)

Περὶ μὲν οὖν τοῦ δέχεσθαι τὴν τροφήν ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἔνυδρα.

Étape n° 2 : correction

Un copiste se rend compte que le texte **T2** est incomplet, ne serait-ce que du point de vue de la syntaxe. Comme la suite du texte introduit manifestement un nouvel objet d'étude (περὶ δὲ τῆς καταψύξεως, τίνα γίνεται τρόπον ...), il se décide à doter son texte d'une formule de conclusion adéquate.

T3 (leçon de la branche de Z)

Περὶ μὲν οὖν τοῦ δέχεσθαι τὴν τροφήν ἐκ τοῦ ὕγρου τὰ τὴν φύσιν ὄντα τῶν ζώων ἐννύδρα, <τοσαῦτα εἰρήσθω>.

Une faute de ce type laisse ainsi penser que les omissions graves dont est affecté le texte de la branche trouvent leur origine dans un ancêtre comportant au moins deux degrés de séparation à l'égard des témoins actuels, de sorte que des tentatives de correction ont déjà eu lieu dans le texte du dernier ancêtre commun.

Fautes de Z, C^s, M et i*Long.*

464^b31–32 περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον om. **Z¹C^sMi**

465^a7 ἕτεροι om. **Z¹C^sMi**

465^a8–9 καθεστῶτες **Z¹C^sMi** : διεστῶτες **cett.**

465^a17 ἕκαστον ὥστε ἐκ τούτων ὄντα **ZC^sMi** : ἕκαστον ἐκ τούτων ὄντα **cett.** (dittographie ?)

465^a28 ἐπιστήμη om. **Z¹C^sMi**

465^b2 εἴ τι **ZC^sMi** : ἐστι **cett.**

466^a9 μακροβιώτατα **Z** : μακροβιώτατον **C^sMi** : τὰ μακροβιώτατα **vulg.**

466^a11–12 καὶ ἐν τοῖς πεζοῖς ... ἐν τοῖς ἐναίμοις om. **Z¹C^sMi**

466^a30 ὥστε **Z** : ὡς εἰ **C^sM** : ὡς **i** : ὥστε δεῖ **cett.**

466^b5 ἀναιρεῖται **ZC^sMi** : ἀναιρεῖ **cett.**

466^b18 καὶ μεῖζω om. **Z¹C^sMi**

466^b23 ὕγροῖς **ZV^sMi** : ψυχροῖς **cett.**

466^b25 ἡ ἀναίμων om. **ZV^sMi**

467^a16 ποιῶσιν **Z¹V^sMi** : ὥσιν **cett.**

467^a19 πρότερον om. **Z¹V^sMi**

467^a25 τῶι αἰεὶ **ZV^sMi** : τῶι **vulg.** (répétition depuis 467^a24)

467^a34 ὥσπερ γὰρ καὶ τῶν φυτῶν **ZV^sM** : ὥσπερ καὶ τῶν φυτῶν **i** : καὶ τῶν φυτῶν **vulg.**

Juv.

467^b19–20 τοῖς ζώοις ἀμφοτέρων **Z¹V^sMi** : τοῖς ἀμφοτέρων τούτων τετυχηκόσι· λέγω δ' ἀμφοτέρων **cett.**

467^b22 ἦι ζῶιον om. **Z¹V^sMi**

468^a9–11 ἀναγκαῖον ... τὴν τροφήν om. **Z¹V^sMi**

468^a25–30 ζῆι ... διαιρούμενα om. **Z¹V^sMi**

468^b1 ὁμως **Z¹V^sMi** : ὁμοίως **cett.**

468^b4 ἀρχὴν om. **Z¹V^sMi**

468^b18 τὰς ἐκφυτείας **V^sMi** : τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐμφυτείας **cett.** (faute de minuscule)

468^b19 ἐκ τοῦ μέσου om. **Z¹V^sMi**

468^b26 ἦι κλαδούμενος **Z¹** : ἦ ὁ κλάδου μέρος **V^sMi** : ἦ ὁ κλάδος **cett.**

468^b29 ἐπιγινόμενοις **Z¹V^sMi** : ἔτι γινομένοις **vulg.** (faute de majuscule)

469^a2 τᾶλλα μόρια **ZV^sMi** : τὰ μόρια **cett.**

469^a9 οὐκ om. **Z¹V^sMi**

469^a9–10 οἷον ἱατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν οἱ δ' ὑπηρέται πρὸς τοῖς πρὸς τὴν ὑγίειαν **ZV^sMi** : οἷον ἱατρὸς πρὸς τὴν ὑγίειαν **vulg.** (glose)

469^a14 εἶναι τούτων **Z¹V^sMi** : ἐν τούτῳ **cett.**

469^a29 ἐν τῶι δυνάτῳ **Z¹V^sMi** : ἐκ τῶν δυνατῶν **cett.**

- 469^a33 μέρους **Z¹V^rMi** : μέση vel μέσου **cett.**
 469^b1 ὡι χρῆται τὸ χρώμενον **ZV^rMi** : ὡι χρῆται **cett.**
 469^b1–2 διάφερει **ZV^rMi** : δεῖ διαφέρειν **cett.**
 469^b3–4 τοὺς αὐλοὺς ... ὠρισται om. **Z¹V^rMi**
 469^b16–17 τούτοις ... καρδαί om. **Z¹V^rMi**
 469^b22–23 καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑπὸ τῶν ἐναντίων σβέσιν **ZC^rMi** : καλοῦμεν δὲ τὴν μὲν ὑφ' αὐτοῦ μάρανσιν, τὴν δ' ὑπὸ τῶν ἐναντίων σβέσιν **cett.**
 470^a12–13 ὅτε γὰρ ἀποπνεῖ **Z¹V^rMi** : οὔτε γὰρ ἀποπνεῖν **cett.**
 470^a14 διὰ τὸ σβεννύναι **Z¹V^rMi** : πρὸς τὸ μὴ σβεννύναι **cett.** (tentative de correction liée à l'erreur précédente ?)
 470^a21 διὰ γῆς **Z¹V^rMi** : διὰ τῆς τροφῆς **vulg.** (confusion probable d'une glose et du texte)
 470^b3 ἐκ τούτων διὰ τοῦτο **Z¹V^rMi** : ἐκ τούτων καὶ διὰ τούτων **cett.**
 470^b5 ἐπιστήσας τὸν τρόπον **Z¹V^rMi** : ἐπιστήσας τὸν λόγον **cett.**
- Resp.*
 470^b12 μόνον κατηγορεῖν **Z¹V^rM** : κατηγορεῖν μόνον **i** : κενὴν κατηγορεῖν vel κενῶς κατηγορεῖν **cett.**
 470^b18 καὶ χελῶναι καὶ ὕδροι **Z¹V^rM** : καὶ χελῶναι **vulg.**
 471^a4 ὕδατος om. **Z¹V^rM**
 471^a4 ἐπὶ τῷ στόματι **Z¹V^rM** : ἐν τῷ στόματι **cett.** (faute de majuscule)
 470^a10–11 πάλιν ταύτη ἀναπνεύσαντα διεκπνεῖ **Z¹V^rM** : ταύτη ἥ ἀνέπνευσαν πάλιν δεῖ ἐκπνεῖν **cett.** (erreur de translittération)
 471^a20–21 ἥ ἐκ τοῦ ὕδατος διὰ τοῦ στόματος om. **Z¹V^rM** (saut du même au même)
 471^a29 ἀλλὰ **Z¹V^rM** : ἀλλ' ἡ **cett.**
 471^b4 πνεῦσιν **Z¹V^rM** : πνεῦμα **cett.**
 471^b5–6 θύραθεν οὐθέν· ὃν τε τρόπον λέγουσι om. **Z¹V^rM**
 471^b23 ὅπως **Z¹V^rM** : ᾧ πῶς **cett.** (faute de minuscule)
 471^b26 πάντα ποιεῖν om. **Z¹V^rM**
 472^a9 συνεισιόντα καὶ συνθλίβοντα τῇ θλίψει **Z¹V^rM** : συνεισιόντα ταῦτα καὶ ἀνείργοντα τὴν θλίψιν **vulg.**
 472^a17 ἀποθνήσκειν **Z¹V^rM** : ἀποθανεῖν **cett.**
 472^a24–25 ἄτοπον δὲ καὶ τὸ ἅμα τὸ περιέχον om. **Z¹V^rM** (saut du même au même)
 472^b3 ἔστι νεύσαντας **Z¹V^rM** : εἰσπνεύσαντας (erreur de translittération)
 472^b23 ἀναπνεύουσιν **ZC^rMi** : ἐκπνεύουσιν **cett.**
 472^b31–33 μὴ λανθάνειν ... εἰσοδον om. **Z¹C^rM** (saut du même au même)
 473^a6 τοῦ πυρὸς om. **Z¹C^rMi**
 473^a14 τοῦτο γὰρ γιγνόμενον ὀρώμεν· τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρώμεν γινόμενον **ZC^rMi** : τοῦτο δ' ἐπὶ τῶν ἄλλων οὐχ ὀρώμεν γινόμενον **cett.** (complétion)
 473^a18–22 λέγων ... διὰ τῶν μυκτήρων om. **Z¹C^rMi** (saut du même au même)
 473^a22 ἀναπνοῆς : om. **Z¹** : ἥς **C^rMi**
 473^a26 ἐπεὶ **Z¹C^rM** : ἔστι **cett.** (erreur de translittération)
 473^b7 ἐκπνεῖν **ZC^rMi** : ἐκπίπτειν **cett.**
 473^b20 ἄργος **Z¹C^rM** : ἄγρος **vulg.**
 473^b27 τιταίνων **ZC^rMi** : κρατύνων **cett.**
 474^a13–14 ἔλεγον **ZC^rMi** : εὐλογον **cett.**
 474^a16 κατὰ ταῦτὸν **ZC^rMi** : οὐ κατὰ ταῦτὸν **cett.**
 474^a17 οὐ κατὰ ταῦτὸν **ZC^rMi** : κατὰ ταῦτὸν **cett.**
 474^a19–21 ἰδιος ... τῶν μυκτήρων om. **Z¹C^rMi** (saut du même au même)
 474^a29 τοῦ μορίου **ZC^rMi** : τοῦ τόπου τούτου μορίω **vulg.** (homéotéleutes)

- 474^b2–3 τοῖς μὲν ἐναίμοις ἢ καρδία **ZC^cMi** : τοῖς μὲν οὖν ἀναίμοις ἀνώνυμον, τοῖς δ' ἐναίμοις ἢ καρδία **vulg.** (saut du même au même)
 474^b14 σβέσις καὶ μάρανσις om. **ZC^cMi** (saut du même au même)
 474^b22 πῦρ οὐ μόνον **ZC^cMi** : πυρούμενον **cett.** (erreur de translittération)
 475^a2 ὑποδιασχιζόμενα **ZC^cMi** : ὑπὸ τὸ διάζωμα **cett.** (erreur de translittération)
 475^a8 τῷ ἐμφύτῳ πνεύματι αἶροντι om. **Z¹C^cMi** (homéotéleutes)
 475^a16 οἱ λεγόμενοι **ZC^cMi** : λέγομεν οἶον **cett.**
 475^a21 ὀλίγον **ZC^cMi** : ὀλίγαμον **cett.**
 475^a28 ψύξις **ZC^cMi** : πνίξις **vulg.**
 475^a29 ὅτι δ' οὐκ ἀνασπεί τὰ ἔντομα om. **Z¹C^cMi**
 475^b10 ζῆν διὰ τὸ om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 475^b19 πλείονα **ZC^cMi** : πνεύμονα **cett.**
 475^b25–26 ὥσπερ εἴρηται καὶ πρότερον om. **Z¹C^cMi**
 475^b31 τὸ στόμα om. **ZC^cMi**
 476^a16–17 μὲν τὸ εἶναι τροφῆς δεῖται τῶν ζώων ἕκαστον, πρὸς δὲ τὴν om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 476^a23–24 πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν om. **Z¹C^cMi**
 476^b31 τὰ δὲ μαλάκια **ZC^cMi** : καὶ τὰ μαλακόστρακα **cett.**
 477^a6 τούτων **ZC^cMi** : αὐτῶν **cett.**
 477^a7–9 τὸ ὑγρόν ... δέχεσθαι om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 477^a10 ἐνυδρα, τοσαῦτα εἰρήσθω **ZC^cMi** : ἐνυδρα **cett.** (complétion)
 477^b2 ὑπεροχὴν **ZC^cMi** : ὑπερβολὴν **cett.**
 477^b4 εἶναι **ZC^cMi** : ὄντα **cett.**
 477^b14 τὸ γέ φησιν ἐκεῖνο **ZC^cMi** : ὃ γέ φησιν ἐκεῖνος **cett.**
 477^b19 ἐκθερμανθεῖσα **ZC^cMi** : ἐν θερμῷ θεῖσα **cett.** (erreur de translittération)
 477^b30 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἀλλ' ὅτι **Z** : αὐτὸ ἀλλ' ὅτι **cett.**
 478^a1 ψυχραὶ **ZC^cMi** : θερμαί **cett.**
 478^a3 πρὸς τὸ μέτριον **Z** : καὶ τὸ μέτριον **C^cMi** : εἰς τὸ μέτριον **cett.**
 478^a5 ἐκάστης ὕλης om. **Z¹C^cMi**
 478^b3 οὐχ ὡσαύτως ἔχειν τὴν θέσιν ἢ καρδίᾳ om. **Z¹C^cMi**
 478^b4–7 ἰχθύσιν ... καὶ τοῖς om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 478^b20–21 διὰ τί πάθος ἢ γῆρας **ZC^cMi** : διὰ πάθος ἢ διὰ γῆρας **cett.**

VM

- 478^b22–23 καὶ θάνατος om. **Z¹C^cMi**
 479^a6 χελωνιδίων **ZC^cMi** : χελωνίων **cett.**
 479^a6 κινεῖσθαι **ZC^cMi** : συγκεῖσθαι **cett.**
 479^a11–12 σκληραινόμενων **ZC^cM** : σκληρυνομένων **i** : ξηραινόμενων **cett.**
 479^a18–20 ὥσπερ ... ἀποσβέννυται om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 479^a4–6 τούτου ... θάνατος om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)
 479^b19 σφύξις **ZC^cMi** : σφυγμός **vulg.**
 479^b19 πάλλιν **Z¹** : πάλλη **C^cMi** : παλμῶι **cett.** (erreur de translittération)
 479^b22–23 φόβοι **ZC^cMi** : φοβούμενοι **cett.**
 479^b33 πολλὰ **ZC^cMi** : παῦλα **vulg.**
 480^a2 ἀφορίζοντων **ZC^cMi** : ὀρίζοντων **cett.**
 480^a4 διαίρον **Z¹** : διερὸν **C^cMi** : αἰρομένη vel αἶροντος **cett.**
 480^a6 σφύξις **ZC^cMi** : φύσις· πρῶτον γὰρ ἐν τῇ καρδίᾳ δημιουργεῖται **cett.**
 480^a13 ὑπνωσιν **ZC^cMi** : σύνωσιν **cett.**
 480^a18–19 κάκεῖνο ... τῆς τροφῆς om. **Z¹C^cMi** (saut du même au même)

480^{b1} ὑπεροχὴν **ZC^cMi** : ὑπερβολὴν **cett.** (cf. 477^{b2})

480^{b1-2} δ' αὐξανόμενου ἤμετο τοῦτο τὸ om. **Z¹C^cMi**

480^{b8} σύριγγα τέτανται φλέβες **Z** : σύριγγά τε πάντη φλέβες **C^cMi** : παρατέτανται φλέβες **vulg.** (interpolation)

480^{b17} ἀφανίζουσι **ZC^cMi** : ἀφισι **cett.**

Il est probable que **Z** ne comportait originellement presque aucun signe d'accentuation, à l'exception des esprits dans les cas vraiment ambigus, ce qui laisse penser que le copiste aurait pu avoir été en la présence d'un exemplaire en majuscules. Le manuscrit comporte quelques annotations sporadiques de première main dans la marge : ce sont essentiellement des signes ση(μείωσαι) et ὦρ(αῖον), sous forme abrégée à partir de leur graphie majuscule (que l'on retrouve dans **E** et la famille de **C^c** pour *Sens.*), et ὅρος. Ceux-ci ne sont cependant pas du tout employés dans la section finale du manuscrit, celle contenant PN2 et *Spir.* Elle ne contient qu'une seule annotation marginale : ΠΕΠΙ ΤΕΤΤΙΓΩΝ, au f. 172 (*ad* 475^{a6}). Les repères cette espèce, qui sont aussi présents dans **E**⁷⁷, sont très rares dans le manuscrit **Z**. Il n'y en a que trois autres occurrences : ΠΕΠΙ ἩΡΩΔΟΤΟΥ (f. 98), περὶ ζύμης (en minuscules cette fois, f. 119) et ΠΕΠΙ ὈΔΟΝΤΩΝ (f. 160, l'encre semble différente des précédentes). Ils reflètent les intérêts particuliers de l'annotateur et remontent selon toute probabilité à l'exemplaire en majuscules ayant servi de modèle.

Le manuscrit a été par la suite corrigé avec soin, par au moins trois mains différentes (et possiblement davantage encore) à diverses époques. Drossaart Lulofs (1947) place les deux premières mains, **Z²** et **Z³**, qui sont selon lui très proches, au début du XI^e, et fait remonter une troisième, **Z⁴**, au XII^e siècle. Wilson (2011) pense que la plupart de ces interventions remontent plutôt au début du XII^e siècle. Golitsis, qui a récemment donné un nouveau texte du traité *Inc. An.* dans Falcon & Stavrianeas (2021) et a réexaminé le manuscrit à cette occasion, n'identifie qu'une seule main intervenue au XI^e siècle, qu'il note donc pour sa part **Z¹**, même s'il hésite à en distinguer une autre main contemporaine, et une autre au XII^e siècle, notée par lui **Z²**.

Ce qui est en tout cas certain, c'est qu'une main du XII^e siècle, également étudiée par Golitsis⁷⁸, a laissé sa trace dans le manuscrit en corrigeant le plus systématiquement possible ses lacunes, qui sont nombreuses, et en l'annotant à partir du commentaire de Michel d'Éphèse, à l'égard duquel elle se montre régulièrement critique⁷⁹. Les références à Michel fournissent un *terminus post quem* approximatif si l'on accepte avec Browning (1962) de considérer son commentaire comme achevé en 1138. Les interventions au niveau du texte même se limitent généralement à combler des lacunes, et proposent plus rarement des variantes. Les nombreuses lacunes du texte de **Z** sont régulièrement

⁷⁷ Cf. *supra*.

⁷⁸ Voir Golitsis (2014).

⁷⁹ Voir par exemple la scholie du f. 168 (*ad* 471^a) qui se conclut par ces mots : ἀδιανόητα γάρ φησι καὶ ἐνταῦθα ὁ ἐξηγητής, c'est-à-dire Michel.

rectifiées par cette main par des annotations qui sont systématiquement précédées du mot *κείμενον* dans la marge extérieure du manuscrit. Ces corrections se retrouvent dans le manuscrit **P^h** (*Paris*, Suppl. gr. 333)⁸⁰, l'unique apographe conservé de **Z**. C'est très probablement un seul et même exemplaire qui est employé par cette main dans les deux cas, ce qui implique qu'elle a accès à un autre exemplaire du texte d'Aristote avec le commentaire de Michel en regard. L'échantillon est trop restreint pour déterminer précisément la source au sein de la transmission, mais quelques indices pointent dans la direction de la famille π , celle des manuscrits **N** et **V**, dont aucun ne transmet pourtant le commentaire de Michel : le texte reporté en marge rajoute *ἐν* devant *τῷ στόματι* en 471^b8 ; il rajoute, avec ces manuscrits et **β**, *καὶ τὴν λήψιν τῆς τροφῆς* après *πρὸς δὲ τὴν κατάψυξιν* en 476^a23 ; il omet, avec ces mêmes manuscrits, *ἐν* en 479^b4. Cela tendrait à confirmer les interactions que l'on peut autrement deviner entre π et le commentaire de Michel. Il s'agit en tout cas d'un homme, puisqu'il emploie le masculin à son propre endroit, vraisemblablement un médecin au vu des connaissances anatomiques dont il fait montre, très au fait du projet soutenu par Anne Comnène.

Une autre main encore, beaucoup plus récente, est intervenue massivement dans la partie contenant *PN2*, que je note **Z^x**. Golitsis la date, d'après la paléographie, semble-t-il, du *XV^e*. Elle a corrigé l'intégralité du texte au moyen d'un descendant perdu du *codex Vind.* 64 (**W^g**). On peut dater l'intervention de **Z^x** avant la copie du texte du manuscrit dans le *Paris*, Suppl. gr. 333 (**P^h**), qui intègre le plus souvent ses ajouts. Cela permet de la situer assez précisément, quelque part après 1457, date de rédaction de **W^g**, et probablement avant la fin des années 1480, d'après ce que l'on sait des copistes de **P^h**, Démétrios Chalcondyle (Δημήτριος Χαλκονδύλης) et Jean Serbopoulos (Ιωάννης Σερβόπουλος), dont le premier possesseur connu, Thomas Linacre, meurt en 1524. On notera que Chalcondyle est du reste le copiste responsable de deux apographes de **W^g**, *Ricc.* 13 (**R^c**) et *Oxon*. New College 226 (**O^c**) : il a donc eu ce manuscrit un certain temps entre ses mains.

⁸⁰ P. Louis, dans le cadre ses éditions des traités *Part. An.* et du traité *Gener. An.* (voir Louis [1957] et [1961]), reconnaît la relation étroite qui unit **Z** à **P^h** (qu'il désigne pour sa part par le sigle Δ), tout en constatant, à juste titre, que nombre des lacunes et erreurs grossières du premier ne se retrouvent pas dans le second. Il en conclut que **P^h**, ayant « le mérite de fournir les passages qui manquent dans **Z** », doit « représenter une tradition ancienne » (Louis [1957], p. XXXVII), tout en le qualifiant de « réplique de **Z** ». Les mêmes formules sont reprises mot pour mot dans Louis (1961), p. XXIV. Je ne sais pas très bien ce qu'il faut comprendre de cela, en particulier si, en le qualifiant de « réplique », Louis entend affirmer que **P^h** est un apographe corrigé de **Z** (et donc, si l'on peut identifier la source de la correction, un témoin à éliminer) ou un frère préservé de certaines de ses fautes (auquel cas il est justifié de se féliciter de son existence) – la manière dont il emploie **P^h** dans la constitution de son texte suggère qu'il adopte plutôt la seconde option. Dans le cas de *PN2*, une étude attentive des annotations dans **Z** suffit à montrer que **P^h** en est un descendant direct, de la main d'un copiste suffisamment intelligent pour intégrer les corrections signalées dans son modèle. Roselli (1992) voit également dans **P^h** un apographe de **Z** pour le traité *Spir.* (pp. 22 et 24).

Il est intéressant de remarquer que le manuscrit **Z** est parvenu en Angleterre dès le XIII^e siècle et qu'il a peut-être été employé dans le cercle de Grosseteste⁸¹, alors que Chalcondyle n'a évidemment jamais été actif ailleurs qu'en Italie, à la différence de Serbopoulos. Le départ comparativement très précoce de **Z** pour l'Occident, qui plus est pour l'Angleterre, explique le fait qu'il n'interagisse plus avec le reste de la transmission avant l'humanisme renaissant. Le fait que ce transfert soit intervenu aussi tôt rend probable qu'il soit directement lié à la conquête latine de Constantinople au début du XIII^e siècle.

Le manuscrit **P^h** se retrouve ainsi pris dans une interface fascinante entre les milieux italo-grecs et oxfordiens, qui témoigne d'un intérêt nouveau vers le début du XVI^e siècle pour le manuscrit **Z**. Le relatif isolement de l'humanisme anglais explique en tout cas très bien pourquoi un manuscrit aussi ancien n'a pas connu d'autre descendance pendant cette période pourtant assez avide de manuscrits grecs. Serbopoulos, qui a copié *Part. An.* et *PN2* dans **P^h**, est l'un des rares copistes grecs disponibles en Angleterre à cette époque. On le sait avoir été soutenu par la Couronne et s'être établi à partir de 1484 au monastère de Reading, ce qui n'est jamais très loin d'Oxford. Il a notamment été employé à de nombreuses reprises par un élève de Chalcondyle actif à l'université Oxford, William Grocyn (1446–1519)⁸². Ce n'est cependant pas lui qui entre en possession de **P^h**, mais un autre humaniste d'Oxford venu très jeune apprendre le grec en Italie, d'abord auprès de Chalcondyle à Florence à la fin des années 1480, Thomas Linacre (1460–1524)⁸³.

Regardons de plus près la composition de **P^h** : on y trouve au début *Part. An.*, copié par Serbopoulos, et à la fin *PN2*, toujours de la même main ; entre les deux, une énorme section copiée par Chalcondyle comprenant *Gener. An.*, *Mech.*, *Inc. An.* et *PN1*. Le texte de *PN1* ne peut évidemment pas avoir été recopié depuis **Z**, il est issu d'un exemplaire perdu que l'on peut sans aucun doute rattacher aux cercles italo-grecs de cette seconde moitié du XV^e siècle, quelque part entre Padoue et Florence⁸⁴. J'imagine, par exemple,

⁸¹ Comme le relève Drossaart Lulofs (1947), p. 297, à partir de l'observation de la main responsable de la rédaction de la table des matières latine à la toute fin du manuscrit, f. 184^v. Cette main ressemble fort à celle de Robert Grosseteste, à l'activité duquel le manuscrit est souvent associé depuis que ce rapprochement a été suggéré par Hunt (1955), pp. 133–135, qui se fonde autrement sur l'intérêt avéré de Grosseteste pour le grec et les écrits d'Aristote, y compris zoologiques. Il repère aussi l'intervention d'une main latine humaniste plus tardive, responsable de l'ajout de deux titres et de quelques bribes de la *translatio nova*, par exemple aux ff. 162^v et 178^v, qu'il rapproche de celle de John Farley (registraire de l'université d'Oxford, mort en 1464). Le manuscrit est finalement donné à Corpus Christi College par Henry Parry (fils de l'évêque de Worcester du même nom) en 1623. Voir également à ce sujet Wilson (2011), pp. 20–21.

⁸² Voir notamment Rundle (2019).

⁸³ Au sujet de Linacre et ses études approfondies du grec et de la médecine en Italie, voir le bilan dressé par Schmitt (1977).

⁸⁴ C'est sans doute également le cas pour *Mech.*, si du moins van Leeuwen (2013) a raison de le rapprocher pour ce traité du manuscrit *Paris*. Suppl. gr. 541, copié pour le compte de Baldassare Miliavacca

que Linacre aurait très bien pu vouloir présenter à son professeur le texte d'un manuscrit grec d'Aristote de chez lui et avoir demandé à ce qu'il soit corrigé au moyen des meilleurs manuscrits disponibles – rappelons que le manuscrit **W**⁸ représente la fine fleur de la philologie aristotélicienne de l'époque et que les lacunes dans **Z** sont parfois criantes –, afin de ramener les avancées de l'humanisme italo-grec en terre anglaise. Il y a donc de fortes chances pour que les corrections finales dans **Z** ait été consignées par Chalcondyle ou l'un de ses assistants, en lien avec la confection de **P**^h.

Fautes rapprochant de **Z**^x de **W**⁸

Long.

465^b13 ἀδύνατον εἶναι **Z**^x **NW**⁸ : εἶναι ἀδύνατον **cett**.

467^b3 ἐπὶ τοὺς καρποὺς **Z**^x : τοὺς καρποὺς **NW**⁸ : ἐπὶ τὸν καρπὸν **ZV**^r**Mi** : τὸν καρπὸν **vulg**.

Juv.

468^b18 τὰς ἐμφυτείας **Z**^x **vulg**. : τὰς ἐκφύσεις **Z**¹ (τὰς ἐκφυτείας **V**^r**Mi**)

469^b24 γήρας **Z**^x **VNW**⁸ : ἐν γήραι **Z**¹**V**^r**Mi** : γήραι **vulg**.

Resp.

471^b8 ἐν τῷ στόματι **Z**^x **VNW**⁸ : τῷ στόματι **vulg**. : om. **Z**¹**V**^r**Mi**

472^a20 τὸ αὐτὸ αἴτιον **Z**^x **VNW**⁸ : τὸ αἴτιον **cett**.

474^a4 αἵματος **Z**^x(s.l.) **G**^{a2}**W**⁸(in marg.) : σώματος **vulg**.

474^b1 οὖν : om. **G**^a : in ras. **W**⁸² **Z**^x

476^b6 καταδέχονται **Z**^x **VNW**⁸ : καταδέχεται **cett**.

VM

479^a19 γὰρ : om. **VNW**⁸ : eras. **Z**^x

479^b5 τοῦ : om. **VNW**⁸ : eras. **Z**^x

480^a27 δὲ **Z**^x **VNW**⁸ : γὰρ **cett**.

Fautes de **Z**^x et **P**^h

Resp.

475^a16 οἱ διαλεγόμενοι **Z**^x**P**^h : οἱ λεγόμενοι **ZC**^c**Mi** : λέγομεν οἶον **cett**.

478^b5 τὴν κεφαλὴν **Z**^x**P**^h : τὰς κεφαλὰς **cett**.

2.3 Le *corpus* de philosophie naturelle aux alentours de l'an mil à Byzance : les Aristote de Vienne, de Paris et d'Oxford et leurs relations

Les manuscrits **Z** et **E**, forment, avec le non moins célèbre *Vind.* 100 (**J**, « l'Aristote de Vienne »), les trois plus anciens témoins conservés des traités de philosophie naturelle d'Aristote. Ils s'inscrivent tous les trois dans une période d'épanouissement de la vie

par Andronicos Callistos, dont les relations avec Chalcondyle sont attestées – voir récemment Orlandi (2014a).

intellectuelle byzantine aux IX^e et X^e siècles E et Z ayant déjà été introduits, commençons tout d'abord par présenter le manuscrit J⁸⁵, avant de nous interroger sur la nature de leurs relations. Comme on le considère généralement comme ayant été confectionné vers le milieu du IX^e, soit environ un siècle avant E, il s'agit sans doute du plus ancien manuscrit conservé pour les traités qu'il contient : *Gener. Corr.*, *Phys.*, *Met.*, *Met.* enfin. Le manuscrit se laisse rattacher, par le biais d'une main qui a corrigé et annoté massivement son texte, au vaste ensemble que l'on appelle « Collection philosophique »⁸⁶. Comme l'a montré Brams (1999), ce même copiste a joué le même rôle de correcteur et d'annotateur dans le manuscrit *Marc.* 226, qui renferme le commentaire de Simplicius aux livres V à VIII du traité *Phys.* et qui fait partie du noyau dur de cette Collection. Comme le suggèrent leurs formats respectifs, il est donc extrêmement probable que les deux *codices* étaient destinés à aller de pair.

J ne s'est pas toujours achevé avec le traité *Met.*⁸⁷ Un manuscrit parisien, Suppl. gr. 1156, renferme deux feuillets contenant un morceau du texte du sixième livre du traité *Hist. An.* dont on s'est rapidement aperçu, dès le début du siècle précédent, que le format, la mise en page, et la main même sont identiques à ce que l'on trouve dans J⁸⁸. On pouvait donc supposer, *a minima*, que J avait eu un frère jusqu'à ce que Vuillemin-Diem (1982) franchisse définitivement le pas et proclame que ces feuillets faisaient originellement partie de J, résultat confirmé depuis par Berger (2005). Un des arguments principaux à l'appui de cette thèse est le fait qu'un lecteur, sans doute avant le treizième siècle, a laissé, à la toute fin du manuscrit actuel, au f. 202^v, une annotation reprenant le prologue du traité *Hist. An.*, ce qui paraît dépourvu de sens à moins de supposer que c'est ce traité qu'il voyait immédiatement après dans son manuscrit.

Il est même possible de se faire une idée du moment où cette seconde partie du *codex* en a été séparée. L'annotateur en question, qui lit donc encore *Hist. An.* immédiatement après *Met.*, doit dater au plus tard du XII^e⁸⁹. Vuillemin-Diem est par ailleurs

85 L'étude fondamentale pour ce manuscrit que les premiers éditeurs du traité *Phys.* ont injustement négligé est celle d'Irigoin (1957).

86 Les liens intimes qui unissent les manuscrits de la Collection ont été mis en évidence pour la première fois par Allen (1893), à partir de l'identification des communautés de mains. Irigoin (1957) observe ensuite que l'une de ces mains, identifiable notamment dans le *Paris.* 1807 (le fameux A de Platon) ou dans le *Marc.* 246 (Damascius) et qui est donc celle de l'un des principaux scribes de la Collection, est massivement intervenue pour corriger et annoter J.

87 On trouvera une synthèse minutieuse de l'histoire de ce *codex* et de la recherche à son sujet dans Isépy (2016), pp. 236–276.

88 Fobes (1915), p. 189 n. 1, fait déjà le lien entre les deux, en dépit du fait que leurs datations usuelles étaient à son époque incompatibles. Harlfinger (1971a), p. 55, confirme qu'il s'agit de la même main et suppose qu'ils partagent un même commanditaire, mais se refuse, par prudence, à rattacher le fragment parisien à une partie perdue de J. Perria (1991), p. 100, a cependant fait valoir ultérieurement l'existence de certaines différences entre le fragment parisien et le *codex* viennois, relatives en particulier au système d'interpunction, qui peuvent conduire à nier qu'il s'agisse véritablement du même copiste.

89 D'après P. Moraux, cité par Vuillemin-Diem (1982), p. 120, n. 22.

parvenue à démontrer, de façon aussi décisive que magistrale, que Guillaume de Moerbeke a eu **J** en sa possession, et qu'il l'a employé pour sa révision de la traduction de *Met.*⁹⁰ Sa démonstration repose évidemment sur la comparaison du texte grec transmis par **J** pour *Met.* avec la traduction latine de ce traité par Guillaume, mais aussi sur certaines connexions matérielles. Le fait que Guillaume ne corrige initialement la traduction latine préexistante qu'à partir de 994^{a6} trouve son explication dans le fait qu'un quaternion soit tombé hors de **J**, dont la recension du traité ne redevenait pour lui disponible précisément qu'à partir de cet endroit (un bifolio a ensuite été inséré dans le *codex* pour réparer en partie cet accident et compléter le texte, mais cette restauration est intervenue qu'après le travail de Guillaume). La comparaison avec le manuscrit *Vat. Ottob. lat.* 1850 a également permis d'identifier la main même de Guillaume dans les marges de **J**. Le fait que Guillaume de Moerbeke ait donc possédé et étudié ce manuscrit pendant plusieurs années est donc désormais hors de doute.

Cela conduit à un résultat inattendu. On peut facilement établir, à partir des différentes marques que ses propriétaires successifs y ont laissé, que le *codex* se trouve au cours de la seconde moitié du XV^e siècle à Constantinople, où Auger de Busbecq en fait l'acquisition vers le milieu du XVI^e, avant qu'il n'entre dans les collections impériales à Vienne en 1583. On avait donc l'habitude de supposer que **J** était continuellement demeuré en Orient jusqu'à cette date tardive, selon le schéma habituel de la *translatio* des manuscrits grecs, que l'on voit quitter un jour le domaine byzantin une bonne fois pour toutes pour acquérir leur salut dans un fonds occidental prestigieux. Or ce n'est pas du tout le cas : Guillaume de Moerbeke a déjà eu le manuscrit entre ses mains bien avant le XVI^e siècle, et il l'a vraisemblablement emporté avec lui lors de ses pérégrinations à travers l'Italie et la Grèce.

La traduction latine du traité *Hist. An.* par Guillaume correspond en outre au texte grec du fragment parisien⁹¹, si bien que l'on supposera que Guillaume s'est fondé sur une recension autrefois complète du texte dont il ne nous reste que ce morceau. Isépy (2016) en déduit que Guillaume de Moerbeke avait en sa possession, sinon un *codex* rassemblant **J** et le fragment parisien, du moins ces deux manuscrits, et qu'il s'en probablement est servi pour toutes ses traductions des traités qu'il renferme. Cela fournit à nouveau un *terminus post quem* pour leur séparation définitive. La question se pose de savoir s'il faut simplement rajouter *Hist. An.* au contenu de **J** ou de son frère jumeau, ou si l'on peut envisager d'étendre cette situation historique à d'autres traités aristotéliens⁹². La partie ou le manuscrit en question étant perdu, on ne dispose pas de preuve probante en faveur de l'une ou l'autre possibilité. On peut cependant avancer

⁹⁰ Voir Vuillemin-Diem (1982), pp. 116–172, (1986), (1987), pp. 442–486, et enfin la préface de Vuillemin-Diem (1995), l'édition qui couronne ce travail de longue haleine

⁹¹ Voir Berger (2005), pp. 182–192,

⁹² C'est ce que soupçonne déjà Nussbaum (1985), p. 116 : « *there is some evidence ... that J once included the text of the biological works* ».

trois arguments en faveur d'une telle extension⁹³. Ils sont en eux-mêmes faibles, mais je ne sais pas très bien de quel côté tombe la charge de la preuve dans cette situation.

(1) Le premier est que, quelle que soit l'idée que l'on se fait de l'ensemble auquel il était censé appartenir, *J* est un manuscrit extrêmement soigné⁹⁴ dont la composition respecte scrupuleusement pour le volet physique du *corpus* (*Phys.-Cael.-Gener. Corr.-Mete.*) l'ordre attesté chez Ptolémée, qui semble avoir été celui en vigueur à la fin de l'Antiquité. L'ambition qui préside à sa réalisation concerne manifestement ce volet physique du *corpus*, puisque c'est par le premier traité de celui-ci, *Phys.*, que s'ouvre le *codex*, aujourd'hui comme selon toute probabilité lors de sa confection. Or si une séquence allant du traité *Phys.* au traité *Met.* est loin d'être dépourvue de sens, en ce qu'elle donnerait à lire une sorte de philosophie générale des principes, il n'y a aucune raison, du point de vue du contenu et si l'on poursuit la série après *Met.*, de s'arrêter au traité *Hist. An.*, qui ne contient que les prémices de l'étude des animaux. Si donc *J* (éventuellement avec son frère) a pour rôle de transmettre une section précise du *corpus*, organisé de la même manière que chez Ptolémée, il paraît difficile d'envisager qu'il puisse s'être interrompu au tout début des traités zoologiques⁹⁵.

93 J'emprunte, avec quelques modifications, les arguments (2) et (3) à Isépy (2016), pp. 242–255, qui entend montrer que *J* contenait *Mot. An.* et a servi à Guillaume de Moerbeke pour sa traduction de ce traité.

94 Golitsis (2020) parle ainsi, p. 106, d'un « vrai professionnalisme chez le copiste » et poursuit en décrivant *J* comme « une édition très fine des traités aristotéliens qu'il contient ».

95 L'argument perdrait immédiatement toute sa force si l'on pouvait montrer que *J* (ou son frère) était destiné à compléter une lacune dans une collection existante, mais ce n'est pas là la manière courante de se représenter son statut, en raison de ses liens avec la Collection philosophique. Les pièces conservées de la Collection (Platon [Paris. 1807, A], les commentaires de Proclus à la *République* [Laurent. 80.9, Vat. 2197] et au *Timée* [Paris. 921], le commentaire de Damascius au *Parménide* [Marc. 246], le commentaire d'Olympiodore au *Gorgias* [Marc. 196], sans doute aussi le commentaires d'Ammonius à *Int.* et de Simplicius à *Cat.* [Paris. 2575], etc.) semblent témoigner d'un horizon extrêmement ambitieux, si bien que certains savants lui donnent pour origine une entreprise byzantine de récupération et de sauvegarde d'un patrimoine antique. On se reportera pour cette hypothèse en particulier à Westerink (1990), pp. 121–122, qui évoque, à titre de possibilité vraisemblable et au sujet des manuscrits platoniciens seulement, la possibilité d'un transfert depuis les fonds alexandrins sous la houlette d'un *Gelehrter* inconnu, toutes les tentatives d'identification précédentes (Léon, Photius, Bardas, Aréthas, ...) ayant, comme il le note, échoué, et à Rashed (2002), pp. 715–716, lequel avance, au sujet de tous les manuscrits concernés, que le coût exorbitant d'une entreprise de telle envergure (surtout si l'on songe à la facture incroyablement luxueuse des volumes conservés) doit plutôt conduire à envisager un projet politico-culturel mené depuis les hautes sphères de l'État et propose comme contexte la réorganisation des études supérieures à Constantinople menée par le Bardas qui va tenir les rênes de l'Empire au milieu du IX^e siècle, suggestion accueillie avec bienveillance par Hoffmann (2007), pp. 152–153, et Goulet (2007), pp. 56–57. La difficulté est que l'on ne dispose que de très peu d'éléments permettant de replacer la « Collection philosophique » dans son contexte, au point que Ronconi (2012b) et (2013) ait pu aller jusqu'à lui nier la moindre unité et parler de « mirage » ou de « fantôme historique ». Les aspects excessifs de sa position ont depuis été corrigés par Marcotte (2014a) dans un bilan raisonné de la recherche au sujet de la Collection, voir aussi

(2) Parmi les manuscrits que l'on rattache traditionnellement à la Collection philosophique, **J** est un *codex* inhabituellement mince, en ce qu'il ne contient que 201 feuillets, pour une moyenne de 300 pour les manuscrits concernés⁹⁶. On peut certes contester la validité d'un tel rapprochement, en dénonçant l'artificialité de la réunion de ces manuscrits en une seule « Collection », et l'on peut aussi arguer de la spécificité de **J**, qui est le seul manuscrit aristotélicien conservé à avoir partie liée avec cet ensemble. Même s'il l'on minimise l'existence d'un projet cohérent au fondement des manuscrits concernés, il demeure qu'il existe un groupe de manuscrits au contenu très varié auquel **J** est extrêmement lié parce qu'il est passé par le même atelier, dont les productions sont ordinairement bien plus volumineuses que ne l'est celui-ci. Les manuscrits *Laurent. plut.* 80.9 et *Vat.* 2197, que l'on inclut généralement aussi dans la Collection, fournissent un cas analogue de démembrement : ils transmettent ensemble le commentaire de Proclus à la *République* et ne formaient originellement qu'un seul *codex*⁹⁷ ; le premier compte aujourd'hui 165 feuillets et le second 200. On peut alors faire le calcul, à l'instar d'Isépy (2016), p. 243, et se dire que, puisque le fragment parisien couvre environ deux pages Bekker pour un feuillet, les 153 pages Bekker que représente dans cette édition le traité *Hist. An.* doivent avoir occupé environ 76 feuillets dans le *codex* originel. Si l'on suppose qu'il en contenait environ trois cents, et peut-être plus, cela laisse largement de la place pour continuer la série des traités zoologiques. La taille hypothétique du *codex* originel, pour autant que l'on puisse s'en faire une idée, est donc compatible avec la possibilité qu'il puisse avoir contenu davantage dans sa partie perdue que seulement *Hist. An.*

(3) Le dernier argument avancé par Isépy (2016) est d'ordre stématique et n'est valable que pour *Mot. An.*, en l'état actuel des connaissances. Il consiste à faire valoir l'identité virtuelle de la position du fragment parisien dans le *stemma* dressé par Berger (2005) pour *Hist. An.* (p. 201, il y revêt le sigle **W**) avec celle occupée par le manuscrit de Guillaume **Γ1** que reconstruit De Leemans (2011a) au sein du *stemma* relatif à la transmission du traité *Mot. An.* Cela laisse à nouveau envisager qu'il puisse s'agir du même *codex*, qui serait alors l'une des sources principales du travail de Guillaume. Il serait hautement souhaitable qu'une édition scientifique de la traduction de Guillaume vienne nous apprendre si ce résultat vaut également pour sa révision des traductions précédentes des traités de *PN1*, qui précèdent *Mot. An.* selon l'ordre attesté chez Ptolémée et dans les plus anciens manuscrits (dont E). Pour l'heure, tout ce que je peux

la position nuancée adoptée par Acerbi (2020), pp. 296–301. Il faut s'accorder sur l'emploi du terme de « collection » : si l'on présuppose par là une entreprise de confection de plusieurs manuscrits selon des mêmes normes de production dans un même atelier pour répondre à une même commande destinée à intégrer un même fonds, son emploi dans le cas de la Collection philosophique a quelque chose de précipité ; si, en revanche, on lui accorde une valeur principalement heuristique, il n'y a aucune raison de remettre en doute le fait qu'un vaste ensemble de manuscrits a été produit par un réseau de copistes et érudits contemporains attachés à la préservation et à la diffusion de traités scientifiques antiques.

⁹⁶ D'après les indications fournies par Perria (1991).

⁹⁷ Voir Kroll (1901), p. IV.

dire est que Guillaume de Moerbeke a employé deux modèles, l'un appartenant à β et l'autre à γ – qui serait la famille à laquelle la partie perdue de **J** devrait hypothétiquement appartenir –, mais je ne peux rien avancer de plus précis.

Les arguments (1) et (2) visent ainsi à rendre plausible l'existence d'un état antérieur de **J** où celui-ci contenait davantage de traités. L'argument (3) a pour fin de montrer que Guillaume de Moerbeke avait encore entre ses mains les deux parties aujourd'hui disjointes. Un certain nombre d'objections ont été élevés contre la reconstruction proposée par Isépy⁹⁸. La principale porte uniquement sur l'état de ces deux parties au moment où Guillaume de Moerbeke les possède : celui-ci laisse à la toute fin de l'actuel **J** (f. 201^v, fin de *Met.*) une annotation à caractère personnel, relative à ses acquisitions et à leur prix, ce qui suggère que ce feuillet était déjà le dernier à ses yeux. Cela remet donc en question l'hypothèse selon laquelle $\Gamma 1$, l'un des exemplaires grecs perdus employés par Guillaume de Moerbeke pour sa traduction du traité *Mot. An.*, ainsi potentiellement que pour sa révision de la traduction de *PN1*, ait été le *Vind.* 100 dans un état plus complet. Il reste néanmoins vraisemblable que $\Gamma 1$ ait originellement formé une unité avec **J**, quand bien même celle-ci aurait déjà été rompue lors de la seconde moitié du XIII^e siècle.

En ce qui concerne les relations entre les manuscrits **E**, **Z** et **J**, le fait qui saute aux yeux est d'abord leur contenu : leurs quatre premiers traités sont transmis en commun par **E** et par **J**, ainsi que *Met.* ensuite, tandis que **Z** ne partage presque rien avec ces deux manuscrits, si ce n'est le morceau du traité *Part. An.* qui subsiste encore dans **E**. Par conséquent, la comparaison de leurs contenus respectifs a souvent fourni l'impression d'une certaine identité entre **E** et **J**, du point de vue de leur composition, tandis que par rapport à **Z** il semble s'agir davantage d'un rapport de complémentarité⁹⁹. Il est remarquable d'observer que tous ces manuscrits conservent globalement le même ordre pour les écrits physiques d'Aristote que la liste de Ptolémée (nn° 39–52), ce qui témoigne d'une certaine fidélité à l'égard des sources antiques. Une étude plus approfondie de ces trois manuscrits est requise afin d'établir avec une exactitude suffisante la nature de leurs relations. **J** et **E** posent dans cette perspective des problèmes spécifiques, en ce que leur état actuel ne reflète qu'imparfaitement le projet qui a présidé à la réalisation de chacun. Une fois que l'on s'est avisé du fait que **J** contenait sans doute *Hist. An.* à un certain moment, tandis que **E** est formé pour sa partie ancienne de la

⁹⁸ Voir Acerbi & Vuillemin-Diem (2019), p. 157 n. 33. Je laisse de côté la question de savoir si, comme le soutient Isépy, **J** aurait fait partie des collections du monastère de Casole au XIII^e siècle, où l'aurait trouvé Guillaume. Les auteurs, très sceptiques à ce sujet, font valoir que les données militent tout aussi bien pour une présence de son modèle en Italie du Sud du XII^e au XIII^e. Ils avancent également le fait que la traduction du traité *Hist. An.*, au moyen de la partie perdue de **J**, remonte à son séjour à Nicée au début des années 1260, ce qui ne prouve pas grand-chose, un manuscrit pouvant très bien se déplacer avec son possesseur.

⁹⁹ Cette impression courante s'appuie parfois sur le fait que **E** transmet *PN1* seulement et **Z** *PN2* seulement. Si l'on part du principe qu'il s'agit de deux moitiés d'un ensemble unifié (ce qui est historiquement faux), il est facile d'acquiescer de là le sentiment que l'un viendrait prendre le relais de l'autre.

réunion de deux ensembles qui n'avaient peut-être pas vocation à être joints ainsi, l'impression d'identité que l'on peut tirer de la considération de leur contenu commun (les quatre traités « physiques » et *Met.*) s'estompe déjà. Par ailleurs, l'étude de la transmission des textes en question révèle que leurs relations ne sont pas exactement constantes. Si J et E sont les représentants les plus anciens, non seulement de deux translittérations différentes, mais même de deux recensions déjà distinctes avant le passage de la majuscule à la minuscule pour les quatre traités « physiques » qu'ils transmettent en premier¹⁰⁰, leur relation change complètement pour la *Métaphysique* d'Aristote et pour celle de Théophraste, où ils sont au contraire extrêmement proches au sein du *stemma*¹⁰¹. On peut expliquer ce basculement spectaculaire par la distinction des deux sous-parties dans E¹⁰², solution qui a le mérite de l'élégance. Cela renforce en tout cas la discontinuité entre les deux sous-parties de la partie ancienne de E, qui s'avèrent remonter à des exemplaires probablement antiques distincts, et nuance la relative identité de composition entre la première sous-partie de E et celle de J. La principale conclusion que l'on peut en tirer est, non pas tant que E et J représenteraient ensemble une seule et même édition, mais que la série des quatre traités « physiques » que l'on rencontre chez Ptolémée semble s'être maintenue des éditions antiques jusqu'au X^e siècle.

La composition de Z, pas plus que celle de E, ne respecte pas exactement l'ordre attesté chez Ptolémée parce que le traité *Inc. An.* est placé dans sa liste entre *Gener. An.* et *PN2*, alors qu'il est placé avant *Gener. An.* dans Z, ce qui permet à *PN2* de lui succéder directement. Si l'on suppose que Z conserve la composition successive de deux

¹⁰⁰ Voir pour *Cael.* l'introduction de Moraux (1965), ainsi que les remarques d'Irigoin (1997b), p. 185, qui montre que les deux manuscrits remontent à des translittérations différentes. On se reportera pour *Gener. Corr.* à l'étude de Rashed (2001), en particulier pp. 33–53 et 95–101 et pour *Mete.* aux résultats préliminaires de Fobes (1913). La même situation se rencontre pour *Mot. An.*, si l'on accepte de supposer, avec Isépy (2016) (voir sur ce point p. 247 n. 999), que l'exemplaire perdu **Γ1** de Moerbeke correspond en réalité à la partie perdue de J.

¹⁰¹ Jaeger (1957), p. VIII, a bien tenté de défendre une position selon laquelle E et J remonteraient à deux translittérations différentes pour *Met.*, mais a été définitivement réfuté sur ce point par Harlfinger (1979), dont la reconstruction de la filiation des manuscrits fait toujours autorité. En ce qui concerne l'opuscule de Théophraste, on se reportera aux introductions de Laks & Most (1993) (pp. LXX–LXXII, *stemma* p. LXXIX où P pour Théophraste = E pour Aristote) et de Gutas (2010) (*stemma* p. 65), qui tombent d'accord pour faire remonter les recensions des deux manuscrits à une seule et même translittération. La grande différence entre la transmission de la *Métaphysique* d'Aristote et celle de Théophraste est que, si E et J sont deux témoins essentiels de la branche **α** pour le texte d'Aristote, il n'y a pas de manuscrit grec qui témoignerait d'une branche **β** pour le traité de Théophraste.

¹⁰² « Le changement de position du manuscrit E, étroitement lié à J dans la *Métaphysique* alors qu'il s'oppose à lui dans le traité *Du ciel*, aurait de quoi surprendre si Paul Moraux n'avait fourni une explication codicologique de cette difficulté philologique : il faut distinguer dans le manuscrit actuel deux blocs distincts dont le premier contenait entre autres le traité *Du ciel*, et le second la *Métaphysique* : le caractère composite du recueil explique ses différences de comportement dans les apparats critiques. » Irigoin (1987), pp. 416–417.

modèles¹⁰³, aucun de ceux-ci ne reproduisait alors l'ordre de Ptolémée, puisque le traité *Inc. An.* aurait fait suite à *Part. An.* dans l'un, et que *PN2* serait arrivé immédiatement après *Gener. An.* dans l'autre. Il est en revanche possible qu'ils participent tous deux d'un ordre différent de celui des listes antiques. Il suffit en fait de déplacer *Inc. An.* pour l'adjoindre au traité *Part. An.*, geste que le contenu des traités ne peut que suggérer, pour retrouver à peu près la séquence usuelle. La question de la relation entre *Z* et *E* s'en trouve, en revanche, relancée : le premier modèle de *Z* présente une certaine communauté avec *E*, puisque les deux manuscrits transmettent, au moins en partie, *Part. An.*, tandis que le second présente un contenu complémentaire, qui correspond, en gros, à la suite du volet biologique (*Gener. An.*, *PN2*). Malheureusement, on manque de données suffisantes quant à l'histoire de la transmission des traités concernés pour se faire une idée bien fondée de leurs rapports. Le plus urgent serait de déterminer la relation entre *Z* et *E* pour le seul traité qu'ils contiennent en commun, à savoir *Part. An.*, par lequel *Z* s'ouvre et la partie ancienne de *E* se clôt aujourd'hui¹⁰⁴. Tout au plus peut-on s'avancer, en parcourant rapidement les appareils existants, à affirmer que *Z* et *E* sont mutuellement indépendants et que, s'ils se distinguent fortement tous deux de la vulgate, ce n'est pas pour se rapprocher l'un de l'autre. Il semble donc qu'ils puisent tous deux à des sources anciennes distinctes.

Un autre fait intéressant concerne la présence massive de lacunes et de fautes d'inattention dans *Z* pour *Part. An.*, phénomène que l'on retrouve pour *PN2*, ainsi que de fautes qui trahissent le recours à un exemplaire en majuscules : on peut donc raisonnablement supposer que la dégradation qu'a subie le texte dans *Z* est en partie attribuable à son copiste plutôt qu'à l'exemplaire employé. En ce qui concerne les autres traités présents dans *Z*, Berger (1993) a pu établir que dans le cas du traité *Inc. An.* le *stemma* est bifide et que *Z* représente à lui seul l'une des deux branches du *stemma*. Roselli (1992) parvient à la même conclusion dans le cas du traité *Spir*.¹⁰⁵ C'est en gros ce que je constate aussi pour *PN2*, à une famille de manuscrits (celle de *C*) près. Le cas du

¹⁰³ Les particularités de la composition de *Z* invitent en effet à supposer que deux exemplaires distincts ont été employés comme sources, cf. *supra*.

¹⁰⁴ On ne dispose pour le moment à ce sujet que de l'étude préliminaire de Düring (1943), qui s'appuie uniquement sur les appareils des éditeurs précédents en soulignant leur manque de fiabilité en ce qui concerne, justement, les leçons de *Z* (« *it may seem adventurous enterprise to try to clear up the affiliation of the MSS. without a new collation ... in fact, the copious apparatus accessible to us discloses itself as a very safe guide for all MSS., save Z* », pp. 39–40), et du rapport de Louis (1957), qui ne se préoccupe guère des questions philologiques de ce genre. Pire encore, tous deux persistent à penser que la confection de *Z* remonte au XII^e siècle, ce qui les conduit à postuler des relations que la datation véritable du manuscrit rend impossibles, et aucun ne manifeste une conscience suffisante de la nécessité impérieuse de distinguer entre les leçons originelles de *Z* et les nombreuses corrections ultérieures qui y ont été apportées. Louis (1957) tient encore la recension du livre IV dans *Z* pour contemporaine aussi bien de la recension des livres II et III que de l'intervention de celui qu'il nomme son « réviseur » (pp. XXXI–XXXVI).

¹⁰⁵ Voir le *stemma* proposé p. 48 de son édition.

traité *Gener. An.* est plus complexe d'après l'étude menée par Drossaart Lulofs¹⁰⁶ : si le *stemma* est toujours bifide et **Z** est toujours le principal représentant de l'une des deux branches, il lui arrive pour *Gener. An.* d'être rejoint par deux autres manuscrits, **P** (*Vat.* 1339) et plus rarement **S** (*Laurent. plut.* 81.1), qui sont toutefois contaminés par l'autre branche¹⁰⁷. Brugman & Drossaart Lulofs (1971), pp. 12–13, ont par ailleurs montré que la traduction arabe du traité *Gener. An.* remonte pour les livres I, III et V à un exemplaire grec perdu proche de **Z** et souvent supérieur du point de vue de ses leçons. Il est intéressant de constater que l'on retrouve cette situation quant aux relations du texte grec du manuscrit **E** à l'égard des traductions arabes par Ishāq ibn Ḥunayn des traités *Gener. Corr.* et du traité *Phys.*¹⁰⁸ : il est possible, quoique nullement prouvé, qu'il y ait une grande édition antique des traités physiques et biologiques derrière tout cela, laquelle serait directement à la source de la tradition arabe et indirectement au fondement des plus anciens manuscrits byzantins, qui semblent, dans le cas de **E** et de **Z**, issus du rassemblement de recueils de plus petite envergure. Il est regrettable que la seconde partie de **J**, qui contenait *Hist. An.* et possiblement d'autres choses encore, ait été perdue, car il aurait été fort précieux de déterminer si elle se conformait à l'ordre attesté chez Ptolémée ou si, à l'instar de **E** et de **Z**, sa composition répondait à d'autres préoccupations.

Un dernier élément important quant à la relation entre **E** et **Z** concerne une famille de manuscrits plus tardifs, attestée pour la première fois vers le milieu du XII^e siècle et dont le plus ancien représentant conservé est le 314 du Supplément grec (**C'**, qui date d'environ 1300). Cette famille représente l'attestation la plus ancienne de la séquence

¹⁰⁶ Voir la préface de son édition, pp. V–XXX. Peck (1942; 1965b), pp. XXVI–XXVII et Louis (1961), p. XXIV, avaient auparavant tous deux lourdement insisté sur le fait que **Z** devait être tenu pour le « meilleur » témoin. Drossaart Lulofs (1966), pp. XXIII–XXV, évoque également, sans grande certitude, la possibilité que Guillaume de Moerbeke ait fait usage, lors de son processus de révision de la traduction du traité *Gener. An.*, d'un exemplaire perdu partageant des leçons connues autrement par **Z** et la traduction arabe uniquement, si bien qu'il est possible qu'un autre témoin de cette branche aujourd'hui perdu ait été encore disponible au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle.

¹⁰⁷ On pourrait se demander s'il n'y a pas potentiellement là une persistance de la situation que j'observe pour les *PN*. Drossaart Lulofs (1965) ne fournit pas dans sa préface d'exemple de faute conjonctive qui unisse les manuscrits **Z**, **P** et **S**, mais se contente de relever que, en dépit de sa supériorité, **Z** est accablé par un très grand nombre d'erreurs que l'on peut corriger au moyen des deux autres. Comme **P**, surtout, et à un moindre degré l'ancêtre de **S**, croisent pour les *PN* les leçons issues de la branche **β** avec celles issues de **γ**, il est possible qu'ils aient préservé le fantôme d'une branche **β** pour *Gener. An.*, dont aucun éditeur n'a identifié de témoin non-contaminé, peut-être parce que nous n'en avons plus du tout. Cela expliquerait aussi bien pourquoi il arrive que **P** et **S** se placent du côté de **Z** contre le reste de la tradition tout en étant préservés de certaines de ses fautes. Postuler ainsi une branche-fantôme, plutôt que de rattacher ces deux manuscrits à celle de **Z**, n'est évidemment pas la solution la plus économique lorsque l'on prend seulement en considération *Gener. An.*, mais la question mérite d'être posée aux futurs éditeurs.

¹⁰⁸ Voir respectivement l'étude complète de Rashed (2001), pp. 84–93, et les résultats du sondage mené par Mansion (1957).

PN1-PN2 à laquelle les éditions modernes nous ont habitués, et elle est par son texte très proche de *E* pour *PN1* puis de *Z* pour *PN2*. En raison de sa contamination par une autre branche, il est difficile de savoir si cette famille tire une partie de ses leçons directement de *E* et de *Z* ou si elle puise à une source un peu plus ancienne, antérieure à ces deux manuscrits. C'est la seconde option qui me paraît la plus probable, mais je reconnais volontiers que les éléments de preuve sont très minces. Si donc la famille de *C^c* est indépendante de *E* et de *Z*, alors elle nous donne à voir une autre occurrence du même phénomène de recombinaison que celui qui a abouti à ces deux manuscrits, dont les modèles ont, à une date inconnue mais avant 1150, été réemployés pour donner lieu à une nouvelle collection correspondant aux *PN* modernes, placés directement après *An.* et sans autre contenu zoologique. Cette hypothèse me semble bien plus plausible que celle qui consisterait à supposer que, contre *E* et *Z*, la famille de *C^c* aurait préservé la composition de leur hypothétique modèle commun qui aurait contenu une séquence *PN1-PN2* qui aurait été complètement démembrée dans *E* et *Z*. L'argument principal est que c'est la réunion de *PN1* et de *PN2* qui est une innovation par rapport au *corpus* antique, et non leur dissociation, et qu'il est donc préférable de supposer que *E* et *Z* sont demeurés fidèles à leurs sources sur ce point. L'innovation aboutissant à la séquence *PN1-PN2* (sans le traité *Mot. An.*) qui a donné naissance à la famille de *C^c* pourrait bien avoir eu à la fin de l'Antiquité : comme c'est cet ordonnancement que l'on retrouve dans la transmission arabe, l'hypothèse la plus économique est de supposer une même source. J'aboutis ainsi à la représentation suivante des sources de ces manuscrits : le processus aboutissant à leur confection part de rouleaux au contenu plus restreint des derniers siècles de la période antique, lesquels ont été combinés de diverses manières, toutes érudites, dans les manuscrits actuels. La transmission du *corpus* physique et zoologique s'est ainsi écartée de grands ordonnancements des sources antiques, peut-être en partie du fait du hasard de la survie des pièces des éditions. La décision a été prise conserver la séquence *An.-PN1-Mot. An.* à travers les deux sous-parties anciennes du manuscrit *E* (même si c'est pour placer *Met.* ou *Part. An.* ensuite dans la seconde), tandis que le geste qui a présidé à la confection de *Z* a été de rassembler *Gener. An.* et *PN2* ensemble pour les placer à la suite de la réunion des traités *Part. An.* et de *Inc. An.* L'édition dont est issue la famille de *C^c* réunit pour sa part une collection remarquable des traités physiques, où survit le très rare commentaire d'Alexandre aux *Mete.*, aux deux moitiés des *PN* soudées à la manière moderne en dépit du fait qu'il y a probablement à leur source deux rouleaux issus d'éditions très différentes, l'un proche de la source de *PN1* de *E* et l'autre de la source de *PN2* dans *Z*¹⁰⁹.

¹⁰⁹ Au vu des *stemmata* établis par Rashed (2001) et Boureau (2019) pour l'histoire de la transmission des traités *Gener. Corr.* et *Cael.*, où les manuscrits en question remontent de manière semblable à un exemplaire très ancien ayant le statut de frère de *E* (nommé *deperditus β*), il est permis de penser que les pièces dont proviennent les textes des traités « physiques » et de ceux de *PN1* dans cette famille relèvent d'une même édition.

2.4 La famille du *Paris*. Suppl. gr. 314 C^c

Les manuscrits *Paris*. Suppl. gr. 314 (C^c), *Vat. Urb. gr.* 37 (M) et *Paris. gr.* 2032 (i) forment à eux trois une famille singulière au sein de la transmission. Ils sont tout d'abord extrêmement proches les uns des autres, eu égard à leurs textes et leurs contenus respectifs (ils joignent tous plusieurs traités « physiques » aux *PN*), ainsi que par les datations que l'on en peut donner qui les font remonter ensemble au tout début du XIV^e siècle. Ils occupent ensuite une position unique au sein de la transmission de *PN1* et de *PN2*, en ce qu'ils sont dans les deux cas les seuls manuscrits indépendants à se placer aussi près du plus ancien manuscrit connu : ils se tiennent ainsi aux côtés de E pour *PN1* et de Z pour *PN2*, dont ils sont à chaque fois très proches quant à leurs textes. Cette situation conduit immédiatement à se demander (a) si ces trois manuscrits sont véritablement indépendants les uns des autres et (b) s'ils ne pourraient pas être issus, indépendamment ou non, d'un même manuscrit qui aurait été un apographe de E puis de Z. On verra ci-dessous qu'il est délicat d'apporter des réponses absolument définitives à ces deux questions, au sujet desquelles des études précédentes sont parvenues à des résultats diamétralement opposés, mais que la prise en compte de l'ensemble des données que l'on peut rassembler quant aux *PN* invite à considérer que ces trois manuscrits sont bien indépendants les uns des autres aussi bien que de E et de Z. Il s'avère également que l'ancêtre commun dont ils procèdent indéniablement doit être plus ancien que ce que l'on pourrait penser, puisqu'il a joué un rôle absolument majeur lors de la première vague de traductions latines vers le milieu du XII^e siècle, à tel point que pratiquement tous les occidentaux de cette période arrivant à Constantinople avec l'intention de traduire les *PN* d'Aristote semblent l'avoir eu entre leurs mains. La prise en compte des scholies au traité *Sens.* qui circulent au sein de cette famille, ainsi que de certaines de ses caractéristiques les plus remarquables (comme le fait que la fin du traité *Sens.* y ait fusionné avec le début du traité *Mem.* ou que ce soit la plus ancienne attestation de la série des *PN* sans *Mot. An.*) laisse penser qu'il pourrait être plus ancien encore. De manière générale, il vaut la peine de souligner à quel point l'on sait encore peu de choses au sujet de cette sous-branche de la transmission. Il s'agit là d'une énigme historique de taille.

On trouvera ci-dessous une défense des thèses suivantes. (1) C^c, M et i remontent ensemble à un même antigraph, dont ils préservent chacun fidèlement le texte. Ils sont très probablement indépendamment les uns des autres, C^c l'est en tout cas certainement à l'égard de M et de i. Ils ont tous trois été réalisés au sein du cercle de Nicéphore Choumnos, au tout début du XIV^e siècle. (2) Cet exemplaire perdu, le dernier ancêtre commun à C^c, M et i, est étroitement lié pour *PN1* au *Paris*. 1853 (E) et pour *PN2* à l'*Oxon*. CCC 108 (Z), qui sont à chaque fois le plus ancien manuscrit conservé. Il en est indépendant. (3) Les traductions latines anciennes du traité *Sens.*, *Mem.* et *PN2* ont été rédigées, quelque part vers le milieu du XII^e siècle, à partir d'un manuscrit perdu étroitement apparenté. (4) L'ancêtre de la famille de C^c et de l'exemplaire dont procède la *vetus* a déjà interagi avec une autre partie de la transmission, représentée ici par le *deperditus* ϵ_2 (ou par ϵ lorsque les deux ne peuvent plus être distingués). Une partie de la descendance de ce dernier est également très liée au cercle de Choumnos.

2.4.1 Les témoins principaux : *Paris*. Suppl. gr. 314 C^c, *Vat.* Urb. 37 M et *Paris*. 2032 i

Le *Paris*. Suppl. gr. 314 (C^c) est un manuscrit extrêmement soigné, le fait qu'il soit presque exempt de fautes propres a compliqué la tâche des philologues. La paléographie permet de placer sa confection vers 1300, tandis que sa reliure remonte au XIV^e siècle. Il est le représentant principal, pour les *PN* comme pour *Gener. Corr.*, d'une édition du texte mêlant des leçons que l'on retrouve dans E, puis dans Z, à celles de la vulgate byzantine, dont il n'est pas aisé de déterminer si elle puise directement dans E ou à une source plus ancienne. Le manuscrit contient aujourd'hui *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2*, puis le commentaire d'Alexandre au traité *Mete.*¹¹⁰, tous ces textes ont été copiés par la même main. Il est cependant en partie mutilé, certains feuillets (156–159) en ayant été arrachés¹¹¹, et l'on peut supposer à partir du contenu de son apographe *Vat.* 2183 (V^r) que son premier traité était originellement *Mu.* Cela est confirmé par la numérotation en chiffres arabes des feuillets (le premier porte aujourd'hui le numéro 22) et par la numérotation grecque des cahiers : le cahier qui est actuellement le troisième porte le numéro ς (6, bas du f. 38), d'où l'on déduira que l'on a perdu les trois premiers cahiers du *codex* originel, ce qui suffit amplement à transcrire *Mu.*, qui ne représente qu'une petite dizaine de pages Bekker. On relèvera qu'il s'agit de la première attestation sûre de la série *PN1-PN2* sans *Mot. An.* pour la période byzantine.

Le texte est pour la section *Gener. Corr.-Sens.* enrichi d'un très grand nombre de scholies, en partie tirées des commentaires antiques (Alexandre pour *Sens.*) et en partie

¹¹⁰ C'est d'ailleurs un témoin important pour ce texte, voir Hayduck (1899a), pp. v–vii (sigle W).

¹¹¹ Une annotation de la main d'Henri Omont (« H. O. », f. 156) signale que ces feuillets avaient déjà été lacérés en 1881.

originales (elles prennent même parfois le parti de Platon contre Aristote). Comme le copiste est également responsable de la confection d'un exemplaire d'écrits de Nicéphore Choumnos (*Paris. gr.* 2105) et que l'on dispose d'une lettre par laquelle celui-ci offre un *codex* contenant notamment le commentaire d'Alexandre aux *Mete.* (pour lequel il ne reste que très peu de manuscrits et dont des extraits se retrouvent dans *Paris*. 2032 i) à l'impératrice Théodora Rhaoulaina (morte en 1300), il y a de fortes chances pour que C^c soit ce manuscrit réalisé pour le compte de Choumnos afin d'être offert à la Cour impériale¹¹². Harlfinger (1971a) fait également remarquer, p. 111, qu'un manuscrit des écrits de Choumnos a été copié par la même main que deux manuscrits qui sont des frères de C^c pour les traités qu'ils transmettent ensemble, à savoir *Paris. gr.* 2032 (i) et *Vat. Urb. gr.* 37 (M). Il n'accorde guère d'importance à cette observation parce que ces manuscrits (ou au moins i) ont été confectionnés après la mort de Choumnos, mais il me semble que cela représente tout de même un indice qui n'est pas négligeable : l'activité de ce copiste se focalise sur les textes de Choumnos¹¹³. Il est donc très probable que C^c soit une édition de luxe commandée par Choumnos.

Tout invite à penser que la recension attestée par C^c était considérée comme présentant un texte de qualité, puisque c'est celui vers lequel se tournent les traducteurs occidentaux et celui que choisit de faire transcrire Choumnos un siècle et demi plus tard, à une époque où il est l'une des figures les plus puissantes de l'Empire (il règne alors sans partage sur la chancellerie impériale entre 1295 et 1306) : ce n'est certainement pas un hasard s'il s'agit de la première édition du texte à croiser les leçons des deux volets de la branche *α*. Il est également probable que cette édition était absente avant 1300 des collections impériales, puisque différents personnages occidentaux, pas forcément très prestigieux, y ont eu accès avant 1204 et que celles-ci ne contenaient vraisemblablement pas ou plus ce commentaire d'Alexandre que Choumnos choisit comme présent à la fin du XIII^e siècle. Il est d'ailleurs remarquable que, si la production philosophique personnelle de Choumnos porte très clairement la marque d'une lecture attentive du traité *Sens.*¹¹⁴, il n'y a pratiquement aucune trace décelable de la consultation du commentaire d'Alexandre à ce traité¹¹⁵ : le commentaire au traité *Sens.* était manifestement encore moins accessible que celui aux *Mete.* à cette époque.

La composition interne du manuscrit présente quelques particularités. Il comporte exclusivement des quaternions, lesquels sont cependant répartis en quatre sections notamment par des feuillets laissés vierges. (I) Une première partie comprenant les traités *Gener. Corr.*, *Mete.* et *Col.* s'achève au f. 96, dont le début est perdu. Elle s'étend sur

¹¹² C'est l'hypothèse formulée par Rashed (2001), pp. 176–188.

¹¹³ Sa main se retrouve dans pas moins de sept manuscrits de ce type, voir notamment Martínez Manzano (2021a), p. 283 n. 57. Il est également à l'origine d'un autre manuscrit des *PN*, *Marc.* 209 (O^d), issu du même milieu.

¹¹⁴ Comparer par exemple VI, 118.5–119.11 dans l'édition de Chrestou (2002) avec 438^o21–24.

¹¹⁵ C'est ce qui ressort de l'enquête de Bydén (2018), qui n'identifie qu'un seul passage où Choumnos pourrait sembler proche d'une interprétation avancée par Alexandre.

dix cahiers dont aucune signature n'est visible. Les derniers feuillets du dernier cahier, ff. 96^v–99, sont vierges, à l'exception d'essais de plume. (II) Une deuxième partie débute au f. 100 et s'achève au f. 219^v, elle contient le traité *An.* et est composée de quatre quaternions, dont les deux derniers feuillets du dernier cahier, qui devaient être également vierges, ont à nouveau été arrachés¹¹⁶. (III) Il y a après cela une troisième partie, celle qui concerne les *PN*, qui commence au f. 133 et court jusqu'au f. 171. Elle possède cinq quaternions. Le dernier cahier comprend un feuillet sur lequel a été transcrite la fin de *PN2*, puis un feuillet arraché et quatre feuillets vierges (ff. 167–170), à l'exception d'essais de plume latins ultérieurs. (IV) La quatrième et dernière partie, qui débute au f. 171 et va jusqu'à la fin du *codex*, contient le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au traité *Mete.* et est constituée de seize cahiers complets. Son premier feuillet, f. 172, contient seulement le titre et l'*incipit* du texte, il était manifestement destiné à servir de couverture.

La présence du traité *An.* et celle des *PN* semblent donc marquer une certaine rupture codicologique. C'est encore plus criant dans le cas des *PN*, dont le texte est transcrit selon un système de 28 lignes, alors que tout le reste du manuscrit comprend 30 lignes par feuillet. Les signatures grecques des cahiers sont néanmoins continues sur l'ensemble du manuscrit actuel, aussi bien entre les première et deuxième parties (le cahier qui débute au f. 94 porte le numéro ιγ, celui qui débute au f. 100, sur lequel est transcrit le début du traité *An.*, le numéro ιδ), qu'entre les deuxième et troisième (le dernier cahier du traité *An.*, f. 124, porte le numéro ιζ ; le premier feuillet du cahier suivant est perdu, mais celui qui lui succède, f. 140, porte le numéro ιθ) et entre les deuxième et quatrième parties (le dernier cahier de *PN2* porte le numéro κβ, f. 164, le premier du commentaire au traité *Mete.*, f. 172, le numéro κγ).

Il y a également quelques petites divergences dans la manière dont le manuscrit est décoré. La première partie (*Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*) emploie initialement des ornements autour des titres ainsi que des lettres majuscules à l'encre rouge à intervalles réguliers (à peu près deux tous les trois feuillets, parfois davantage), scandant le texte. On ne retrouve pas vraiment cela dans la dernière partie (commentaire au traité *Mete.* d'Alexandre d'Aphrodise) : il n'y a presque aucune majuscule rouge et les titres ne sont pas décorés. La deuxième partie (*An.*) contient un titre avec une décoration, mais celle-ci suit un autre motif, et les majuscules rouges s'y font aussi très rares. Quant à la troisième partie (*PN*), on y trouve la même abondance de lettres majuscules à l'encre rouge. Elle est initialement dépourvue d'ornements, puis elle en recèle deux de facture assez grossière lors des changements de traité (f. 146 et f. 154^v), où il semble que l'on ait essayé d'imiter les motifs des parties précédentes : celui du f. 146 (fin du traité *Mem.*) ressemble au petit tracé du début du traité *An.* III, f. 120^v ; celui du f. 154^v (début du

¹¹⁶ Il y a un assez grand nombre de feuillets qui ont été arrachés dans le manuscrit : certains n'avaient qu'un rôle de transition, mais d'autres, dont Omont constate l'absence en 1881, contenaient une partie du texte de *PN2*. La numérotation en chiffres arabes des feuillets est antérieure à ces dégâts.

traité *Long*.) reproduit avec une qualité inférieure celui du début du traité *Gener. Corr.* (f. 22). Enfin, le texte des première et seconde sections est enrichi de nombreuses scholies à l'encre rouge. Celles-ci concernent uniquement *Gener. Corr.* au sein de la première partie (peut-être parce que le commentaire d'Alexandre aux *Mete.* est présent dans la suite du *codex*, de sorte qu'il n'a pas paru nécessaire d'annoter ce traité)¹¹⁷. Des scholies à l'encre noire de la même main apparaissent vers la fin du second livre du traité *An.*, tandis que, dans la troisième partie, c'est uniquement *Sens.* qui est annoté de la sorte. Le tout premier feuillet du traité (f. 135) comporte des scholies à l'encre rouge, puis toutes les suivantes, jusqu'à la fin, sont rédigées à l'encre noire. Par conséquent, il semble que le manuscrit, qui contenait originellement *Mu.* avant *Gener. Corr.*, même si toutes ses parties ne semblent pas avoir été confectionnées exactement ensemble, ait été rapidement destiné à être unifié de cette manière, avec un certain souci esthétique. On pourrait ainsi dire, sans trop s'avancer, que le *codex* actuel rassemble quatre volumes confectionnés à part (et réunis dans un ordre un peu incongru quant au commentaire d'Alexandre) mais vraisemblablement issus d'une même édition.

Cette famille dont est issue une part importante des traductions latines et le *Paris*. Suppl. gr. 314 (C^c) connaît deux nouveaux descendants orientaux au cours du deuxième quart du XIV^e siècle, les manuscrits *Paris*. gr. 2032 (i) et *Vat. Urb.* gr. 37 (M)¹¹⁸. Leurs contenus sont extrêmement proches. Si C^c transmet les traités *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2*, puis le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise aux *Mete.*, ainsi que *Mu.* à un état antérieur, i transmet *Phys.*, *Lin.*, *Cael.*, puis la même séquence : *Gener. Corr.*, *Mete.*, *Col.*, *An.*, *PN1*, *PN2*. Le contenu de M suit un ordre un tout petit peu différent, *Col.* n'occupant plus tout à fait la même position : *Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*, *PN1*, *PN2*, *Col.*, et enfin, ce qui est moins attendu, *EN*. La structure interne du *codex Paris*. 2032 mérite quelques observations. Le manuscrit est composé de quarante et un quaternions, l'ultime cahier étant privé de ses deux derniers feuillets. Presque aucune signature n'est encore présente¹¹⁹, l'intégralité du texte est de la même main et se conforme à une même disposition (bien que le nombre de lignes varie quelque peu entre 28 et 30). Cela étant dit, la mise en correspondance des cahiers et du contenu fournit quelques éléments de distinction. Le *codex* comprend ainsi d'abord le traité *Phys.* (ff. 1–103^v) dont les livres sont séparés par des feuillets vierges, souvent au sein du même cahier (ff. 22, 32^{rv}, 51^v–52, 75^{rv}, 83^v–84), à la suite duquel a été ajouté un cahier avec le traité *Lin.* sur sa première moitié (ff. 104–107), le

117 Une main beaucoup plus récente est néanmoins intervenue dans les marges du texte des *Mete.* : elle ne laisse pas de scholies mais de simples annotations qui ont surtout valeur de repères.

118 La datation avancée par Harlfinger (1971a), p. 109, principalement pour *Paris*. 2032 se fonde les filigranes et le style graphique caractéristique du manuscrit.

119 Sauf en bas des ff. 104^r et 112^v (ιγ ιδ), au quatorzième quaternion actuel (*Lin.*), ce qui tend à confirmer sa position comme ancienne, ainsi qu'en bas des ff. 240^r et 247^v (κθ λ) au trente-et-unième quaternion actuel (*Col.*), ce qui ne correspond pas à sa position. On peut interpréter ces signatures dans le sens de la reconstruction que j'esquisse, dans la mesure où elles apparaissent précisément sur les deux cahiers qui paraissent faire figure d'intrus.

reste étant demeuré vierge (ff. 107^v–112^v). Le traité *Lin.* n'est pas présent dans les autres membres de la famille, à la différence des traités « physiques » dont il vient rompre la progression traditionnelle dans *Paris*. 2032 : il s'agit d'une sorte d'intrus. Les trois autres traités « physiques » forment un bloc dans le manuscrit. Le traité *Col.* a été copié à la suite du dernier d'entre eux, le traité *Mete.*, aux ff. 237–247^v. Le cahier suivant, un peu comme celui qui contient *Lin.*, préserve plusieurs extraits du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise aux *Mete.* sur sa première moitié (ff. 248–253), le reste étant vierge (ff. 253^v–255^v). Comme ces extraits n'occupent pas leur position naturelle, le commentaire étant séparé du traité sur lequel il porte par un autre, il y a quelques chances pour que le traité *Col.* ou ces extraits aient été insérés dans un second temps. La série des traités de psychologie, *An.*, *PN1* et *PN2* forme ensuite de nouveau un bloc dans *Paris*. 2032.

Il convient de comparer cette structure à celle du *codex Urb.* 37, Le traité *Lin.* n'apparaît pas, ce qui tend à confirmer qu'il a été inséré dans un second temps dans *Paris*. 2032, qui ne reflète pas leur ancêtre commun sur ce point. Le traité *Col.* y occupe une position fort différente : il débute à la suite de *PN2* au quinzième quaternion, f. 115, ce qui est son emplacement habituel. Cela confirme le caractère suspect de sa position dans *Paris*. 2032. De nouveau, la séparation entre physique et psychologie est très marquée codicologiquement parlant, bien que les propriétés esthétiques des deux parties soient identiques. Le manuscrit ne contient qu'une partie du premier livre des *Mete.* (jusqu'à φησι, 343^b24, même si le texte a été complété plus tard) qui s'achève au f. 75. Le reste du cahier, ff. 75^v–78^v, est vierge, à l'exception d'essais de plume. La série *An.*–*PN1*–*PN2* débute sur un nouveau cahier au f. 79. Elle est composée de cinq quaternions qui présentent tous en bas du *recto* du premier feuillet une signature grecque (la série est continue, de ια f. 79 à ιε f. 111)¹²⁰. On peut ainsi affirmer que dans les trois manuscrits C^c, i et M se dégagent deux blocs codicologiques au moins, l'un comprenant les traités « physiques » et l'autre les *PN* avec ou sans *An.* et sans *Mot. An.*, autours desquels gravite le traité *Col.* Chaque bloc semble avoir été confectionné à part de l'autre, mais il n'y a pas de raison forte de mettre en doute le fait qu'ils étaient destinés à être destinés à être joints l'un à l'autre dans chaque manuscrit, les indices tirés des signatures et de la disposition ou décoration du texte vont tous dans ce sens¹²¹.

Il n'est pas aisé d'établir les relations exactes qu'entretiennent ces trois témoins : je les tiens pour frères, mais leur haut degré d'élaboration philologique empêche d'at-

¹²⁰ La section qui contient le traité *EN*, ff. 119–181, relève évidemment d'une partie distincte, comme le confirme le fait que son premier cahier porte la signature α (bas du f. 119). Elle est d'une autre main que le reste.

¹²¹ La césure codicologique n'empêche pas la famille demeurer unifiée, du point de vue de l'histoire du texte, pour les traités « physiques » et pour *PN1* (ainsi que sans doute pour *An.* – je crois y reconnaître la famille ρ dégagée par Siwek [1965]), il n'y a donc pas vraiment lieu de songer à un changement de modèle. Si l'on spécule un peu, on peut se demander s'il ne faudrait pas y voir une survivance du passage d'un rouleau à un autre au sein de l'édition antique qui sert de source à cette section du texte de la famille.

teindre une certitude parfaite sur ce point¹²². Leurs liens de parenté étroits néanmoins sont régulièrement constatés. Harlfinger (1971a) ne rencontre déjà aucune difficulté à remarquer ceux qui unissent **i** et **M** pour *PN* et *Col.* (p. 110), tandis que Moraux (1965), pp. CLXXXI–II, et Rashed (2001), pp. 218–221, observent dans les cas du traité *Cael.* et du traité *Gener. Corr.* une situation comparable, quoique rendue plus complexe par l'existence de manuscrits attestant d'étapes intermédiaires¹²³. Leur proximité est encore plus évidente lorsque l'on prend en compte le fait que les manuscrits **i** et **M** (pour les ff. 1–118, c'est-à-dire tout sauf *EN*) sont de la même main, et que celle-ci est très proche, voire identique, par rapport à celle du copiste du *Marc.* 209 (**O^d**)¹²⁴, lequel sert de secrétaire personnel à Nicéphore Choumnos, qui est vraisemblablement le commanditaire de **C^c**. Comme Choumnos meurt en 1327, on ne rattachera pas directement la production de **i** et de **M** à son activité personnelle, mais plutôt à la continuation de celle-ci au sein de son entourage. On a d'ailleurs des traces de ce phénomène dans le fait que sa fille Irène fasse copier des extraits du *Marc.* 209 dans son monastère de Christ Philanthrope à la même période¹²⁵.

Le manuscrit **i** présente néanmoins certaines particularités supplémentaires par rapport à **M** et à **C^c**. Son texte est davantage retravaillé quant aux *PN*, où la contamination par **y** est plus importante et semble remonter à l'antigraphe. Il contient *Phys.* et *Lin.*, alors que ces traités sont absents des autres membres de cette famille. Même en élargissant la perspective aux manuscrits qui, sans contenir les *PN* ou *Col.*, transmettent un texte voisin quant à *Gener. Corr.* ou *Cael.* (ce sont essentiellement *Paris*. Suppl. gr. 642, qui est un manuscrit de Grégoire de Chypre, *Coislin.* 169, qui est copié par un collaborateur de Nicéphore Grégoras, et *Vat. Ott. gr.* 293), on ne trouve aucune trace d'une recension de la *Phys.* et de *Lin.*, si bien qu'il y a quelque raison, comme le propose Harlfinger¹²⁶, de supposer que le copiste de **i** a eu recours à un autre modèle pour ces traités. Il est autrement assez probable que les relations très étroites que l'on constate pour les *PN* entre **C^c**, **M** et **i** masquent une réalité plus riche : les divergences entre les trois manuscrits sont rares, mais elles procèdent souvent d'un travail philologique sur le texte qui semble avoir été effectué à un niveau intermédiaire par rapport à l'ancêtre

122 Bloch (2008) soutient, *a contrario*, que **M** et **i** descendent de **C^c**, ce que l'on ne peut pas totalement exclure. Sa thèse selon laquelle **C^c** aurait E (*Paris*. 1853) pour modèle me paraît, en revanche, beaucoup plus fausse.

123 Une étude détaillée de la transmission du traité *Mete.* manque malheureusement toujours à l'appel.

124 Je me fonde sur le rapprochement de la main de **i** et de **M** de celle du *Paris*. 2105 par Harlfinger (1971a), p. 111, et par la mise au jour d'une importante collection d'écrits de Choumnos dont ce copiste est responsable par Papatriantaphyllou-Théodôridè (1984). La distinction des deux mains quant au texte principal de **M**, l'une prenant en charges les ff. 1–118, l'autre les ff. 119–181, remonte à la notice de Stornajolo (1895), pp. 44–45.

125 Cf. *infra*.

126 Harlfinger (1971a), p. 115, qui observe en outre que le modèle de **i** était certainement endommagé au niveau de la fin du texte de *Lin.*, et se demande par conséquent si ce traité n'était pas le dernier du *codex*. Cette hypothèse est reprise par Rashed (2001), p. 221 n. 1.

commun. On peut donc soupçonner légitimement que, n'était-ce la foule de témoins perdus, leurs relations sont en fait aussi complexes pour les *PN* que pour les traités « physiques » qu'ils transmettent en commun.

Il a déjà été montré plus haut que C^c (*Paris*. Suppl. gr. 314) appartient à *α*, branche au sein de laquelle il doit être associé à E et opposé à γ. La même conclusion s'impose pour M (*Vat. Urb.* 37) et i (*Paris*. 2032), manuscrits extrêmement proches de C^c, dont je reviendrai sur la question de l'indépendance vis-à-vis de ce dernier. Je vais d'abord montrer l'unité de la famille qu'ils forment avec C^c, laquelle apparaît clairement à travers un certain nombre de fautes communes assez spectaculaires. On notera que cette famille présente bien plus de marques d'originalité à partir du traité *Mem.*, du fait de nombreuses additions textuelles qui ne sont pas à proprement parler des gloses, mais visent plutôt à donner davantage de relief au propos.

On relèvera également le fait spectaculaire que le traité *Mem.* débute au sein de ce groupe par la reprise de la phrase de transition qui clôt *Sens.*, ce qui a pour résultat une sorte de duplication de celle-ci. Cela rappellera peut-être un cas célèbre, au sein de la transmission du *corpus*, celui du manuscrit A^b (*Laurent. plut.* 87.12) de la *Métaphysique*, lequel transmet, de manière comparable, deux fois les premiers mots des livres Δ, Θ et K¹²⁷, ce que l'on a proposé¹²⁸ d'interpréter comme un signe de ce que la recension du manuscrit, le principal témoin de l'un des deux branches principales de la transmission, remonte à une édition de papyrus en sept rouleaux, avec deux livres par rouleau, dont certaines réclames se sont maladroitement introduites au sein du texte¹²⁹. De prime abord, il pourrait s'être produit quelque chose de cet ordre pour la recension de *PN1* préservée par la famille de C^c. En effet, le lieu où cette duplication a eu lieu correspond vraisemblablement à la division antique en rouleaux. Le catalogue de Ptolémée, qui décrit une organisation du *corpus* à l'époque du rouleau, comporte précisément la division de *PN1* en deux parties que ce phénomène présuppose : *Sens.* représente une unité et le reste (*De memoria et somno* = *Mem.*, *Somn. Vig.*, *Insomn.*, *Div. Somn.*) une autre¹³⁰ – il s'agit de toute manière de la seule division naturelle de cet ensemble qui permette d'obtenir deux moitiés de taille comparable.

127 Le phénomène a été signalé pour la première fois par Christ (1886a), p. VII, voir aussi Christ (1886b), pp. 409–410.

128 Voir Jaeger (1912), pp. 181–182.

129 Une réclame (*reclamans*) est, selon la définition donnée dans le cas d'un papyrus dans la petite étude de West (1963), p. 314, « une indication insérée à la fin d'un rouleau qui donne le début du rouleau suivant ». Schironi (2010), p. 75, (cité par Primavesi [2012], p. 391 n. 19) résume les données papyrologiques disponibles en affirmant que, si dans le cas des éditions d'Homère et de textes épiques en général, l'usage des réclames, qui semble n'avoir jamais été systématique, a rapidement cessé, sans doute au cours du deuxième siècle de notre ère, il s'est en revanche maintenu plus longtemps, au moins jusqu'au troisième siècle, dans les textes en prose. À vrai dire, A^b n'est pas le seul manuscrit indépendant à présenter cette particularité, qui a été retrouvée par Alexandru (2000) dans deux autres manuscrits, *Ambros.* F 113 sup. et *Vat.* 115.

130 Rashed (2021), p. 16, nn° 44 & 45.

Il y a cependant une différence importante entre le cas de **A^b** pour *Met.* et celui de la famille de **C^c** pour *PN1* : la duplication s'est faite, dans le second cas, non pas du début du livre vers la fin du précédent, mais de la fin du précédent vers le début du suivant. Autrement dit, ce ne sont pas les premiers mots du traité *Mem.* qui sont venus s'adjoindre à la fin normale du traité *Sens.*, mais la dernière phrase du traité *Sens.* (τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν, 449^b3–4) qui est venue s'accoler à la première phrase du traité *Mem.* (περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστι, 449^b4), ce qui aboutit à une situation où la fin normale du traité *Sens.* se maintient, tandis que le début du traité *Mem.* est rallongé. Cela doit avoir dans un premier temps abouti à un texte du traité *Mem.* s'ouvrant par les mots τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστι, mais l'impossibilité syntactique résultant de la présence simultanée des deux adjectifs verbaux, σκεπτέον et λεκτέον, a été remarquée par un copiste. Seulement, au lieu de s'apercevoir de la duplication de la fin du traité *Sens.*, celui-ci semble avoir paré au plus pressé et s'être contenté de supprimer λεκτέον, ce qui donne le texte que l'on trouve aujourd'hui dans les manuscrits de la famille au début du traité *Mem.*, τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτέον περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστι. La faute dans la recension de la famille de **C^c** ne correspond donc pas à une réclame à proprement parler. Il n'est ainsi pas absolument nécessaire de l'expliquer par les usages relatifs aux rouleaux de papyrus : on peut imaginer, au niveau de l'ancêtre de la famille, qu'un copiste ayant devant lui un exemplaire où la séparation entre *Sens.* et *Mem.* n'est pas du tout marquée ait commis une simple dittographie, ou que la fin du traité *Sens.* ait été consignée en marge du début du cahier correspondant au traité *Mem.* pour en faciliter la reliure. La première option requiert toutefois de se représenter un ancêtre de la famille de **C^c** qui n'aurait présenté virtuellement aucun degré de séparation entre *Sens.* et *Mem.* – ce qui n'est pas du tout le cas dans **E**, où les deux traités sont nettement distingués par quelques décorations et le titre du traité *Mem.* (f. 210).

Le manuscrit Supp. gr. 314 (**C^c**) étant endommagé (ses feuillets ont été arrachés) pour la section du texte qui va du traité *Long.* 466^b au traité *Resp.* 472^b, je me réfère alors, sauf lorsqu'exceptionnellement un morceau lisible subsiste sur le talon, à son apographe *Vat. gr.* 2183 (**V^r**), réalisé de toute évidence lorsque son modèle était en meilleur état au cours du second quart du XV^e siècle.

Fautes communes à **C^c**, **M** et **i**

Sens.

438^b27 θερμὸν **C^cMi** : θερμὴ **cett.**

443^b23 μηδενὸς **C^cMi** : μηδὲν **a**

443^b25 εἴπομεν οὖν **C^cMi** : εἴπομεν **cett.**

445^b8 τοῦ δύνασθαι **C^cMi** : τῶι δύνασθαι **vulg.**

446^b3 εἰ αἰσθητὰ **C^cMi** : εἰ αἰσθηταὶ **E** : ἥισθηται **cett.**

447^a15 αἰσθάνονται γὰρ **C^cMi** : αἰσθάνονται **cett.**

449^a13 ὥσπερ **C^cMi** : ὥσπερ ἐπὶ **cett.**

449^a24 ἅπτων **C^cMi** : αὐτῶν **cett.**

Mem.

449^b4 τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτεόν περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστὶ καὶ διὰ τίνας αἰτίας γίγνεται **C^cMi** : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται **vulg.** (*Mem. débute par la reprise de la dernière phrase du traité Sens.*)

449^b16 τοδὶ om. **C^cMi**

449^b29 μνημονεύει τῶν ζώων **C^cMi** : μνημονεύει **cett.**

450^a25 ὅσα μετὰ φαντασίας **C^cMi** : ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας **cett.** (possible influence de du commentaire de Michel *ad loc.*, 13.21–22 : ταῦτα γὰρ εἶπεν ὅσα ἄνευ φαντασίας· μετὰ φαντασίας γὰρ καὶ ἡ τούτων, ὡς εἴρηται, γνῶσις.)

450^a31–32 τὸ αἰσθημα **C^cMi** : τοῦ αἰσθήματος **cett.**

450^b8–9 ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται **C^cMi** : φαίνονται **cett.**

451^a4 εἰ ἀπὸ **C^cMi** : ἀπὸ **cett.**

454^a10 φανέντα αὐτοῖς **C^cMi** : φαντάσματα **cett.**

451^b4 εἶναι μνήμην **C^cMi** : μνήμην

451^b31 μάλιστα **C^cMi** : κάλλιστα **cett.** (faute de minuscules)

452^a2 οὕτω καὶ αἱ κινήσεις om. **C^cMi**

452^a18 ἡ οὐδὲν ἡ **C^cMi** : ἡ **cett.**

452^b21 ΘΕ **C^cMi** : BE **cett.**

452^b22 ZABZA **C^cMi** : ZA πρὸς BA **cett.** (abréviation sans doute mal comprise)

Somn. Vig.

454^b3 ἀναγκαῖον om. **C^cMi**

454^b31 καὶ ἐπιθυμῖαι **C^cMi** : καὶ ἐπιθυμία **cett.**

455^b13 ποιεῖν **C^cMi** : ποῖόν **cett.**

455^b34 πότε **C^cMi** : πάντα **vulg.**

455^b34 μὲν οὖν om. **C^cMi**

456^a12 συμφυῆς **C^cMi** : σύμφυτον **cett.**

456^b1 αἱ καλούμεναι φλέβες **C^cMi** : αἱ φλέβες **cett.**

456^b17 τεθνάναι φαντασμάτα ὅταν κατασῶσι **C^cMi** : τεθνάναι **cett.** (amplification)

457^a22 ὅλως **C^cMi** : τὸ ὅλον **cett.**

Insomn.

460^a23 ἐπιπολῆς μᾶλλον ἐστὶ **C^cMi** : ἐπιπολαιότερον **vulg.**

460^b7 ὁρᾶν οἷον ἐὰν ἰδίῃ ξύλα παραπλησίως ἐστῶτα ταῦτα ὠπλισμένους ἄνδρας ὁρᾶν οἰέται **C^cMi** : ὁρᾶν **cett.** (glose)

461^b5 κυριωτάτα **C^cMi** : κυριωτέρα **cett.**

461^b10 τὰ μικρὰν ἔχοντα **C^cMi** : τὸ μικρὰν ἔχον **cett.**

461^b10–11 φάναι ἐκεῖνα εἶναι **C^cMi** : φαίνεται ἐκεῖνο **cett.**

461^b16 οὕτω γὰρ **C^cMi** : οὕτως **cett.**

462^a22–23 καθεύδοντες, ὡς ὦιοντο, ἐπεγερθέντες εὐθὺς ἐγνώρισαν τὸ τοῦ λύχνου om. **C^cMi** (saut du même au même)

Div. Somn.

462^b14 σχεδὸν πάντας **C^cMi** : πάντας **cett.**

462^b18 ἐνυπνίων πάντων **C^cMi** : ἐνυπνίων **cett.**

463^a29 τούτοις **C^cMi** : τούτων **cett.**

463^b4 ἐχόντων **C^cMi** : ἔχειν **cett.**

463^b13 θεόπεμπτος **C^cMi** : θεόπεμπτα **vulg.**

463^b13 τῶν ἐνυπνίων ἡ φύσις **C^cMi** : τὰ ἐνύπνια **cett.**

464^b17 μελαγχολικώτεροι τυγχνάωσιν ὄντες ὥστε **C^cMi** : μελαγχολιχοὶ **E** : μελαγχολική **cett.** (amplification)

465^b14 τότε γὰρ ταραχωδέστερος **C^cMi** : ἀταραχωδέστερος γὰρ **vulg.**

Long.

464^b23 πότερον δῆλον καὶ τὸ αὐτὸ **C^cMi** : πότερον ἕτερον ἢ τὸ αὐτὸ **vulg.**

464^b32 ὁμῶς **C^cMi** : ὁμοίως **cett.**

465^b18–19 ὑπολείμματος πρότερου **C^cMi** : ὑπόλειμμα τοῦ προτέρου **cett.**

465^b19 ἐνίοτε **C^cMi** : ἐναντίον **cett.**

465^b20 φθαρτὸν **C^cMi** : ἀφθαρτον **cett.**

465^b29 ἄδεια **C^cMi** : αἰδία **cett.**

465^b30 τὸ ποῦ **C^cMi** : τόπον **cett.**

465^b32 εὐπαθὲς **C^cM** : ἁπαθες **i** : πάθος vel πάθους **cett.**

466^a9 μακροβιώτατον **C^cMi** : μακροβιώτατα **Z** : τὰ μακροβιώτατα **vulg.**

466^a30 ὥς εἰ **C^cM** : ὥς **i** : ὥστε **Z** : ὥστε δεῖ **cett.**

466^b1 ποσὸν **C^cMi** : ποιὸν **cett.**

467^a7 οὗ **V^cMi** : ὅτι **cett.**

467^a12 οὐδὲ **V^cMi** : οἱ δὲ **cett.**

Juv.

468^a1–3 εἰσέρχεται ... βλέποντες **vulg.** : ἄνω **V^cMi** : om. **Z¹**

468^a16 τυτθὸς **Mi** : τοντθὸς **V^c** : στηθος **vulg.** (difficulté à déchiffrer l'antigraphe)

468^b1 ἴσως **V^ci** : ἴσος **M** : ἔστω **ZPOa** : ἔσται **cett.**

468^b15 χελώνη **V^cMi** : ἡ χελώνη **Z** : αἱ χελώναι **vulg.**

468^b22–23 ἀμφότερα **V^cMi** : καὶ ταῖς ἀποφυτεῖαις μάλιστα **vulg.**

468^b18 τὰς ἐκφυτείας **V^cMi** : τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐμφυτείας **vulg.**

468^b26 εἰς om. **V^cMi**

469^b3 ὥσπερ om. **V^cMi**

469^b32 μαραίνεται ἀεὶ **V^cMi** : μαραίνεται **cett.**

470^a32 ἀπρόβλητα **V^cMi** : ἀστρόβλητα **vulg.**

Resp.

471^a13 ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^cM** : πῶσα ἐμποδίζειν **i** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**

471^b13 οὐ φαίνονται **V^cMi** : φαίνονται **vulg.**

473^a22 ἥς **C^cMi** : ἀναπνοῆς **vulg.** : om. **Z¹**

473^b9 δίαιμοι **C^cMi** : λίφαιμοι **vulg.**

473^b11 δόναξι **C^cMi** : ἄλοξιν **vulg.**

473^b13 γ' ἐνθεῖναι θέρει **C^cM** : αἰθέρι **i** : κεύθειν αἰθέρι **vulg.**

473^b19 ἄλις **C^cMi** : εἰς **vulg.**

473^b25 πόρους **C^cMi** : πόροιο **cett.**

474^a6 πάλινρσσην ἴσον ὀπίσσω **C^c** : πάλιν (lac.) **M** : πάλινρσσην ἴκετ' ὀπίσσω **i** : πάλιν ἐκπνέει ἴσον ὀπίσσω **vulg.**

474^b1 ἐφήσι **C^cMi** : ἀφίησι **cett.**

475^b13 ἔχοντα **C^cMi** : ἔχει **cett.**

475^b27 ὕγρων **C^cMi** : ὕδρων **vulg.**

476^a1 καταψύξεως **C^cMi** : καταψύχεται **cett.**

476^a18 πρὸς om. **C^cMi**

477^a28 τοῦ πλείονος **C^cMi** : γῆς πλείονος **vulg.**

477^b24 τὸ ὕγρον om. **C^cMi**

477^b30 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλ' ὅτι **Z** : αὐτὸ ἄλλ' ὅτι **cett.**

478^a3 καὶ τὸ μέτριον **C^cMi** : πρὸς τὸ μέτριον **Z** : εἰς τὸ μέτριον **cett.**

VM

479^a8 ἀρχῆς **C^cMi** : ζωῆς **cett.**

479^b19 πάλλῃ **C^cMi** : πάλλῃν **Z¹** : παλμῶι **cett.**

480^a4 διερὸν **C^cMi** : διαίρον **Z¹** : αἰρομένη vel αἶροντος **cett.**

480^a19 πλέον om. **C^cMi**

480^a21 ἐν om. **C^cMi**

480^b8 σύριγγά τε πάντη φλέβες **C^cMi** : σύριγγα τέτανται φλέβες **Z** : παρατέτανται φλέβες **vulg.**

480^b27–28 τί περὶ φύσιν **i** : τί παρὰ φύσιν **C^cM** : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως **vulg.**
(abréviation ?)

Le texte de cette famille est par ailleurs contaminé dans le cas de *PN1* par *γ*, probablement par un manuscrit perdu proche de **U** (*Vat.* 260), **S** (*Laurent.* 81.1) et **O^d** (*Marc.* 209) et à partir du traité *Mem.* seulement. Ce processus a conduit à la correction d'un certain nombre d'erreurs que la source du texte de cette famille partageait originellement avec **E**¹³¹. Un bon exemple se trouve en *Div. Somn.*, 463^a28 : l'ancêtre de la famille, comme aujourd'hui les manuscrits **C^c** et **M** (la chose a été rectifiée dans **i**) omet le mot πολλάκις, ce que l'on constate aussi dans **E**. Seulement, si ce mot est totalement absent du texte de **E**, il est par contraste réapparu, mais à un endroit un peu différent, dans l'ancêtre de la famille où il figure une dizaine de mots auparavant en 463^a27, après πάλιν : le processus de contamination a abouti à la confection d'un exemplaire annoté, combinant les textes de deux sources, et l'annotation reflétant le texte issu de *γ* a été mal comprise par le copiste suivant. De manière semblable, en *Mem.* 451^a5, la leçon usuelle est διστάζομεν ἐνίστε· ὅτε δὲ συμβαίνει. Le manuscrit **E** donne ici διστάζομεν· ὅτε δὲ συμβαίνει, c'est-à-dire que le mot ἐνίστε y a disparu, tandis que les trois manuscrits **C^c**, **M** et **i** ont pour leçon ἐνίστε δὲ. Il y a de fortes chances pour que cette dernière remonte à un exemplaire perdu comportant la même leçon que **E**, sans ἐνίστε, avant que ce mot ne soit réintroduit, vraisemblablement par contamination, et ne vienne chasser dans l'apographe suivant le verbe διστάζομεν. Cette contamination semble avoir été bidirectionnelle, et l'on retrouve également des fautes issues de cette famille dans **S** pour *PN2*. Elle est étayée historiquement par le fait que ces deux familles, celle de **C^c** et celle de **O^d**, sont toutes deux fortement liées à la figure de Choumnos.

Contamination de l'ancêtre de **C^c**, **M** et **i**

Mem.

450^b21 τὸ ἐν πίνακι **C^cMiUSO^d** : τὸ ἐν τῷ πίνακι **cett.**

¹³¹ Le phénomène est déjà relevé par Bloch (2008), p. 12 n. 36. Seulement, les exemples au sein du traité *Sens.* qu'il cite à l'appui sont des passages où le texte de **C^c** est certes plus proche de celui de *γ* que de celui de **E**, mais dans les trois cas l'erreur se trouve du côté de **E**, si bien que l'on ne peut pas exclure que **C^c** ait préservé une leçon remontant à son ancêtre commun avec **E** plutôt qu'importé une leçon de *γ*, à partir du moment où l'on ne suppose plus qu'il s'agit d'un apographe de **E**.

451^{b1} μαθόντα **SO**^d : μαθόντα ti **C^cMi** : παθόντα **cett.**

451^{b8} τὸ αὐτὸ τὸν αὐτὸν **C^cMiUSO^dW** : τὸν αὐτὸν τὸ αὐτό **cett.**

451^{b23} μὲν **C^cMiSO^d** : μὲν οὖν **cett.**

452^{b3} αὐτός **Eβ** : αὐτός ἐπεὶ **C^cMi** : αὐτόσε πηι **γ**

Somn. Vig.

454^{a19} ὁμοίως δὲ ὅτι καὶ **C^cMiU** : ὁμοίως δὲ καὶ ὅτι **cett.**

455^{a16} ὅτι : τι **C^cMiSO^d** : om. **E**

457^{b20} τοῦτο τὸ πάθος εἶναι **C^cMiSO^d** : εἶναι τοῦτο τὸ πάθος **EvZ^a** : τοῦτ' εἶναι τὸ πάθος **βγ**

Insomn.

458^{b8} ὥστε om. **C^cMiy**

458^{b25} ἐδοξάζομεν **C^cMiy** : δοξάζομεν **Eβ**

459^{a17} φαντασία **C^cMiSO^d** : φαντασία ἡ **cett.**

460^{a4-5} διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος **Eβ** : διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν εὐλόγως τοῦ σώματος ὅταν ἦι τὰ καταμήνια : εὐλόγως ὅταν ἦι τὰ καταμήνια διακεῖται ὥσπερ καὶ ἕτερον μέρος ὅτι οὖν **γ**

460^{a15} μάλιστα αἰσθάνεται **C^cMiUS** (incert. **O^d**) : αἰσθάνεται μάλιστα **cett.**

462^{b1} ὥστε μηδὲν **C^cMiy** : μηδὲν **Eβ**

462^{b1-4} σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστι συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἑωρακόσιν **C^cMi** : σπάνιον μὲν οὖν τὸ τοιοῦτον ἐστι συμβαίνει δ' ὅμως καὶ τοῖς μὲν ὅλως διετέλεσεν ἐνίοις δὲ καὶ προελθοῦσι πολλῶι τῆς ἡλικίας ἐγένετο πρότερον οὐδὲν ἐνυπνίον ἑωρακόσι **γ** : τοῖς δὲ πόρρω που προελθούσης τῆς ἡλικίας ἰδεῖν πρότερον μὴ ἑωρακόσιν **Eβ**

Div. Somn.

462^{b26} εὐρεῖν τοῦτων τὴν ἀρχὴν **C^cMiy** : εὐρεῖν τὴν ἀρχὴν **Eβ**

464^{a16} διὸ **C^cMiy** : διὰ τὸ

Deux problèmes restent à ce jour non entièrement résolus concernant la famille de **C^c**. Le premier est de déterminer si, dans le cas de *PN1*, elle fait partie de la descendance du manuscrit **E** ou représente une tradition proche mais indépendante de **E**. Le second concerne, pour les *PN* dans leur ensemble, le rapport entre ses trois principaux témoins dont tous les autres sont issus, **C^c**, **M** et **i**. Concernant la première question, l'indépendance de **C^c** vis-à-vis de **E** été soutenue par Fobes (1913) pour *Mete.*, qui le présente comme le seul autre témoin de la famille de **E**, ainsi que par Rashed (2001) pour *Gener. Corr.* et Boureau (2019) pour *Cael.* En ce qui concerne *PN1*, Escobar (1990) y voit un descendant d'un apographe corrigé de **E**, qu'il partagerait comme modèle avec **V** et **P^{f132}**, tandis que Bloch (2008a), pp. 10–16, affirme que **C^c** descend directement de **E** et ce indépendamment des autres apographes de ce dernier. La question nécessite

¹³² Il semble s'agir dans ce cas d'une erreur de méthode de la part d'Escobar (1990). Que **V**, **P^f** et **C^c** puissent partager certaines leçons que l'on peut interpréter comme des corrections du texte de **E** n'implique pas nécessairement qu'ils remontent ensemble à un manuscrit intermédiaire corrigeant **E**, d'une part parce qu'un texte clairement fautif dans **E** peut tout à fait être corrigé indépendamment de la même manière, d'autre part et surtout parce que cela ne doit pas conduire à négliger le fait que **V** et **P^f** présentent des fautes propres dont est dépourvu **C^c** qui ne s'expliquent qu'à partir du texte de **E** (cf. *supra*).

pour être tranchée de déterminer, non pas si **E** présente parfois des fautes dont serait exempt **C^c** (et accessoirement **M** et **i** avec lui), car la contamination de ce dernier par des manuscrits de la branche **γ** rendrait alors l'origine de ses leçons suspectes, mais de déterminer s'il arrive que **C^c** présente une leçon déjà fautive qui est distincte de ce que l'on peut trouver dans **γ** et par laquelle s'explique une faute de **E**, ou encore si **E** et **γ** peuvent présenter des fautes dont serait dépourvu **C^c**. Je tente de montrer ci-dessous que tel est bien le cas. Notons, de plus, que certaines fautes de **C^c** semblent difficilement explicables sur la seule base de **E**¹³³. Le fait, enfin, que la cohérence de la famille et sa situation stemmatique soit préservée pour *PN2* suggère que son géniteur contenait l'ensemble des *PN*, ce qui n'est pas le cas de **E**.

Exemples de fautes séparant **E** de **C^c**, **M** et **i**

Sens.

437^{b7} τὸ θολόν **C^cMβ** : τὸ ὅλον **E** : ὁ θολός **iy** (l'influence de **γ** ne suffit pas à expliquer pourquoi le neutre aurait subsisté : **C^c** semble bien plutôt avoir préservé la leçon originelle de l'ancêtre qu'il partage avec **E**)

445^{a12} καὶ τὸ τε **E** : καὶ τῶι τε **C^cMiC^a** : καὶ τῶι **γ** (peut-être une correction sur la base du texte de **E**, mais il semble plus probable que ce soit **E** qui erre à partir du texte de **C^c**)

Mem.

450^{a11} τοῦτο νοομεν **E¹** : τοῦ νοομένου **E²γ** : τοῦ νοῦ μὲν **C^cMi** : τοῦ νοητικοῦ **β** (la leçon originelle de **E** ne s'explique qu'en observant que νοῦς est devenu hétéroclite pendant l'ère romaine¹³⁴, d'où le génitif νοός, lequel explique à la fois la leçon de **E** et celle de **C^c** où le génitif usuel a été rétabli, si bien que **C^c** transmet ici contre **E** et **γ** la leçon originelle de **a**)

452^{b17} ΓΔ **C^cMiβX** : ΑΔ **cett.** (**C^c** n'est pas contaminé par **X** ou **β**)

452^{b19–20} ἡ ΗΘ **E¹** : ἡ ΚΘ **E³** : ἡ Θ **C^cMiβ** : ἡ τὸ Θ **γ** (la leçon originelle de **E** semble résulter d'une simple dittographie dont l'exemplaire à l'origine de **C^c** a été préservé)

452^{b27} ἅμα **C^cMi** : om. **E** : ἀλλὰ **βγ** (faute de majuscules)

453^{a7} μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε ποσόν **E** : τοῦ πότε μὴ γνωρίζωσι τὸ ποσόν **C^cMi** : μὴ γνωρίζωσι τοῦ πότε τὸ ποσόν **β** : μὴ γνωρίζωσι τοῦτο πότε τῶι ποσῶι **γ** (la leçon de **C^c**, sensiblement meilleure que celle de **E**, semble difficilement pouvoir en être issue, pas plus que de **γ**)

Somn. Vig.

457^{a29} σκληφοροὶ **βE¹** : σκεληφοροὶ **C^cMi** : σκληροὶ **vulg.** (l'adjectif σκεληφρός est extrêmement rare, les occurrences les plus récentes sont celles de la forme σκελεφρός qui se trouvent dans le commentaire aux *Aphorismes* hippocratiques attribués à Stéphane d'Athènes [III, 14.69 ; 18.34 ; etc.] ; elle apparaît aussi une fois chez Michel Psellos, 16.211 Duffy [1992])

Insomn.

458^{b4} καὶ ὅλως **E** : ὅλως δ' **C^cMiβ** : καὶ ὅλως δ' **γ** (la leçon que reprend **C^c** a de fortes chances d'être archétypale, ce n'est ni celle de **E**, ni celle de **γ**, ni une combinaison évidente des deux)

¹³³ Même en supposant, comme le fait Bloch (2008), p. 13, bien que de manière très hésitante, que **C^c** descend d'une copie de **E** réalisée avant l'intervention de **E²**. Voir *Somn. Vig.* 457^{a29}, pour un exemple où **C^c** est plus proche d'une leçon de **E¹** que de la correction apportée par **E²**, l'apparat est le suivant : σκληφοροὶ **E¹**(ut vid.)**β** : σκεληφοροὶ **C^cMi** : σκληροὶ **E²γ**.

¹³⁴ Voir Kühner & Blass, p. 516 n. 5.

458^b12 ἀποφαίνεται E : ἂν φαίνεται C^cMi : ἂν φήσειεν βγ (la leçon de C^c semble représenter un état antérieur d'un ancêtre commun avec E plutôt que dériver du texte de ce dernier)

Div. Somn.

463^a27–28 πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις E : πάλιν πολλάκις ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις πολλάκις C^cMi : πάλιν ἀναγκαῖον καὶ τὰς καθ' ὕπνον κινήσεις πολλάκις βγ (si C^c avait corrigé l'omission de πολλάκις à partir de γ, il n'y aurait pas de raison au déplacement ; il semble plus probable que le déplacement ait été le fait de l'ancêtre de E et C^c, puis qu'il soit tombé hors de E)

L'examen de ces fautes invite ainsi à considérer que la recension de *PN1* préservée par la famille de C^c n'est pas issue de E. D'autres indices convergents, sans être le moins du monde décisifs, suggèrent également que la source de la recension de la famille de C^c ne saurait provenir directement ou indirectement de E. (1) Le texte de la famille de C^c duplique la fin du traité *Sens.* au début du traité *Mem.*, ce qui n'est pas du tout le cas dans E. Il est même impossible de supposer que cette faute a été commise avec le texte de E sous les yeux, où les deux traités sont très clairement séparés au f. 210. Si l'on maintient l'hypothèse que la famille de C^c a E pour ancêtre, il faut vraiment supposer un scénario très compliqué pour expliquer comment on aurait pu aboutir à cette situation durant une fenêtre temporelle limitée qui va de la confection de E (milieu du X^e siècle) à la traduction de Jacques de Venise (première moitié du XII^e siècle), où la faute est déjà attestée. (2) L'ancêtre de la famille comprenait des scholies au traité *Sens.* inspirées du commentaire d'Alexandre, lesquelles ne se retrouvent que très partiellement dans E et font usage d'un lexique qui n'est guère attesté qu'au sein de l'école néo-platonicienne, en particulier à la fin de l'Antiquité. Si elles ont été inventées par un lettré byzantin à partir des bribes que l'on trouve dans E, ce doit être une personnalité au moins aussi remarquable que celle d'un Michel Psellos – or rien n'indique une activité de ce genre à cette période, en-dehors justement du cercle de Psellos, où l'on lit les *PN* dans une tout autre recension, celle du *deperditus* λ. (3) Le texte de la famille de C^c dans le cas de *PN2*, traités qui sont entièrement absents de E, est apparenté à celle d'un manuscrit encore plus ancien, Z (Oxon. CCC 108), que rien, sur le plan codicologique, ne rattache à E en particulier : la famille occupe ainsi une position stématique analogue pour *PN2*, avec cette différence que Z a été remplacé par E. Personne n'a, à ma connaissance, émis l'hypothèse que son texte était issu de Z pour *PN2*, en dépit du fait qu'ils partagent un grand nombre de fautes, et je la tiens de nouveau pour indépendante de Z. Si l'une des principales raisons de douter de l'indépendance de cette famille à l'égard de E pour *PN1* vient d'une réticence à croire qu'il y aurait encore eu au début du XIV^e siècle à Constantinople des sources textuelles aussi extraordinaires qui auraient été ensuite perdues autrement, le doute doit disparaître lorsque l'on considère le cas de *PN2*.

La question du rapport entre C^c (Paris. Suppl. gr. 314), M (Vat. Urb. 37) et i (Paris. 2032) est, elle aussi, débattue. Harlfinger (1971a) présume que M et i partagent un même modèle pour les traités qu'ils transmettent en commun. Escobar (1990) et Bloch (2008a) soutiennent que C^c est l'ancêtre des deux autres. Rashed (2001) et Boureau (2019) les

construisent tous trois comme indépendants mais étroitement apparentés¹³⁵. La question nécessite, pour être résolue, un examen détaillé de leurs fautes respectives¹³⁶.

Divergences entre C^c, M et i

Sens.

- 436^b12 διοριζόμενον C^cM : διοριζόμεθα i
 436^b17 πάθος C^ci : πάθους M
 436^b12 υπάρχουνει C^cM E : έχουσι i βγ
 437^a28 γὰρ C^cE : γὰρ καὶ M : ἄρ' i βγ
 437^a28 ἐαυτὸν i βγ : om. C^cM E
 437^a32 ποιῇ C^cM E : ποιῶν i βγ
 437^b7 τὸ θόλον C^cM : ὁ θόλος i
 437^b27 αἰσθόμενοι C^cM : αἰσθόμενοι i βγ
 437^b29 αἶτ' C^cM Eβ : οἷ τ' i γ
 437^b30 πῦρ C^cMi Eβ : φῶς i(s.l.) γ
 437^b30 ἐελμένον C^cM E : ἐεργμένον i βγ
 438^a1 χθονίησι λοχαζέτο C^cMi E : ὀθόνησι ἐχεύατο i(s.l.) γ
 438^a2 ἀμφὶ καέντος C^cM E : ἀμφινάεντος i βγ
 438^a20 αἶμα πλεῖον C^ci : πλεῖον αἶμα M
 438^a22 ἀριγώτατον C^c : ἀρριγώτατον i γ : ἀρριγώτερον M
 439^b17–18 τὸ λευκὸν καὶ μέλαν C^ci E : τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν M βγ
 439^b32 χρώματος C^cM E : χρωμάτα i βγ
 440^a20 μὴ ταῖς C^ci E : μὴ καὶ ταῖς M : om. γ
 441^a3 δὴ C^ci E¹ : δ' M : δ' ἡ cett.
 ad 441^a5 τὰ γένη : ἀντὶ τοῦ τὰ εἶδη C^c(s.l.) : ἀντὶ τὰ εἶδη M(s.l.)
 441^a15 δὲ καὶ κειμένους C^cM E : καὶ κειμένους i : καὶ κινουμένους γ
 441^a25 πλεῖον C^ci βE : πλεόν M γ
 441^b5 ἐστὶν C^ci βE : εἰσιν M γ
 441^b5 καὶ C^cM βE : διὸ καὶ i γ
 441^b8 τὸ τῶν χυμῶν γίνεταί γένος μάλιστα C^ci βE : τὸ τῶν χυμῶν γένος γίγνεται μάλιστα M : τὸ τῶν χυμῶν γίνεταί μάλιστα γένος γ
 441^b26 οὐδ' αὐτοῖς C^cM E : οὐδὲν αὐτῶν i(p.c.) λμ
 442^a11 τῶν C^cM : τῶι i vulg.
 442^a24 πράσιον C^cM E : πράσινον i βγ
 442^b5 ἐν om. C^cMi(sed ins. s.l.)
 442^b8 διὸ καὶ περὶ μὲν C^cE : διὸ καὶ περὶ M βγ : διὸ περὶ i
 443^a1 ἥι πλυτικὸν ἢ ῥυπτικὸν C^cM E : ἥι πλυτικὸν καὶ ῥυπτικὸν i γ
 443^a19 ἀοσμώτεραι C^ci E : ἀοσμότεραι M γ
 443^a24 ὅτι ῥῖνες C^cM E : ῥῖνες i γ

¹³⁵ De même que Siwek (1961) pour les *PN* et (1965) pour *An*. à l'égard de C^c et i, ce traité n'étant pas contenu dans M.

¹³⁶ Je ne cite ci-dessous évidemment pas tout ce qui relève de fautes propres à l'un ou l'autre manuscrit lorsque le texte dont est issue la faute est manifestement identique dans les trois cas, par exemple dans le cas d'une abréviation devenue inintelligible au sein de l'ancêtre partagé. J'en cite tout de même certaines afin de prouver que C^c ne descend ni de M ni de i (ce que la datation suffit à prouver), et surtout que ce n'est le cas, ni que i descend de M, ni que M descend de i.

- 443^a24 ἐπει **C^m E** : ἐπὶ **i γ**
 443^b14 ἡ πῆξις **Cⁱ E** : καὶ ἡ πῆξις **M γ**
 443^b19 τεταγμένων **C^m E** : τεταγμένον **i γ**
 444^a17 ξηρὰ καὶ ὑγρά **C^m Mi(a.c.) E** : ἡ ξηρὰ καὶ ἡ ὑγρά **i(p.c.) γ**
 444^b16 αἰσθάνεται **C^m E** : αἰσθάνονται **i γ**
 444^b28 αὐτοῦ **C^m E** : αὐτῶν **i γ**
 444^b31 : θαρεῖται **C^m** : φθαρεῖται **E** : φθείρεται **i γ**
 445^a2–3 τῶν φυομένων **C^m E** : τῶν φειομένων **i** : φυόμενα **γ**
 445^b3 ἅπειρα **C^m E** : ἅπειρον **i γ**
 445^b10–11 καὶ τοσόνδε **C^m** : μὴ ποσὸν δὲ **i(p.c.) E γ**
 445^b23 ἀναγκαῖον **C^m E** : ἀνάγκη **i γ**
 445^b27 εἰς ἄνισα **C^m** : ἄνισα **i E γ**
 446^a1 ὁρωμένης **C^m Mi(p.c.)** : ὁρωμένον **i(a.c.) γ**
 446^a5 πᾶμπαν **C^m E** : πᾶν **i γ**
 446^a6 τῷ ποδί **C^m E** : τῇ δίποδι **i γ**
 446^a7 ἐνεργεῖαι **C^m E** : ἐνεργεῖαι δ' ἤδη **i γ**
 446^a7 τηνικαῦθ' αἱ **C^m E** : τηλिकाῦται **i γ**
 446^a13 αἰσθάνεσθαι **C^m E** : αἰσθέσθαι **i γ**
 446^a27 τὸν μεταξύ **C^m E** : τὸ μεταξύ **i γ**
 446^b1 εἶτε **M** : ὅτε **Cⁱ cett.**
 446^b17–18 εἶναι ἀπορία καὶ περὶ τούτων **Cⁱ E** : ἀπορίαν εἶναι καὶ περὶ τούτων **M**
 446^b23 δὴ **C^m E** : om. **i** : ἤδη **γ**
 447^a8 πρὶν **C^m EP** : ἔτι πρὶν **i γ**
 447^a13 δυεῖν ἅμα **C^e E** : δυοῖν ἅμα **Mi** : δυό ἅμα **γ**
 447^a13 δύνασθαι αἰσθάνεσθαι **Cⁱ E** : δύνασθαι **M** : αἰσθάνεσθαι **γ**
 447^a18 κεκραμμένου **C^e E** : κεκραμένου **Mi γ**
 447^a23 μόνην **C^m vulg.** : μονὴ **i** : μόνη ἦν **λμ**
 447^b6 δυεῖν **C^e E** : δυοῖν **Mi γ**
 447^b20 δυεῖν **C^e E** : δυοῖν **Mi γ**
 448^b21–22 ἄτομον **Cⁱ E** : ἄτομα **M** : ἀτόμωι **γ**
 448^b24 μέρει **C^e P** : μέρη **Mi vulg.**
 448^b28 ἦι **C^m E** : εἰ **i γ**
 449^a14 ἐν ἀριθμῷ **C^m E** : καὶ ἐν ἀριθμῷ **i γ**

Mem.

- 450^a23–24 φαντασία· καί ἐστι μνημονευτὰ καθ' αὐτὰ μὲν ὧν ἐστι φαντασία om. **M**
 450^a32 τοῖς δακτύλοις **C^m** : τοῖς δακτυκίοις **i**
 451^b31 τάχιστα καὶ μάλιστα **Cⁱ** : καὶ τάχιστα μάλιστα **M**
 452^a20 ἐπὶ τὸ ΗΘ **i E** : ἐπὶ Τ Η Θ **C^m** : ἐπὶ τοῦ Θ **βγ**
 452^b23 τὸ Ζ **C^m βγ** : τὸ Η **i** : τὸ Θ **E**
 452^a25 ἐπὶ **C^m cett.** : ἐπεὶ **i**
 452^b8 ὅτῳ ποτὲ **C^m** : ὅτε ποτὲ **i** : τι ὧι **vulg.**
 453^a17 ἐπέχοντας **C^e γ** : ἀπέχοντας **Mi**
 453^a25 ἐπέλθῃ **C^m γ** : ἐπέλθοι **i**

Somn. Vig.

- 453^b11 σκεπτέον **M E** : ἐπισκεπτέον **Cⁱ βγ**
 453^b24 ἀπ' αὐτομάτου **C^m E** : ἀπὸ ταῦτομάτου **i γ**
 454^b22 εἰ om. **C^m**

455^b34 πότε **C^cM** : om. **i** : πάντα **vulg.**

458^a24 εἰς τὸ **C^cM E** : ἐν τῷ **i**

Insomn.

458^b24–25 ὥστε δηλον ὅτι οὔτε ἐνύπνιον πᾶν τὸ ἐν ὑπνῳ φάντασμα om. **M**

459^b14 πρὸς ἄλλο **i** : ἄλλο **C^cM vulg.**

460^a16 τὴν τοῦ ἀέρος οὔσαν ἀφὴν **i** : οὔσαν τὴν τοῦ ἀέρος ἀφὴν **cett.**

Div. Somn.

463^a27 πάλιν πολλάκις **C^cM** : πάλιν **i vulg.**

463^a28 πολλάκις om. **C^cM E**

463^b7 περιγίνεσθαι **C^cM** : παραγένεσθαι **i vulg.**

464^b19 περὶ δὲ κινήσεως τῆς λοιπῆς τῶν ζώων **C^cM E** : om. **i βε**

Long.

464^b33 ὅς **C^cM** : ὡς **i** : ὅσον **cett.**

465^a8 βραχύτεροι **C^cM** : βραχύβιοι **i cett.**

465^a29 περὶ τὴν φύσιν **C^cM** : παρὰ τὴν φύσει **i** : παρὰ τὴν φθορὰν **cett.** (abréviation?)

465^b32 εὐπαθὲς **C^cM** : ἀπαθὲς **i** : πάθος vel πάθους **cett.**

465^b30 τὸ ποῦ **C^cM Z¹** : τοῦ ποῦ **i cett.**

466^a22–23 καὶ τὸ ξηρὸν δὲ τὸ ὑγρὸν **C^cM** : καὶ τὸ ξηρὸν καὶ τὸ ὑγρὸν **i cett.**

466^a27 ὅλως λόγος **C^c** : ὅλος λόγος **M** : ὅλως λόγῳ **i** : ἅπλως **Z¹** : ὅλως **cett.** (abréviation)

466^a30 ὡς εἰ **C^cM** : ὡς **i** : ὥστε **Z** : ὥστε δεῖ **cett.**

466^b14 τὸ γῆρας **C^cM** : καὶ τὸ γῆρας **i** : τὸ δὲ γῆρας **cett.**

467^a33 κεφαλῇ **V^cM** : lac. **i** : κεφαλοβαρῇ **cett.** (modèle illisible ?)

467^a34 ὥσπερ γὰρ καὶ τῶν φυτῶν **ZV^cM** : ὥσπερ καὶ τῶν φυτῶν **i** : καὶ τῶν φυτῶν **vulg.**

Juv.

468^b1 ἴσως **V^ci** : ἴσος **M** : ἔστω **Z** : ἔσται **vul.**

Resp.

470^b12 μόνον κατηγορεῖν **V^cM Z¹** : κατηγορεῖν μόνον **i** : κενὴν κατηγορεῖν vel κενῶς κατηγορεῖν **cett.**

470^a11–12 παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχείων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτῃ παραλλάξ ποιοῦσιν **V^c Z** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχείων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιοῦσιν **M** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχείων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτῃ εἰ παραλλάξ ποιοῦσιν **i** : παραλλάξ **vulg.**

471^a13 ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^cM** : πῶσα ἐμποδίζειν **i** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**

471^a32 τὸ στόματι **V^ci** : τῷ στόματι **M cett.**

472^a12–13 εἰσὶ **V^ci** : εἰσιὼν **M cett.**

472^a25 εἴσω **i Z¹** : ἴσον **V^cM** : εἰσιὼν **cett.**

472^b14 ἐμππτον (sic) **M** : ἐμπίπτειν **cett.**

473^a7 ἐροῦμεν πάλιν καὶ πρότερον πρὸς τοῦτον τὸν λόγον **i** : ἐροῦμεν πάλιν καὶ πρὸς τοῦτον τὸν λόγον **cett.**

473^a26 ἐπεὶ **C^cM Z¹** : ἐστὶ **i cett.**

473^b12 διαπερές **C^c** : διαμπερές **cett.**

473^b13 γ' ἐνθεῖναι θέρει **C^cM** : αἰθέρι **i** : κεῦθιν αἰθέρι **vulg.**

473^b20 ἄργος **C^cM Z¹** : ἄγγος **i vulg.**

474^a6 πάλιν ορσον ἴσον ὀπίσσω **C^c** : πάλιν (lac.) **M** : πάλιν ορσον ἵκετ' ὀπίσσω **i** : πάλιν ἐκπνέει ἴσον ὀπίσσω **vulg.**

474^b26 μικρά **C^cM** : μικροῖς **i cett.**

475^a3 ζῶσι καὶ ἐπτά ἔτη om. **i**

475^b6–7 τῶν ἐναίμων om. **M**

475^b7 θήλαιαν **C^cM** : θυέλλαν **i** : θάλατταν **cett.** (difficulté à déchiffrer l'antigraphe ?)

477^b30 ὑπ' ἄλλό τι **C^cM** : ἐπ' ἄλλό τι **i** : ὕδωρ ἄλλ' ὅτι **Z** : αὐτό ἄλλ' ὅτι **cett.**

VM

478^b28 φυτοῖς **C^cM** : ζώιοις **i cett.**

479^a11–12 σκληραινόμενων **C^cM Z** : σκληρυνόμενων **i** : ξηραινόμενων **cett.**

480^b27–28 τί περὶ φύσιν **i** : τί παρὰ φύσιν **C^cM** : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως **vulg.** (abréviation ?)

On peut en déduire tout d'abord que **i**, qu'il descende ou non de **C^c** est contaminé par des leçons issues de **γ**, vraisemblablement depuis un manuscrit apparenté à **λ**, de même que **M** de façon moins massive. Prouver leur indépendance à l'égard de **C^c** requerrait de mettre en évidence des fautes propres à ce dernier, absentes de **i** et **M**. Or, à l'exception de l'usage du duel inhabituel δουῖν, corrigé systématiquement en δουῖν dans **i** et **M**, je n'observe pas régulièrement de telles fautes. On pourrait éventuellement construire un argument pour l'indépendance de **M** à partir du traité *Somn. Vig.* 453^b11, où il préserve la leçon de **E** contre **C^c** et **i**, et de manière analogue pour celle de **i** à partir du traité *Mem.* 452^a20, mais cela paraît constituer une base trop étroite pour permettre une certitude suffisante. Aucune objection majeure ne saurait cependant être adressée à une reprise pour **PN** de la situation diagnostiquée par Rashed (2001) et Boureau (2019), à savoir que **C^c**, **M**, et **i** descendraient indépendamment de trois modèles perdus, contaminés de trois manières différentes, remontant à un même modèle croisant des leçons de partagées avec un ancêtre commun à **E** et des leçons de **γ**¹³⁷, si ce n'est que ce n'est pas là l'hypothèse la plus économique pour rendre compte de la situation dans les **PN**. Indépendamment de ces travaux, on pourrait ainsi se croire fondé à inférer que **M** et **i** représentent deux descendants de **C^c** contaminés indépendamment l'un de l'autre par **γ**. En dépit de ce fait, il me paraît dans l'ensemble plus légitime de supposer une continuité dans la transmission du traité *Gener. Corr.*, du traité *Cael.* et des **PN** au sein de ces trois manuscrits.

2.4.2 Les scholies au traité *Sens*

Les scholies et annotations de la famille sont uniquement contenues dans les marges externes des manuscrits **C^c** et de **M**, tandis que le manuscrit **i** est, à une unique exception près (f. 288^v), dépourvu de scholies. Je les transcris en conservant l'accentuation et

¹³⁷ Surtout si l'on ajoute l'argument de Rashed (2001), p. 220, selon lequel c'est la transmission du traité *Gener. Corr.*, au sein de laquelle un nombre bien supérieur de manuscrits de cette famille nous sont encore accessibles, qui donne le mieux à voir son histoire dans toute sa complexité.

la ponctuation des manuscrits. Un petit nombre de ces annotations se retrouvent dans le manuscrit E¹³⁸.

ad Sens. 436^a1 περί ψυχῆς καθ' αὐτὴν διώρισται πρότερον. L'expression ἀντὶ τοῦ ἰδίου dans C^c (f. 133, encre rouge), ou, plus brièvement, le seul mot ἰδίου dans M (f. 79), est placée au-dessus de καθ' αὐτὴν dans le corps du texte. On lit ensuite en marge ἰδίου μὲν περί ψυχῆς ἰδίου δὲ περί ἐκάστου τῶν μορίων καὶ τῶν δυνάμεων αὐτῆς dans les deux manuscrits. Source : καθ' αὐτὴν δὲ εἶπε περί ψυχῆς διωρίσθαι ἀντὶ τοῦ ἰδίου τε κοινῶς καὶ καθόλου περί ὅλης ψυχῆς καὶ ἰδίου περί τῶν μορίων τε καὶ δυνάμεων αὐτῆς ἐκάστης (Alexandre, *In Sens.*, 3.8–10).

ad 436^a17–18 φυσικοῦ δὲ καὶ περί υἰείας καὶ νόσου τὰς πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς. C^c f. 133, encre rouge ; M f. 79 : πρώτας ἀρχάς λέγει ἀντὶ τοῦ ἐκ ποίων πρώτων ἀρχῶν καὶ ἐν ποίοις πρώτοις οἷον ἐν συμμετρίας ψυχρῶν καὶ θερμῶν. Source : τουτέστιν ἐκ τίνων πρώτων ἀρχῶν τε καὶ ἐν τίσι πρώτοις ἡ υἰεία καὶ ἡ νόσος, ὅτι ἐν συμμετρίας τῶν πρώτων δυνάμεων, ξηρῶν ὑγρῶν, θερμῶν ψυχρῶν (6.11–13).

ad 437^b9–10 ἐκείνως δ' αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός. C^c f. 134 ; M f. 80 : ἀντὶ τοῦ οὕτως δὲ ἑαυτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός ὥσπερ ἐν τοῖς κατόπτροις. Source : τὸ δὲ ἐκείνως δὲ (ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός ὥσπερ καὶ ἐν τῇ ἀνακλάσει ἴσον ἐστὶ τῷ οὕτω δὲ ἐν τῇ τοιαύτῃ κινήσει καὶ θλίψει τοῦ ὀφθαλμοῦ αὐτὸς αὐτὸν ὁρᾷ ὁ ὀφθαλμός, ὥσπερ καὶ ἐν τοῖς κατόπτροις καὶ ἐν πᾶσιν, ἐν οἷς κατὰ ἀνάκλασιν αὐτὸν ὁρᾷ (20.6–9). On notera que le lemme d'Alexandre suppose une leçon différente (αὐτὸς αὐτὸν, tandis que la famille de C^c, avec E, ne donne que αὐτὸς), sans que la variante n'ait été signalée.

ad 437^b28 ἀμοργούς. C^c f. 134 ; M f. 80 : ἀντὶ τοῦ κωλυτήρας πυκνούς. Source (?) : ἀμοργούς δὲ τοὺς λαμπτήρας λέγοι ἂν τοὺς ἀπειρικτικούς ἀπὸ τοῦ ἀπερύκειν τὰ πνεύματα καὶ σκέπειν τὸ περιεχόμενον ὑπ' αὐτῶν πῦρ· ἡ ἀμοργούς τοὺς πυκνούς καὶ διὰ πυκνότητα ἀπερύκοντας τὰ πνεύματα (23.18–20). De nouveau, la famille de C^c avec E transmet une leçon différente, ἀμοργούς, de celle lue par Alexandre, ἀμοργούς, et la divergence n'a pas été reportée par l'annotateur. De surcroît, il s'écarte significativement d'Alexandre en introduisant un substantif très rare, κωλυτήρ¹³⁹.

ad 437^b30 ταναώτερον. Le mot λεπτότερον est transcrit au-dessus de la ligne dans C^c (f. 134) et dans M (f. 80), à l'encre rouge. Source : ταναῶν δὲ τὸ πῦρ τὸ διὰ λεπτότητα τεινόμενόν τε καὶ διεκπίπτειν διὰ τῶν πυκνῶν δυνάμενον (23.21–22).

ad 438^a6 ὅτι δ' οἶεται τὸ ὁρᾶν εἶναι τὴν ἔμφασιν. Le mot ἀνάκλασιν est placé au-dessus de ἔμφασιν dans C^c (τὴν ἔμφασιν, f. 134^v) et M (f. 80, encre rouge), puis l'on lit en marge ἔμφασις ἐστὶ τὸ ἐμφαινόμενον εἶδος ἐν τῇ κόρῃ. Source : Δημόκριτος τὸ ὁρᾶν εἶναι τὸ τὴν ἔμφασιν τὴν ἀπὸ τῶν ὁρωμένων δέχεσθαι, ἐστὶ δὲ ἡ ἔμφασις τὸ ἐμφαινόμενον εἶδος ἐν τῇ κόρῃ (20.15–16).

ad 438^a13–14 οὐ μέντοι συμβαίνει τὸ ὁρᾶν ἢ ὑδωρ ἀλλ' ἢ διαφανές. C^c f. 134^v ; M f. 80 : συμβέβηκος γὰρ τῷ ὑδατι τὸ διαφανεῖ εἶναι. Source : οὐ μὴν διότι ὑδωρ ἐστὶ καὶ ἐξ ὑδατος, διὰ τοῦτο ὁρᾷ, ἀλλὰ καθότι συμβέβηκε τῷ ὑδατι διαφανεῖ εἶναι (26.11–12).

ad 438^b3–5 ἀλλ' εἶπε φῶς εἴτ' ἀήρ ἐστὶ τὸ μεταξὺ τοῦ ὁρωμένου καὶ τοῦ ὁμματος, ἢ διὰ τούτου κίνησίς ἐστιν ἢ ποιοῦσα τὸ ὁρᾶν. C^c f. 134^v ; M f. 80^v : ὁ λέγει τοιοῦτον ἐστιν· ἀμεινον ἦν τούτου ὁ διαβάλλει τὸ λέγειν τὸ ἐκτὸς φῶς τῷ ἐντὸς πρὸ τοῦ ἐκπεμφθῆναι συμφυέσθαι πρὸς τῇ κόρῃ καὶ

¹³⁸ Cf. *supra*.

¹³⁹ Pour autant que l'on puisse en juger d'après le *TLG*, κωλυτήρ ne fait pas partie du lexique hyper-atticiste des lettrés byzantins des XIII^e et XIV^e siècles. Ses principaux emplois se trouvent sous la plume de Porphyre (*De philosophia ex oraculis*, 121.8, connu par Eusèbe) et chez Jamblique (*In Nich. arithm.*, 52.17), ainsi que dans le fragment 3 d'Archytas, connu par Stobée (IV.1, 139.15).

ἐν τῇ κόρῃ. Source : λέγει δέ, ὅτι βέλτιον ἦν ... τὸ λέγειν τὸ ἐκτὸς τῷ ἐντὸς πρὸ τοῦ ἐκπεμφθῆναι συμφύεσθαι πρὸς τῇ κόρῃ καὶ ἐν τῇ κόρῃ (32.9–12). Le signe de renvoi dans le texte manque dans les deux manuscrits, et la scholie a été copiée un peu trop bas, car elle se rapporte en fait à 438^a27–28 (τούτου μὲν γὰρ βέλτιον τὸ ἐν ἀρχῇ συμφύεσθαι τοῦ ὁμματος). Le fait que ce même phénomène se soit produit dans les deux manuscrits suggère que l'erreur remonte à leur ancêtre commun.

ad 438^b10–11 διόπερ ἀνάγκη διαφανὲς εἶναι καὶ δεκτικὸν φωτὸς τὸ ἐντὸς τοῦ ὁμματος. C^e f. 134^v ; M f. 80^v : ὥπερ ἐκτὸς ἢ αἰσθησις διὰ μέσου τοῦ διαφανοῦς ἀντιλαμβάνεται τοῦ αἰσθητοῦ, οὕτως ἐντὸς ἢ αἰσθητικὴ δύναμις τῆς ψυχῆς διὰ τινος διαφανοῦς ἦτοι τῆς κορῆς ὁραὶ ἥτις ὕδωρ ἐστὶ (ἐστὶ ὕδωρ M). Le lien avec le texte d'Aristote et le commentaire d'Alexandre est un peu lâche. L'expression διὰ μέσου τοῦ διαφανοῦς ne se rencontre par chez Alexandre, mais est attestée dans des textes néo-platoniciens tardifs (Pseudo-Simplicius, *In An.* 136.12 ; Priscien, *Metaphrasis in Theophrastum*, 11.20 ; Philopon, *In An.*, 400.23).

ad 438^b14 πόρους. C^e f. 135 ; M f. 80^v, encre rouge : ἦτοι τὰ ἐν τῇ κόρῃ νεῦρα, au-dessus de la ligne. Alexandre ne parle pas du tout des nerfs lorsqu'il explique ce passage (vers 36.23). La plus ancienne mention du nerf optique remonte à Galien (qui l'associe régulièrement à un pore : *De nervorum dissectione*, 883.7 ; *De placitis Hippocratis et Platonis* VII, 4.16 et 23.2 ; *De locis affectis*, 219.14), il en est également question dans les *Problemata* traditionnellement attribués à Alexandre d'Aphrodise (II, 71.6), ainsi que dans le commentaire au *De anima* de Philopon (47.23 ou 366.13, par exemple).

ad 438^b25–27 διὸ καὶ τῷ περὶ τὸν ἐγκέφαλον τόπωι τὸ τῆς ὀσφρήσεως αἰσθητήριόν ἐστιν ἴδιον· δυνάμει γὰρ θερμὴ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστίν. C^e f. 135 ; M f. 80^v : ἐὰν ὕλη τὸ ψυχρὸν ἦι τοῦ θερμοῦ, τὸ δὲ ὀσφραντικὸν ὕλη ἐστὶ τοῦ ὀσφραντοῦ· δυνάμει γὰρ ἐστὶ τὸ ὀσφραντὸν· τὸ δὲ ὀσφραντὸν θερμὸν ψυχρὸν ἂν εἴη· τὸ δὲ ὀσφραντὸν δὲ ὕλη τίς ἐστὶ διὰ τὸ εἶναι ἐκ τοῦ ἐγκέφαλου καὶ περὶ τὸν ἐγκέφαλον. Source : δεῖ μὲν γὰρ τὴν τοῦ θερμοῦ ὕλην ψυχρὰν εἶναι, ψυχρότερος δὲ ὁ ἐγκέφαλος τῇ αὐτοῦ φύσει ... ὕλη δὲ τὸ ψυχρὸν τοῦ θερμοῦ καὶ ἐστὶ ψυχρὸν τὸ ὀσφραντικὸν τῷ ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου τε καὶ περὶ τὸν ἐγκέφαλον εἶναι, τὸ ὀσφραντὸν ἄρα θερμὸν (38.18–24).

ad 439^a13–15 τὸ μὲν οὖν ἐνέργειαι χρῶμα καὶ ψόφος πῶς ἐστὶ τὸ αὐτὸ ἢ ἕτερον ταῖς κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσεσιν. C^e f. 135 ; M f. 81 : τῷ λόγῳ μὲν ἕτερον τῷ δὲ ἀριθμῷ ταυτό (ταυτόν M). Source : τὸ μὲν οὖν ἐνέργειαι αἰσθητὸν πῶς ταυτόν τῇ κατ' ἐνέργειαν αἰσθήσει καὶ πῶς ἕτερον ἐν τοῖς Περὶ ψυχῆς φησιν εἰρησθαι· εἴρηται δὲ ὅτι τῷ μὲν ἀριθμῷ ἐν τόκατ' ἐνέργειαν αἰσθητὸν καὶ ἡ κατ' ἐνέργειαν αἰσθησις, τῷ λόγῳ δὲ ἕτερα (41.26–42.3).

ad 439^a17 τὴν αἰσθησιν. C^e f. 135 ; M f. 81, encre rouge : ἦτοι δύναιεν au-dessus de la ligne. L'annotation, qui ne trouve pas sa source chez Alexandre, est rendue étrange par le fait qu'Aristote est clairement en train de parler de la sensation en acte.

ad 439^a18–19 ὅτι ἐστὶ χρῶμα τοῦ διαφανοῦς κατὰ συμβεβηκός. C^e f. 135 ; M f. 81 : εἰ ἦν καθ' αὐτὸ, ἦν ἂν ἀχώριστον· τοιοῦτο γὰρ τὸ καθ' αὐτὸ. Source (?) : ἐδείχθη γὰρ ἐν ἐκείνοις ὅτι τὸ φῶς ἐστὶν ἐντελέχεια τοῦ διαφανοῦς, ἦ διαφανές, καὶ ὥπερ χρῶμα τοῦ διαφανοῦς, οὐχ ἁπλῶς, ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός, ὅτι μὴ παθητικῶς ἀναδέχεται τὸ διαφανές τὸ φῶς, ἀλλὰ κατὰ σχέσιν τὴν πρὸς αὐτὸ ποιᾶν τοῦ φωτίζεν πεφυκτός ποτὲ μὲν πεφώτισται, ποτὲ δὲ οὐ. διὸ οὐκ οἰκεῖον αὐτοῦ χρῶμα τὸ φῶς ὥπερ τῶν ἄλλων τῶν κεχρωσμένων (42.24–43.2).

ad 439^a26 ταύτης. C^e f. 135^v ; M f. 81, encre rouge : τῆς ἐπιφανείας au-dessus de la ligne.

ad 439^a26–27 ἢ μὲν οὖν τοῦ φωτὸς φύσις ἐν ἀορίστῳ τῷ διαφανεῖ ἐστίν. C^e f. 135^v ; M f. 81 : ἀόριστον φησὶν διὰ τὸ μὴ ἔχειν οἰκεῖον χρῶμα. Source : δέχεται δὲ τὸ φῶς τὰ ἀόριστα διαφανῇ τῷ μὴ ἔχειν οἰκεῖον χρῶμα (45.17–18).

ad 439^a30 ἐν τῷ πέρατί. **C^c** f. 135^v; **M** f. 81, encre rouge : ἡ ἐν τῇ ἐπιφανείᾳ au-dessus de la ligne.

ad 439^a31 ἐκάλουν. **C^c** f. 135^v : γρ. καλοῦσιν. Cette variante est également consignée dans **E**.

439^b5–6 ἐὰν μὴ τὸ περιέχον ποιῇ μεταβάλλειν. **C^c** f. 135^v; **M** f. 81 : ἡ θερμαῖνον ἡ ψύχον δηλαδὴ. Source : ἡ τὸ ἐὰν μὴ τὸ περιέχον ποιῇ μεταβάλλειν εἶπεν ἐπὶ τῶν σωμάτων, λέγων τὰ στερεὰ· πολλάκις γὰρ καὶ τούτων τὸ χρῶμα ἀλλοῖον ὑπὸ τοῦ περιέχοντος γίνεται ἡ θερμότερου ἡ ψυχροτέρου ἢ ὅλως τοιούτου ὄντος (51.5–8).

ad 439^b11–12 ὥστε χρῶμα ἂν εἴη τὸ τοῦ διαφανοῦς ἐν σώματι ὠρισμένῳ πέρας. **C^c** f. 135^v; **M** f. 81^v, encre rouge : ὁρος χρώματος. Identique dans **E** (f. 204^v).

ad 439^b32–33 καθάπερ ἐκεῖ τὰς συμφωνίας. **C^c** f. 135^v; **M** f. 81^v : οἶον ἐπὶ τῶν μουσικῶν au-dessus de la ligne. L'annotation est placée à un endroit différent, un peu avant dans **C^c**, au-dessus de καὶ τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις (^b31–32).

ad 440^a4 τεταγμένας. **C^c** f. 136; **M** f. 81^v : ἀντὶ τοῦ ὁμοίας au-dessus de la ligne. Source (par contraposition ?) : μὴ καθαρὰς δ' ἂν λέγοι παραθέσεις τὰς μὴ ὁμοίων (55.1).

ad 440^a7–8 εἷς δὲ τὸ φαίνεσθαι δι' ἀλλήλων. **C^c** f. 136; **M** f. 81^v : ποῖος δηλαδὴ ὁ λέγων δύο μὲν εἶναι τῷ... (les deux manuscrits laissent ici un espace blanc, précédé dans **C^c** de quelque chose comme ὕλ... ου υλας) τὰ χρώματα· πολλὰ δὲ τῷ λεπτῇ ἐν φαντασίᾳ ἀλλ' οὐκ ἐν ὑποστάσει πολλῶν φαινομένων ἢ ὄντων. Source : δευτέραν πάλιν ἐκτίθεται δόξαν, καθ' ἣν δοκεῖ καὶ αὐτὴν δύνασθαι μὴ ὄντων ἄλλων χρωμάτων φαντασίαν γίνεσθαι, μόνων ὄντων ἐν ὑποστάσει τοῦ τε λευκοῦ καὶ τοῦ μέλανος (55.12–15)

ad 440^a14 πρὸς τὰ ἐν βάθει. **C^c** f. 136; **M** f. 81^v : οἶον τοῦ ἐν βάθει λευκοῦ πρὸς τὸ μέλαν τὸ ἐπιτολῆς· καὶ ἀνάπαλιν εἰ μὲν γὰρ ἰσάζει ἄλλη χροία· εἰ δ' ὑπερέχει τὸ ἐν βάθει ἄλλη· εἰ δὲ ἀνάπαλιν ἄλλη. Source : εἰ μὲν γὰρ εἴη ὑπερέχον τὸ ἐν βάθει ὃν λευκὸν τοῦ ἐπιτολῆς ὄντος μέλανος, ἄλλου χρώματος ἢ φαντασία, εἰ δὲ ἰσάζει, ἄλλη, καὶ εἰ ἀνάπαλιν λαμβάνοιτο, ἄλλη καὶ διάφορος κατὰ τοὺς λόγους τῶν ὑπεροχῶν ἢ τοῦ ἐν βάθει ἢ τοῦ ἐπιτολῆς (55.27–56.3).

ad 440^a22 λάθωσιν αἱ κινήσεις. **C^c** f. 136; **M** f. 82 : ἀλλὰ τοῦτο ἀδύνατον· πᾶσα γὰρ κίνησις ἐν χρόνῳ καὶ πᾶν μέγεθος αἰσθητόν. Source : διπλασιάζεται τὸ ἄτοπον· οὐ γὰρ μόνον ἀναισθητὰ μεγέθη τούτοις ἀνάγκη λέγειν, ἀλλὰ καὶ χρόνους ἀναισθητούς (60.11–12).

ad 440^b28 περὶ δὲ ὁσμῆς. **M** f. 82, encre rouge : περὶ ὁσμῆς.

ad 440^b29–30 οὐκ ἐν τοῖς αὐτοῖς δ' ἐστὶν ἐκάτερον αὐτῶν. **C^c** f. 136^v; **M** f. 82^v : ὁ μὲν γὰρ χυμὸς ἐν ὕδατι· ἡ ὁσμὴ δὲ ἐν ἀερί. Source : οὐκ ἐν τῷ αὐτῷ δέ, ὅτι ὁ μὲν χυμὸς ἐν τῷ ὕδατι, ἡ δὲ ὁσμὴ μάλιστα μὲν ἐν τῷ ἀερί, γίνεται δὲ καὶ ἐν τῷ ὕδατι (66.25–26). Il n'y a pas de signe de renvoi, et la scholie est placée un peu plus bas que le texte qu'elle commente. Son propos perd beaucoup de la précision de celui d'Alexandre, qui n'oublie pas qu'il est aussi possible de flairer des odeurs en milieu aquatique.

ad 441^a3–4 ἡ μὲν οὖν τοῦ ὕδατος φύσις βούλεται ἄχυμος εἶναι. **C^c** f. 136^v; **M** f. 82^v : ἄχυμος ἐστὶ ἡ τοῦ ὕδατος φύσις διὰ λεπτότητα· οὔτε γὰρ τὸ θερμαινόμενον παχύνει οὔτε τὸ ἐναντίον παχύνει (?). Source : διὰ δὲ τὴν λεπτότητα οὐ παχύνεται ἐψόμενόν τε καὶ θερμαινόμενον (71.11, voir aussi 71.2–4). Je ne suis pas certain du dernier mot de la scholie. Celle-ci anticipe sur le propos d'Aristote et d'Alexandre en résumant d'emblée la solution de l'aporie.

ad 441^a5 τὰ γένη. **C^c** f. 136^v; **M** f. 82^v, encre rouge : ἀντὶ τοῦ τὰ εἶδη, au-dessus de la ligne. Source : τούτέστι πάντα τὰ εἶδη (67.21).

441^b7 ἐν τοῖς φυομένοις. **C^c** f. 137 : φυομένοις φησὶ ἀντὶ τοῦ φυτοῖς. **M** f. 82^v, encre rouge : ἀντὶ τοῦ φυτοῖς au-dessus de la ligne. Source : τούτέστιν ἐν τοῖς φυτοῖς (72.5).

441^b12 ὥσπερ εἴρηται ἐν τοῖς περὶ στοιχείων. **C**^c f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : τὰ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων καλεῖ (ἐν τοῖς περὶ στοιχείων **M**, par confusion avec le lemme ?). Source : εἰρησθαι δέ φησι ταῦτα ἐν τοῖς περὶ στοιχείων, λέγων τὰ Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς (72.26–27). Se retrouve en version abrégée dans **i** (ἐν τοῖς περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, f. 288^v) et, sous une forme à peine différente, dans **E** (τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς περὶ στοιχείων καλεῖ, f. 205^v).

ad 441^b19–21 καὶ ἔστι τοῦτο χυμός, τὸ γιγνόμενον ὑπὸ τοῦ εἰρημένου ξηροῦ πάθος ἐν τῷ ὑγρῷ, τῆς γεύσεως τῆς κατὰ δύναμιν ἀλλοιωτικὸν εἰς ἐνέργειαν. **C**^c f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : ὁρος χυμῶν.

ad 441^b21–22 ἄγει γὰρ τὸ αἰσθητικὸν εἰς τοῦτο δυνάμει προϋπάρχον. **C**^c f. 137 ; **M** f. 83 : ὁ λέγει τοιοῦτον ἔστιν· οὐ γὰρ ἐγγίνεται ἡ αἰσθητικὴ δύναμις ἐν τῷ αἰσθάνεσθαι ὥς ἡ ἐπιστήμη ἐν τοῖς μαθάνουσιν, ἀλλὰ προϋπάρχει· καὶ οὕσα δυνάμει ἐνεργεῖα γίνεται. Source : ὁ ἴσων ἔστί τῷ οὐ γὰρ ἐγγίνεται ἡ αἰσθητικὴ δύναμις ἐν τῷ αἰσθάνεσθαι, ὥς ἡ ἐπιστήμη ἐν τοῖς μαθάνουσιν, ἀλλὰ προϋπάρχουσα καὶ οὕσα δυνάμει ἐνεργεῖ (76.12–14).

ad 441^b24 τοῦ τροφίμου. **C**^c f. 137 ; **M** f. 83, encre rouge : τοῦ γλυκέος au-dessus de la ligne. Source : εἰπὼν δὲ τοῦ τροφίμου πάθος εἶναι τοὺς χυμοὺς προσέθηκεν ἡ στέρησις, λέγων τοῦ τροφίμου στέρησιν (77.8–9).

ad 441^b28–29 τὰ μὲν ἀπτά τῶν αἰσθητῶν αὐξησιν ποιοῦντα καὶ φθίσιν (?). **C**^c f. 137, marge interne ; **M** f. 83 : ἡ τροφή καθὼ μὲν σῶμα αὖξει· καθὼ δὲ γλυκὺ, τρέφει. Source : ὥστε ἡ τροφή, καθὼ μὲν σῶμα, αὖξει, ... καθόσον δὲ γλυκεῖα, τρέφει (78.19–20).

ad 442^a12 (?). **C**^c f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : ὠραῖον (abrégé). Identique dans **E** (f. 206).

ad 442^a15 ἀριθμούς. **C**^c f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : ἀναλογίας au-dessus de la ligne. Source : κατ' ἀριθμούς τινας ὠρισμένους καὶ ἀναλογίας (81.1).

ad 442^a20–21 ἐπτά γὰρ ἀμφοτέρων εἶδη. **C**^c f. 137^v ; **M** f. 83, encre rouge : καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἐπτά (τὰ om. **M**). Source (?) : ἴσα μὲν καὶ οὕτως ἔσται τὰ τε τῶν χυμῶν εἶδη καὶ τὰ τῶν χρωμάτων, οὐ μὴν ἐπτά, ἀλλ' ἡ ἑξ ἡ ὀκτώ (82.2–3). À comparer avec **E**, f. 206 : καὶ τὰ τῶν χυμῶν καὶ τὰ τῶν χρωμάτων εἶδη ἐπτά.

ad 442^a25 μεταξύ. **C**^c f. 137^v ; **M** f. 83^v, encre rouge, au-dessus de la ligne : γρ. μικτὰ. Identique dans **E** (f. 206).

ad 442^b15–17 ὥστε ἐχρῆν τὴν γεῦσιν καὶ τῶν ἄλλων κοινῶν αἰσθάνεσθαι μάλιστα καὶ τῶν σχημάτων εἶναι κριτικωτάτην. **C**^c f. 138 ; **M** f. 83^v : οὐκ ἄρα γευστὸν τὸ σχῆμα ὡς φησὶ Δημόκριτος. Source : οὐκ ἂν τὰ σχήματα εἶη γευστά (86.14).

ad 442^b27 τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον. **M** f. 83^v, encre rouge : ἀρχὴ τοῦ βιβλίου περὶ ὁσμῶν. Cette séparation en deux livres trouve son origine dans la transmission du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise.

ad 442^b28–29 ἐν ἄλλῳ γένει. **C**^c f. 138, marge interne : σημεῖον) τουτέστιν τῷ ὁσφραντῷ. Source : ἡ ἐν ἄλλῳ γένει εἶπε τῷ ὁσφραντῷ (89.6).

ad 443^a13–14 δηλοῖ δὲ τὸ ἐξικμαζόμενον ἐξ αὐτῶν ἔλαιον. **C**^c f. 138, marge interne ; **M** f. 84, encre rouge : πικρὸν γὰρ καὶ ἀλμυρὸν. Source : δοκεῖ γὰρ πικρὸν εἶναι τὸ ἐξικμαζόμενον ἔλαιον ἐξ αὐτῶν (91.8–9).

ad 443^a31 κατὰ μέγεθος. **C**^c f. 139 ; **M** f. 85, encre rouge, au-dessus de la ligne : ἀντὶ τοῦ κατὰ ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τοῦ σώματος. Source : κατὰ ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τοῦ σώματος (102.25).

ad 444^a31–32 διὰ γὰρ τοῦτο καὶ μόνον ὡς εἰπεῖν αἰσθάνεται τῶν ζώων ἄνθρωπος (?). **C**^c f. 139 ; **M** f. 85 : μόνων γὰρ τῶν ἀπὸ τοῦ τροφίμου χυμοῦ αἰσθάνεται τὰ ζῶια· ὁ μόντος ἄνθρωπος ἀμφοτέρων.

Source : ἡμεῖς μὲν τῶν ἡδέων τῶν ἐν τοῖς ὄσφραντοῖς ἀπάντων αἰσθανόμεθα, τὰ δ' ἄλλα μόνων τῶν ἐπομένων τῷ τροφίμῳ χυμῷ; ὅτι τούτων ὦν καὶ τὰ ἄλλα ζῶια ὄσφραίνεται ὁσμών ... (104.12–14).

ad 444^b10 διὰ τὸ θρεπτικὸν εἶδος τῆς ὁσμῆς. C^e f. 139 ; M f. 85 : πάθος γὰρ τοῦ θρεπτικοῦ ἐστὶ ὃ τε χυμὸς καὶ ἡ ὁσμή. Il n'y a pas de parallèle dans le commentaire d'Alexandre, qui ne s'attarde pas sur cette section.

ad 445^a19–20 περιττώματα γίνεταί τῆς τροφῆς. C^e f. 139^v ; M f. 85^v : ὅπερ τὸ διαχώρημα ἐν τοῖς ζώοις περίττωμα γὰρ τοῦτο· τοῦτο δὴπου τὸ δάκρυον ἐν φυτοῖς. Source : ἐπὶ μὲν οὖν τῶν ζώων δηλόνεσι τὰ περιττώματα ταῦτα ἐντὸς γινόμενα οὕτως ἐκκρίνεται, ἐπὶ δὲ τῶν φυτῶν ἔξω φησὶ γίνεσθαι τὰ περιττώματα. εἴη δ' ἂν τὸ ἐπ' ἐκείνων περίττωμα ᾗτο τὸ δάκρυον τὸ ἀπορρέον ἀπ' αὐτῶν ... (107.10–13).

ad 445^a30–31 ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῷ θρεπτικῷ καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα. C^e f. 140 ; M f. 85^v : ἀναπληροῖ γὰρ τῇ οἰκείᾳ θερμότητι τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχρότητα· ὥσπερ ὁ χυμὸς τὸ ἐνδέον ἐν σώματι τῇ προσκρίσει ἀναπληροῖ. Source : ἀνάλογον ὡς ὁ χυμὸς πρὸς τὸ θρεπτικὸν καὶ τὰ τρεφόμενα ἀναπληρῶν αὐτῶν τὴν κατὰ τοῦτο ἐνδεῖαν τῇ προσκρίσει, οὕτω τὸ ὄσφραντὸν πρὸς ὑγίειαν· πάλιν γὰρ αὐτὸ τοῦτο εἰς τὴν ὑγίειαν συντελοῦν ἀναπληροῖ τῇ οἰκείᾳ θερμότητι τὴν περὶ τὴν κεφαλὴν πλεονάζουσαν ψυχρότητα (109.13–16).

ad 445^a30–31 ὅπερ ὁ χυμὸς ἐν τῷ θρεπτικῷ καὶ πρὸς τὰ τρεφόμενα. C^e f. 140 ; M f. 85^v : ἀναπληροῖ γὰρ τῇ οἰκείᾳ θερμότητι τὴν περὶ τὸν ἐγκέφαλον ψυχρότητα· ὥσπερ ὁ χυμὸς τὸ ἐνδέον ἐν σώματι τῇ προσκρίσει ἀναπληροῖ. Source : ἀνάλογον ὡς ὁ χυμὸς πρὸς τὸ θρεπτικὸν καὶ τὰ τρεφόμενα ἀναπληρῶν αὐτῶν τὴν κατὰ τοῦτο ἐνδεῖαν τῇ προσκρίσει, οὕτω τὸ ὄσφραντὸν πρὸς ὑγίειαν· πάλιν γὰρ αὐτὸ τοῦτο εἰς τὴν ὑγίειαν συντελοῦν ἀναπληροῖ τῇ οἰκείᾳ θερμότητι τὴν περὶ τὴν κεφαλὴν πλεονάζουσαν ψυχρότητα (109.13–16).

ad 445^b3–4 ἀπορήσειε δ' ἂν τις, εἰ πᾶν σῶμα εἰς ἄπειρον διαιρεῖται, ἄρα καὶ τὰ παθήματα τὰ αἰσθητά. C^e f. 140 ; M f. 85^v : ἐξ ἀμοιβῶν γὰρ ταῖν ἀπορίων, δύο ἂν ὀρώιτο τὰ ἄτοπα· ἐκ μὲν οὖν τῆς πρώτης εἴ γε συνδιαοῖτο ἐπ' ἄπειρον τὰ πάθη τοῖς σώμασιν, ἔσονται τινὰ μεγέθη ἀόριστα ὄντα διὰ μικρότητα παντελῶς ὁρατά· ἐκ δὲ τῆς δευτέρας, εὐρεθῇσονται μεγέθη τινὰ ἄνευ πάθους, χρωμάτων φημὶ καὶ τῶν λοιπῶν ὧν Ἀριστοτέλης ἀπαριθμήσατο. Source : emprunte certaines formules à Alexandre (109.19–111.19), mais celui-ci ne construit pas deux apories parallèles.

ad 445^b23–24 τὰ δ' ἐναντία ἔσχατα. C^e f. 140 ; M f. 86 : τὰ εἶδη δὲ πεπέρανται ὅτι καὶ ἐναντίως ἐστὶν ἐν αὐτοῖς. Le lemme est repris au début de la scholie dans C^e. Source : ἐν οἷς δὲ ἐστὶν ἐναντία, τούτων τὰ ἔσχατα πεπέρανται, ἐν οἷς ἄρα ἐστὶν ἐναντίως, ταῦτα πεπέρανται (114.6–8).

ad 445^b31–446^a1 τὸ μυριοστημόριον λανθάνει τῆς κέγχρου ὀρωμένης. C^e f. 140 ; M f. 86 : εἰ τὰ μόρια τῆς κέγχρου δυνάμει ἐστὶν ἐν τῷ ὅλῳ, ἀνάγκη καὶ τὰ τούτων πάθη ἃ ἐστὶν αἰσθητά, δυνάμει ἐστὶν αἰσθητά ὄντων τῶν μορίων ἐν τῷ ὅλῳ· ἢ γὰρ κέγχρος, καθ' αὐτὴν ἐστὶν αἰσθητή· τὰ δὲ μόρια οὐ· οὐ γὰρ εἰσι κεχωρισμένα· ἐπέρχεται μὲν οὖν καὶ τοῦτο ἢ ὅψις ὅταν τὴν κέγχρον ὁρᾷ· δυνάμει δὲ ἐν αὐτῇ. Source : καὶ ὡς τὰ μέρη τοῦ συνεχοῦς ἐν τῷ ὅλῳ δυνάμει, καὶ τὰ τῶν μορίων πάθη ἃ ἐστὶν αἰσθητά δυνάμει ἐστὶν αἰσθητά, ὄντων τῶν μορίων ἐν τῷ ὅλῳ. ὅλη μὲν οὖν ἡ κέγχρος αἰσθητή καθ' αὐτήν (καθ' αὐτὴν γὰρ καὶ ἐστὶ), τὸ δὲ μυριοστὸν μέρος τῆς κέγχρου δυνάμει ἐστὶν αἰσθητὸν τῷ μὴ εἶναι καθ' αὐτό, ἀλλ' ἐν τῇ κέγχρῳ οὕσῃ συνεχεῖ. ἐπέρχεται μὲν γὰρ καὶ τοῦτο ἢ ὅψις, ὅταν τὴν κέγχρον βλέπῃ, οὐ μὴν καθ' αὐτό αὐτὸ ὁρᾷ, ἀλλὰ ὡς ἐν τῷ ὅλῳ ὄν. (116.19–25).

ad 446^b16 ἔστι μὲν ὡς τὸ αὐτὸ ἀκούει ὁ πρῶτος καὶ ὁ ὕστερος. C^e f. 140^v ; M f. 86^v : εἶδει μὲν ταυτὸν τὸ ἀκουστὸν τοῖς ἀκούουσιν· ἀριθμῷ δ' οὐ. Il n'y a pas de parallèle chez Alexandre.

ad 446^b28–29 ὅλως δὲ οὐδὲ ὁμοίως ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως ἔχει καὶ φορᾶ. C^e f. 141 ; M f. 86^v : ἐπὶ ψόφου καὶ ὁσμῆς ἐν χρόνῳ ἢ διάδοσις γίνεται· φέρεται γὰρ· πᾶν δὲ τὸ φερόμενον ἐν χρόνῳ φέρεται· ἐπὶ

δὲ τοῦ φωτός, οὐ· ἀθρόως γὰρ καὶ ἀχρόνως φωτίζεται τὸ φωτιζόμενον. Source (?) : φορᾷ δὲ ἔοικε καὶ ἡ ἐπὶ τοῦ ψόφου γινομένη κίνησις, ὁμοίως καὶ ἡ κατὰ τὴν ὄσφρησιν. διὸ εὐλόγως αἱ τούτων ἀντιλήψεις ἐν χρόνῳ ... διὸ οὐκ ἐτι φησὶ τὴν κατὰ ἀλλοιώσιν κίνησιν ὁμοίως γίνεσθαι ἐπὶ πάντων τῇ φορᾷ· ἐνδέχεται γὰρ ἀθρόον τι ἄρξασθαι τῆς ἀλλοιώσεως πᾶν, καὶ μὴ τὸ ἡμισυ αὐτοῦ μηδὲ τὸ μῦριον πρῶτον, ὥς γίνεσθαι μὲν καὶ ταύτην ἐν χρόνῳ. οὐδὲ γὰρ εἰ ἀθρόον ἤρξατο τῆς ἀλλοιώσεως τε καὶ τῆς πήξεως (132.20–133.4).

ad 447^a6 οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον. C^e f. 141 ; M f. 86^v : τὸ ἀλλοιούμενον οὐ κατὰ μῦρια ἀλλοιοῦται ἀλλ' ἀθρόον καὶ ἅμα ὡς ἐπὶ τῆς γάλακτος πήξεως καὶ τῆς ἐν τῷ σώματι ἡλιοκαίας· πλην ἐν χρόνῳ γίνεσθαι ταῦτα καὶ οὐκ ἀχρόνως. Ces exemples ne proviennent pas d'Alexandre. Le mot ἡλιοκαία est très rare, et ne se rencontre guère que chez Philopon lorsque le contexte n'est pas médical.

ad 447^b7 μιᾷ αἰσθήσει. C^e f. 141^v ; M f. 87, encre rouge, au-dessus de la ligne : ἀντὶ τοῦ μιᾷ ἐνεργεῖαι καὶ ἅμα γινομένη. Précédé du lemme dans C^e (μιᾷ αἰσθήσει εἶπεν ...). Source : τὸ δὲ τῇ μιᾷ αἰσθήσει εἶπεν ἀντὶ τοῦ μιᾷ ἐνεργεῖαι καὶ ἅμα γινομένη (139.15–16).

ad 447^b8 μᾶλλον γὰρ ἅμα ἡ κίνησις τῆς μιᾶς. C^e f. 141^v ; M f. 87 : ἂς μᾶλλον ἐνδέχεται δι' ὁμοιότητα μίαν εἶναι· αὐτὰ ἂν μᾶλλον γίνοντο, ἢ αἱ πλείονων ἀλλήλων κεχωρισμένα. Source : ὥστε ἂς μᾶλλον ἐνδέχεται δι' ὁμοιότητα μίαν εἶναι, αὐτὰ ἂν μᾶλλον ἅμα γίνοντο ἢ αἱ πλείον ἀλλήλων κεχωρισμένα (139.22–24). La scholie partage ce qui est possiblement une faute (πλείονων pour πλείον) avec le manuscrit P d'Alexandre (Paris. 1925).

ad 447^b26–27 τὸ λευκὸν καὶ τὸ μέλαν, ἕτερον τῷ εἶδει ὄν. C^e f. 141^v : τὸ μὲν ὡς ἔξις· τὸ δὲ ὡς στέρησις. Source : οὐ γὰρ ὁμοίως ἡ ὄψις λευκοῦ καὶ μέλανος ἀντιλαμβάνεται, ἀλλὰ τοῦ μὲν ὡς ἔξεως, τοῦ δὲ ὡς στερήσεως (142.14–15).

ad 448^a6 τὰ μὴ ἐναντία. C^e f. 141^v : μὴ ἐναντία λέγει τὰ μεταξύ τῶν ἐναντίων. Source : μὴ ἐναντίων. ἔστι δὲ τὰ μεταξύ τῶν ἐναντίων ταῦτα (143.16–17).

ad 448^a13–15 καὶ διαφέρει τὰ συστοίχως μὲν λεγόμενα ἐν ἄλλῳ δὲ γένει τῶν ἐν τῷ αὐτῷ γένει. C^e f. 141^v ; M f. 87^v : τὸ μὲν γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν, σύστοιχα μὲν ἐστὶν ἀνομογενῆ δέ· τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ μέλαν, οὔτε ὁμογενῆ, οὔτε σύστοιχα διὰ τὸ εἶναι ἐκάτερον αὐτῶν ἐν τῷ ἰδίῳ γένει· τὸ μὲν ὡς ἔξιν τὸ δὲ μέλαν ὡς στέρησιν. Source : ὁ καὶ αὐτὸς ἐδήλωσεν εἰπὼν τὸ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν καλῶ σύστοιχα, γένει δ' ἕτερα. ὁμογενῆ γὰρ τὰ ἐναντία· ὑπὸ γὰρ γένος τε ταυτὸν καὶ μίαν αἴσθησιν· ... τὸ μὲν γὰρ λευκὸν καὶ μέλαν ὁμογενῆ, τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ λευκὸν ἀνομογενῆ μὲν, σύστοιχα δέ, τὸ δὲ γλυκὺ καὶ τὸ μέλαν οὔτε ὁμογενῆ οὔτε σύστοιχα (145.9–15).

ad 448^a21 ὅταν ὁ χρόνος ᾗ ἀναίσθητος. C^e f. 142 ; M f. 87^v : οὐ τοῦ χρόνου αἰσθανόμεθα· οὐ γὰρ ἐστὶν ὁ χρόνος ὑποκειμένη τις φύσις ἀλλὰ τῷ τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων τε καὶ ὄντων αἰσθάνεσθαι ἡμᾶς τούτου· καὶ ὁ χρόνος αἰσθητός ἐστι· εἰ δὲ μηδὲν ἐστὶ τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων ἀναίσθητον δῆλον ὡς οὐδ' ὁ χρόνος ἂν εἴη ἀναίσθητος· ὁ δοκεῖ τοῖς ἀρμονικοῖς. Source : δεῖ δὲ ἡμᾶς προλαβεῖν ὅτι ὁ χρόνος αἰσθητὸν οὐ καθ' αὐτό ἐστιν. οὐ γὰρ ἐστὶν ὁ χρόνος ὑποκειμένη τις φύσις ἢ αἰσθανόμεθα, ἀλλὰ τῷ τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων τε καὶ ὄντων αἰσθάνεσθαι ἡμᾶς, τούτῳ καὶ ὁ χρόνος αἰσθητός ἐστιν. εἴη ἂν οὖν ἀναίσθητος χρόνος οὗτος, ἐν ᾧ μηδενὸς οἶόν τε τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων αἰσθησιν γίνεσθαι. εἰ δὲ μηδεὶς εἴη τοιοῦτος, ἀλλ' εὐρίσκειτο ἐν παντὶ μορίῳ χρόνου αἰσθησίς τις τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων οὐσα, οὐδεὶς ἂν εἴη χρόνος ἀναίσθητος (147.7–11). La référence aux ἀρμονικοῖς se trouve un peu avant chez Alexandre (146.17).

ad 448^b6 οὐκοῦν ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι. C^e f. 142 ; M f. 88 : τὸ ἐν ταύτης τινὶ ἐπὶ τοῦ χρόνου λαμβάνει καὶ τῆς κατὰ τοῦτον γραμμῆς· τὸ δὲ ταύτης ἐπὶ τῆς τοῦ ὀρωμένου μεγέθους. Source : λέγων ἐν ταύτης τινὶ ἢ ταύτης τι, ἐπὶ γραμμῶν τε τὴν δεῖξιν ποιούμενος καὶ ὄντος καὶ τοῦ χρόνου γραμμῆς ... εἰπὼν δὲ εἰ γὰρ τὴν ὅλην ὁρᾷ ἐπὶ τοῦ ὀρωμένου μεγέθους, ἐπὶ τοῦ χρόνου ἅπαν τὰ αὐτὰ λέγων οὕτως εἶπε (151.2–5).

ad 448^b14 ? οὐκοῦν ἐν ταύτης τινί ἢ ταύτης τι. C^c f. 142 ; M f. 88 : τὴν γὰρ γῆν ὁρᾷ τις ὅτι τότε τι μέρος αὐτῆς· τῷ δὲ ἐνιαυτῷ βαδίζει ὅτι ἐν μέρει αὐτοῦ. Source : τὴν μὲν γὰρ γῆν ὁρᾷ τις, ὅτι τότε τι μέρος αὐτῆς, ἐν δὲ τῷ ἐνιαυτῷ βαδίζει, ὅτι ἐν τῷδε τῷ μέρει αὐτοῦ (151.13–15). La scholie reprend la paraphrase de 448^b6 par Alexandre, qui fait immédiatement suite à la précédente, mais est placée bien plus bas dans les manuscrits.

ad 448^b19–20 πρὸς ἄλληλα. C^c f. 142 ; M f. 88 : τὸ πρὸς ἄλληλα προσέθηκεν, ἵνα μή τις αὐτὸν ὑπολάβῃ αὐτὸν ἄτομον τινα λέγειν χρόνον· ἀλλὰ τὸ οὕτως ἄτομον ὡς πρὸς ἄλληλα τὰ ὦν ἡ αἰσθησις ἄτομον αὐτὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ διαιρεῖσθαι· ὡς ἐν μὲν τούτῳ τῷ μέρει τοῦδε ἡμᾶς αἰσθάνεσθαι· τούτῳ δὲ τῇδε. Source : τὸ πρὸς ἄλληλα προσθεῖς, ἵνα μή τις αὐτὸν ὑπολάβῃ λέγειν ἄτομον τινα χρόνον, ἀλλὰ τὸ οὕτως ἄτομον, ὡς πρὸς ἄλληλα τὰ ὦν ἡ αἰσθησις ἄτομον αὐτὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ διαιρεῖσθαι αὐτὸν κατὰ τὰ ὦν αἰσθανόμεθα, ὡς ἐν μὲν τούτῳ τῷ μέρει αὐτοῦ τοῦδε ἡμᾶς αἰσθάνεσθαι, ἐν δὲ τῷδε τοῦδε, ἀλλ' ἐν ἅπαντι τῶν πλειόνων ὁμοίως (157.6–10).

ad 448^b30–449^a1 ὥσπερ εἰ τις ἐπιστήμας διαφόρους φαίῃ. C^c f. 142^v ; M f. 88 : ἀδύνατον πλείους τοῦ αὐτοῦ θεωρήματος ἅμα ἐπιστήμας εἶναι· εἰ δὲ τοῦτο ἀδύνατον, ἀδύνατον καὶ αἰσθήσεις τοῦ αὐτοῦ ἅμα πλείους γενέσθαι. Source : ἀδύνατον γὰρ τοῦ αὐτοῦ πλείους ἐπιστήμας εἶναι κατὰ τὸ αὐτό, ὡς ἅμα ἡμᾶς ἐνεργεῖν κατὰ τὸ αὐτὸ θεωρήμα πλείους ἐνεργείας ... (160.27sq.). Le texte d'Alexandre est corrompu à cet endroit dans les manuscrits.

ad 449^a8 τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός. πρὸς ἄλληλα. C^c f. 142^v ; M f. 88 : τίνος οὖν ἐκεῖνο ἐνός ἀντιληπτικὸν καὶ αἰσθητικὸν ἐπιζητεῖ. Source : εἰπὼν ἐν εἶναι τὸ αἰσθητικὸν ἠπόρησε, τίνος ἔσται ἐνός ἐκεῖνο αἰσθητικὸν τε καὶ ἀντιληπτικὸν (163.19–20).

ad 449^a24–25 ἔστι δὴ τι ἔσχατον τοῦ ἀποστήματος ὅθεν οὐχ ὁρᾶται, καὶ πρῶτον ὅθεν ὁρᾶται. C^c f. 142^v ; M f. 88^v : ἔστι γὰρ πρῶτον ἀφ' οὗ ὁρᾶται τὸ ὁρατόν. Suit immédiatement une seconde scholie : ἔσχατον μὲν τὸ ὁρατόν ἐστίν· οὗ ὑπὸ μείζονος διαστήματος οὐχ οἶον ὅψιν τε καὶ ἀντίληψιν γενέσθαι· πρῶτον δὲ ὁρατόν ἐστίν οὗ ἀπ' ἐλαττονος διαστήματος, οὐχ οἶον τε εἶναι ἄορατον τὸ ὁρώμενον. Source : ἔσχατον μὲν γὰρ ἐστίν ὁρατόν οὗ ἀπὸ μείζονος διαστήματος οὐχ οἶον τε ὅψιν τε καὶ ἀντίληψιν γενέσθαι. πρῶτον δὲ ὁρατόν οὗ ἀπὸ ἐλάττονος διαστήματος οὐχ οἶον τε ἔστιν ἀόρατον εἶναι τὸ ὁρώμενον (169.20–23). Thurot et Wendland corrigent πρῶτον δὲ ὁρατόν en πρῶτον δὲ ἀόρατον.

D'où viennent ces scholies ? Elles consistent pour l'essentiel en un abrégé efficace du commentaire d'Alexandre et semblent en cela partager la nature scolaire de celles identifiées dans le cas du traité *Gener. Corr.* dans deux frères de M, *Paris*. Coislin. 169 et Vat. Ott. 293, par Rashed (2001), pp. 206–213, lesquelles synthétisent de manière comparable le commentaire de Philopon. Un certain nombre de données militent néanmoins en faveur d'une origine relativement ancienne.

(1) Le fait que ces scholies soient parfaitement identiques, à quelques rares exceptions près, dans M et C^c implique qu'elles remontent au moins à leur dernier ancêtre commun. Leur étude détaillée fournit d'ailleurs de bons arguments ponctuels en faveur de l'indépendance de ces deux manuscrits : l'un comme l'autre présente de temps en temps une annotation qui est absente de l'autre, et rien ne porte à croire que ce soient leurs copistes propres qui aient été tentés de broder à partir d'un matériau préexistant. Ce n'est pas tout, car la disposition de ces scholies par rapport au texte que ces manuscrits partagent est parfois aberrante : les signes de renvoi en marge n'ont souvent aucun répondant dans

le texte, et certaines scholies sont franchement décalées par rapport au passage du texte sur lequel elles portent. C'est déjà une raison de les faire remonter, non pas à au dernier parent commun de **C^c** et de **M**, mais à l'ancêtre de celui-ci, voire plus en amont encore.

(2) La question du rapport entre ces scholies dans **C^c** et **M** et les annotations que l'on trouve dans **E** est cruciale. Il faut absolument prendre la peine d'observer à quel point les scholies et les annotations dans **E** sont proches, et dans certains cas parfaitement identiques : c'est le cas (a) pour les deux variantes des scholies (439^a31 et 442^a25)¹⁴⁰, bien que **E** en comporte davantage, (b) pour l'explication (correcte) de la référence à un traité Περὶ στοιχείων en 441^b12 que l'on retrouve aussi chez Alexandre, (c) pour la présence du signe ὠπαῖον vers 442^a12, le seul dans ces trois manuscrits pour tout *PN1* (**E** comporte en outre quelques σημείωσαι pour *Sens.* et pour le reste de *PN1* que l'on ne retrouve pas dans **C^c** ou **M**), et (d) si l'on compare les scholies aux annotations dans **E** en ce qui concerne 442^a20–21. Comme je tiens pour établi que **C^c** et ses frères ont un ancêtre indépendant de **E**, je ne peux que me demander si les scholies sont intervenues après cette première strate d'annotations commune, auquel cas on pourrait imaginer que **E** préserve cet état antérieur, tandis que **C^c** et **M** témoigneraient d'une élaboration ultérieure, ou si c'est **E**, un peu comme **i**, qui a considérablement réduit un fonds exégétique originel qu'il partagerait entièrement avec la famille de **C^c**.

(3) De manière générale, il y a au moins deux cas très clairs (437^b9–10 et 437^b28), où une scholie présuppose un texte différent, celui lu par Alexandre et par la plupart des autres témoins, par rapport à ce que l'on lit dans **E** et la famille de **C^c**. On peut donc supposer, soit que le scholiaste n'a pas fait l'effort de se représenter le texte lu par Alexandre et de le comparer avec le sien, soit qu'il a effectué son travail à un moment où la faute n'était pas encore apparue¹⁴¹. Si l'on pense que ces scholies servent de support à une activité d'enseignement (on notera l'emploi de la première personne pour 445^b3–4), ce fait paraît tout de même gênant lorsqu'il est aussi flagrant, ce qui ne favorise pas la première hypothèse.

(4) On trouve de temps en temps employés dans les scholies des termes extrêmement rares, qui ne font pas partie du lexique lettré byzantin et qui ne se rencontrent autrement que dans des textes néo-platoniciens. C'est un argument pour exclure la possibilité selon laquelle ces scholies auraient été rédigées après la période macédonienne, c'est-à-dire après la confection de **E**.

(5) Ces scholies concernent exclusivement *Sens.*, il n'y a aucune annotation dans **C^c**, **M** et **i** pour les autres traités des *PN*. **E** contient en revanche encore quelques variantes pour

¹⁴⁰ Aucune de ces variantes ne fait partie de celles discutées explicitement dans le commentaire d'Alexandre. La seconde de ces variantes, μικτὰ au lieu de μεταξὺ en 442^a25, est en fait issue d'une correction mal comprise, cf. *supra*.

¹⁴¹ On peut aussi toujours supposer que les scholies ont une origine différente par rapport à la branche de **E** et que leur rencontre se serait effectuée ultérieurement.

le reste de *PN1*, ainsi que des signes σημείωσαι¹⁴². Cela dit, celles-ci se font plus rares, proportionnellement, et l'on ne rencontre dans le manuscrit aucune annotation exégétique comparable à celles existantes pour *Sens*. Ce n'est pas complètement négligeable : une bonne explication de ce fait est que, avant Michel d'Éphèse, il n'existe pour les *PN*, en guise d'autorité, que le commentaire d'Alexandre. On peut certes toujours se dire autrement que le scholiaste n'avait d'intérêt que pour ce traité, et qu'il a donc complètement négligé le reste des *PN*. Cela ne prouve certes pas qu'il serait intervenu avant la rédaction et la diffusion du commentaire de Michel. Il vaut néanmoins la peine de souligner ce fait remarquable qu'il n'y a absolument aucun point de contact entre ces scholies et la tradition exégétique très érudite qui se diffuse à travers l'ensemble de la descendance de *γ*, qui concerne, elle, l'ensemble des *PN* et qui paraît antérieure au commentaire de Michel, qui tantôt fait fond sur elle, et tantôt prend son contre-pied. Rappelons que *C^c* et *M* sont tout de même postérieurs d'un siècle et demi au commentaire de Michel et que le plus ancien témoin de cette tradition alternative de scholies, *U* (*Vat.* 260), a été confectionné vers la fin du XII^e ou le début du XIII^e siècles, c'est-à-dire environ un siècle avant eux.

Je conclus de tout cela que le plus probable est que ces scholies remontent à une source de la fin de la période antique ou du début de la période byzantine, on pourra s'imaginer un professeur évoluant dans un milieu néo-platonicien ou chrétien qui travaille à son cours avec le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur sa table et sans chercher à s'en écarter. Ses scholies se sont diffusées uniquement le long de la branche de *E* en direction de la famille de *C^c*, ce qui est tout à fait compatible avec le constat d'une scission, non seulement entre les branches *α* et *β*, mais également à l'intérieur de *α* entre l'ancêtre de *E* et de *C^c* et la branche *γ*, dont la scission originelle est antérieure au commentaire d'Alexandre d'Aphrodise. C'est un argument supplémentaire en faveur de la plausibilité de l'explication de la variante καλοῦσιν en 439^a31, présente dans *E*, *C^c* et *M*, qui en ferait le produit d'un contexte tant marqué par la renaissance du pythagorisme qu'il en devient impossible d'en parler comme d'une chose révolue. Si cette explication est correcte, elle tend en outre à suggérer que ces trois manuscrits pourraient bien puiser à un même fonds d'annotations textuelles et exégétiques qui aurait été exploité de manière différenciée, c'est-à-dire avec un intérêt presque uniquement orienté vers le texte dans *E*, où l'on consigne uniquement les variantes et l'explicitation des renvois d'Aristote, tandis que des préoccupations plus ambitieuses auraient été à l'œuvre dans un ancêtre de *C^c* et de *M*, où l'on aurait éliminé certaines des variantes grossièrement incorrectes qui subsistent encore dans les marges de *E* et conservé, outre les variantes vraisemblables, une partie beaucoup plus substantielle de l'exégèse.

¹⁴² Je ne considère que ce que la main principale a tracé, il y a évidemment bien d'autres interventions ultérieures dans les marges de *E*.

2.4.3 Manuscrits éliminables : *Vat.* 2183 V^r, *Laurent. Acq.* 66 et 67 A^q, *Paris*. 1860 e, *Paris. Suppl. gr.* 332 Pⁱ, *Paris. Suppl. gr.* 333 P^h, *Vat. Pal.* 97 V^p, *Vind.* 75 S^d

Structure de la descendance de la famille de C^c

Le manuscrit C^c compte trois descendants à peu près contemporains qui sont sans doute tous liés historiquement. Les manuscrits *Laurent. Acq.* 66 et 67 ne forment à l'origine qu'un seul volume, lequel a été gravement mutilé¹⁴³ : la première partie subsistante, correspondant aujourd'hui au manuscrit portant la cote 66, transmet les trois quarts environ du texte du traité *Sens*. (l'ordre des feuillets est perturbé, mais le texte manque après 446^{b9} ᾗρ' οὐν οὕτω καὶ ...); la seconde, portant la cote 67, *Mem.* seulement. Je les désigne ensemble par le seul sigle A^q. Le *codex* originel est datable par ses filigranes du premier quart du XV^e siècle. La main du copiste n'a pas été identifiée¹⁴⁴, mais il a rapidement été possédé par l'humaniste et religieux florentin Francesco da Castiglione (mort en 1484).

Un autre descendant de C^c, le manuscrit *Vat.* 2183 (V^r), en reprend presque à l'identique la composition (en lui préfaçant seulement le traité *Mu.*)¹⁴⁵ et transmet ainsi l'en-

¹⁴³ Voir leurs descriptions par Harlfinger dans Moraux (1976), pp. 336–337.

¹⁴⁴ Harlfinger, in Moraux (1976), avait naguère proposé, sans grande conviction, de l'identifier à celle de Filelfo, attribution qui a depuis été refusée par Eleuteri (1991), p. 168. Bandini (2010), p. 444, la rapproche désormais de celle de Jean Scoutariotès, sans aller jusqu'à proposer de les identifier.

¹⁴⁵ On se demande quelle pourrait alors bien être la source du texte du traité *Mu.* dans *Vat.* 2183. D'après Lorimer (1933), pp. 8–9, qui a étudié la majeure partie des manuscrits conservés, il s'agit d'un témoin non-éliminable que son texte place dans la même famille que les manuscrits *Vat.* 1025, *Vat. Barb.* 136 et *Laurent.* 87.14, c'est-à-dire en très bonne compagnie car il s'agit de l'une des familles les plus importantes au sein de la transmission du traité. On ne peut s'empêcher alors de remarquer que l'on retrouve à peu près la même famille dans la transmission du traité *Phys.* (voir Boureau [2018], pp. 127–132), traité que ne transmet pas *Vat.* 2183, et que fait alors aussi partie de celle-ci *Paris.* 2032 (i), l'un des frères de C^c pour les *PN*. Il y a donc quelque raison de soupçonner que le texte de *Mu.* dans *Vat.* 2183 pourrait être issu, soit d'un autre volume appartenant au même projet éditorial originel que C^c, qui serait parvenu avec lui en Italie avant d'être perdu, soit, plus vraisemblablement encore, d'un état antérieur de C^c qui aurait originellement contenu *Mu.* et la fin du commentaire d'Alexandre aux *Met.* avant d'en être amputé, comme le suggère Rashed (2001), p. 177–180. On sait en tout cas que le texte de V^r est issu de C^c pour *Gener. Corr.*, et il est très probable que ce soit le cas pour l'intégralité de son contenu, même si

semble des *PN*. Les scholies au traité *Sens*, présentes dans C^c ont été fidèlement reproduites, jusqu'aux repères les plus insignifiants, dans les marges de V^r à l'encre rouge. Le manuscrit est néanmoins constitué, du point de vue codicologique, de deux parties distinguées par deux systèmes de signature des cahiers¹⁴⁶. La première, qui comprend les ff. 1–140^v, c'est-à-dire toute la partie aristotélicienne, est composée de douze cahiers (dix senions, deux quinions), numérotés de α à ιβ en bas du premier et du dernier feuillet de chaque cahier. La seconde partie, correspondant aux ff. 141–243^v, transmet uniquement le commentaire aux *Mete.* d'Alexandre d'Aphrodise sur neuf cahiers (sept senions, deux quinions, le dernier feuillet, qui devait être vierge, manque), numérotés de la même manière de α à θ. Le projet est donc originellement de réaliser une copie intégrale du contenu du manuscrit C^c en deux volumes, sans doute pour des questions de taille des manuscrits ainsi produits.

La confection du manuscrit *Vat.* 2183 (V^r) a lieu entre 1422 et 1443 d'après les filigranes de son papier¹⁴⁷. Le texte a été transcrit par Gérard de Patras (*RGK* III, n° 144), dont l'on sait qu'il a été actif pour le compte de Guarino de Vérone, le commanditaire d'un autre descendant de C^c, *Vind.* 75 (S^d). Il est donc fort probable que les confections des deux manuscrits soient intervenues dans le même cercle. Le manuscrit V^r entre ensuite, au cours de la première moitié du XVI^e siècle, en la possession du cardinal Giovanni Salviati¹⁴⁸.

Les manuscrits A^q et V^r ont probablement été réalisés indépendamment l'un de l'autre. Ils partagent néanmoins un petit nombre de fautes dont est dépourvu leur ancêtre commun, si bien qu'ils remontent peut-être tous deux à un même apographe de C^c, et non pas directement à ce manuscrit. On peut étayer historiquement cette hypothèse par le fait que Gérard de Patras et Castiglione ont, par exemple, tous deux pris part à l'école fondée à Mantoue par Vittorino da Feltre, la *Ca' Zoiosa*.

Fautes de V^r et A^q

437^b13 καὶ A^qV^r : οὐ καὶ C^c

437^b32 ἐελμίον A^qV^r : ἐελμένον C^c

439^b8 ὑπάρχειν A^qV^r : ὑπάρχει C^c

440^a18 τὸ A^qV^r : τῶι C^c

441^a30 δ' om. A^qV^r

442^a8 τὸ A^qV^r : τῶι C^c

442^a30 ἀτοπότατόν τι A^qV^r : ἀτοπώτατόν τι C^c

cela n'a pas été encore été démontré (Fobes [1919] n'a pas pris en compte le manuscrit quant aux *Mete.*, pas plus que Siwek [1965] quant à *An.* ; Ferrini [1999] a été informée du fait qu'il contient *Col.* grâce à D. Harlfinger et observe, p. 51, que son texte est proche de celui de M – ce qui est aussi le cas, selon ses propres affirmations quant à *Col.*, de celui de C^c).

¹⁴⁶ Voir la notice de Lilla (1985), pp. 80–83

¹⁴⁷ D'après Lilla (1985), p. 82 et Rashed (2001), p. 178.

¹⁴⁸ Le manuscrit porte notamment une table des matières latine (f. III^v) de la main de son bibliothécaire, Georges Balsamon (Lilla [1985], p. 83). Cette bibliothèque, après avoir rejoint celle de la famille Colonna en 1721, intègre le fonds vatican en juin 1821 : voir pour son histoire Lilla (2004), pp. 96–99.

443^{a2} ὕδατι A^{qVr} : ἐν ὕδατι C^c
 443^{a12} ποιεῖ A^{qVr} : ποιῇ C^c
 443^{a23} Ἡράκλειτος A^{qVr} : Ἡράκλειτος C^c
 443^{b3} ἀπολάβειν A^{qVr} : ἀπολαύειν C^c
 444^{a20} ἀναίμων A^{qVr} : ἐναίμων C^c
 444^{a21} τετράπυσι A^{qVr} : τετράποσι C^c
 444^{a30} ὑγρότητα A^{qVr} : ὑγρότατον C^c
 445^{a15} ὁσφραντοῦ om. A^{qVr}
 446^{a23} ὅτε A^{qVr} : ἦ τε C^c

Mem.

450^{a4} τὸ om. A^{qVr}
 451^{a15} οὐ κόνος A^{qVr} : εἰκόνος C^c
 451^{a15} χρόνῳ A^{qVr} : χρόνου C^c
 452^{b14} ἔκτος A^{qVr} : ἔντος C^c
 452^{b17} κινῆται A^{qVr} : κινεῖται C^c
 453^{a22} σωματιόν A^{qVr} : σωματικόν C^c

Le manuscrit *Vind. phil. gr.* 75 (S^d) a pour copiste Démétrios Cycandylès (Δημήτριος Κυκανδύλης)¹⁴⁹, ce qui permet de dater sa confection du milieu du XV^e siècle. Les filigranes de son papier conduisent à la placer après 1444, période à laquelle la présence de ce copiste en Italie est attestée¹⁵⁰. Une annotation au tout début du *codex* (« *ex libr. Guarini Veron.* », f. II) nous apprend qu'il a fait partie de la bibliothèque de Guarino de Vérone (1374–1460)¹⁵¹. Il ne contient au sein des *PN*, de façon très inhabituelle, que les traités *Mem.* et *Long.*, lesquels sont placés à la toute fin du *codex* après l'ensemble de traités « physiques » (augmenté, là aussi de façon étrange, du traité *An.*, placé entre *Phys.* et *Cael.*). Ceux-ci ont été annotés par Giovanni Pontano (1426–1503)¹⁵². Le *codex* actuel résulte en fait de la réunion de quatre parties au moins, indépendantes du point de vue de la codicologie et séparées par des feuillets laissés vierges qui ont été rassemblées artificiellement par la suite : (I) ff. 1–82, *Phys.* (f. 82^v vierge ; sept quinions et un senion) ; (II) ff. 83–180, *An.*, *Cael.*, *Gener. Corr.* (ff. 111^v–112^v entre *An.* et *Cael.* et 177^v–180^v vierges ; neuf quinions et un quaternion) ; (III) ff. 181–230, *Mete.* (ff. 226^v–230^v vierges ; cinq quinions) ; (IV) ff. 231–237, *Mem.* et *Long.* (f. 237 vierge, ainsi que ff. 234^v–236^v entre les deux traités ; un quinion mutilé de ses derniers feuillets). Cela rend compte des aberrations de sa composition. Du point de vue du texte, il s'agit pour les traités *Mem.* et *Long.* d'un

¹⁴⁹ Comme nous en informe la souscription au f. 226. Voir aussi Vogel & Gardthausen (1909), p. 104 et *RGK I*, n° 96, ainsi que la notice dans le catalogue de Hunger (1961), pp. 190–191.

¹⁵⁰ Par la souscription datée précisément de 1444 qu'il a laissée à la fin du *Laurent*. 28.42 (*Géographie* de Ptolémée).

¹⁵¹ Voir, au sujet de ses livres grecs, Diller (1961), p. 319–320. Guarino est célèbre pour être allé trouver Chrysoloras à Constantinople afin d'apprendre de lui la langue grecque. Le manuscrit est ensuite acheté à Ferrare au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle par le philologue et collectionneur Janos Zsmbosky (*Ioannes Sambucus*, cf. f. 1), ce pourquoi il se trouve aujourd'hui à Vienne.

¹⁵² Harlfinger (1971a), pp. 272–282 ; Eleuteri & Canart (1991), pp. 125–126. Ces annotations étaient autrefois attribuées à Guarino Veronese lui-même.

descendant fidèle du manuscrit C^c, qui comporte très peu de fautes propres – comme elles ne sont de plus pas de plus intéressantes, je me dispense de les citer. Rashed (2001), pp. 180–181, par la considération de certaines fautes, parvient même à montrer dans le cas du traité *Gener. Corr.* que S^d descend directement de C^c, conjointement et indépendamment de V^r, résultat que l'on étendra au peu des *PN* qu'il transmet¹⁵³.

On peut inférer de là quelques éléments relatifs à l'histoire du manuscrit 314 du Supplément grec (C^c), dont notre connaissance demeure autrement assez lacunaire¹⁵⁴, les possesseurs ultérieurs du manuscrit n'y ayant pas vraiment laissé de trace. Guarino de Vérone, le commanditaire de S^d a en effet rapporté de son séjour à Constantinople auprès de Chrysoloras aux alentours de 1404 des livres grecs, et pourrait aussi avoir eu l'occasion de s'en procurer d'autres dans le cadre de sa participation au concile de Ferrare-Florence. Or Vittorino da Feltre, qui semble être le point de rencontre entre les copistes et commanditaires de A^q et de V^r, est l'un des élèves de Guarino, qui pourrait avoir été le commanditaire de V^r : c'est notamment le refus par ce dernier de l'invitation des Gonzagues qui lui a permis de s'établir à Mantoue. Il y a donc quelque raison de penser que C^c est demeuré à Constantinople, dans une collection prestigieuse, jusqu'au début du XV^e siècle, avant d'être ramené en Italie par Guarino de Vérone et de circuler ensuite dans l'entourage de ce dernier jusqu'au milieu du XV^e siècle, au sein duquel ses trois descendants conservés ont été confectionnés.

Il y a quelques maigres indices dans le *codex* actuel qui pourraient corroborer cette reconstitution. À la fin du manuscrit, sur le contreplat inférieur, on peut lire deux annotations dont la première est latine (la seconde m'est demeurée obscure). Elle occupe la position supérieure et est très endommagée, mais elle débute par la mention de l'année 1447, ce qui tend à montrer qu'une figure occidentale a eu le manuscrit entre ses mains à cette date¹⁵⁵. Par ailleurs, la première moitié du traité *An.*, du f. 100 au f. 116^v, comporte une numérotation en chiffres arabes continue à l'extrémité de la marge externe, qui va

153 Le texte du *Vind.* 75 est également observé avoir été copié d'après celui de C^c pour *Mete.* par Fobes (1913), p. 250 et pour *An.* par Siwek (1965), pp. 129–130. *Cael.* et *Phys.* sont, en revanche, transmis par le *Vind.* 75 tout en étant absents de C^c. Dans le premier cas, étudié par Boureau (2019), il descend avec les *Vat.* 252 et 499 d'un important manuscrit perdu sans lien apparent avec celui-ci.

154 En dépit du fait que le manuscrit a conservé sa reliure originelle, la principale information que l'on ait à ce sujet est la date « an VI pluviose », ce qui correspond à février 1798, qui figure sur un feuillet détaché estampillé du sceau de la bibliothèque impériale qui présente le contenu du manuscrit. Le manuscrit a donc intégré le fonds grec de la Bibliothèque de France durant cette période révolutionnaire (il ne peut évidemment avoir été acquis avant 1740, puisqu'il appartient au « supplément grec » et son numéro au sein de ce fonds indique qu'il y est entré avant le milieu du XIX^e), mais rien ne vient préciser son origine : il s'agit possiblement d'un ancien fonds ecclésiastique dissout lors de la période révolutionnaire. La date de 1798 pourrait aussi être rapprochée de la signature du traité de Tolentino en 1797, de sorte que le manuscrit pourrait éventuellement être issu de collections italiennes. C'est par exemple le cas du Supplément grec 352 (*olim Vat. gr.* 997), confisqué par l'armée de Bonaparte au Vatican et demeuré dès lors en France (voir notamment Lilla [2004], p. 89).

155 Il pourrait aussi s'agir d'une ancienne cotation, mais cela s'accorde mal avec sa position à la fin du volume et avec le fait qu'elle soit placée au début d'un texte.

de 901 à 983 selon des intervalles assez irréguliers, mais correspondant à quelque chose allant de deux à dix lignes, ainsi que quelques annotations grecques sommaires d'une main de la Renaissance au tracé peu assuré (par exemple au f. 118). Tout cela suggère fortement que le manuscrit a été employé dans le cadre d'un enseignement occidental ayant le texte grec du traité pour support.

Le magnifique *Paris*. 1860 (e) est déjà bien connu comme étant un apographe du manuscrit i, dont il reproduit à l'identique la composition (si ce n'est que *Lin.* y a été déplacé)¹⁵⁶. Harlfinger (1971a) le pensait avoir été réalisé conjointement par le richissime humaniste Palla Strozzi et Manuel Calécas, connu comme disciple de Démétrios Cydonès, le premier transcrivant l'essentiel du texte, le second seulement les ff. 171–236^v (c'est-à-dire *An.*, *PN* et *Lin.*), mais l'on a depuis identifié trois mains en son sein¹⁵⁷ : celle de Chrysoloras, qui prend en charge les ff. 1–71^v (*Phys.*), celle de Démétrios Scaranos, un parent de Chrysoloras récemment identifié, responsable des ff. 73–170^v (*Cael.*, *Gener. Corr.*, *Mete.*) et 237–243^v (*Col.*), et enfin celle de Calecas, déjà correctement identifiée par Harlfinger. Comme Calecas n'est présent en Italie qu'entre 1401 et 1403 à Milan, où l'on sait que Chrysoloras se trouve au même moment après son départ de Florence, la confection du manuscrit e doit remonter à cette période. Ses superbes décorations¹⁵⁸ laissent penser à un commanditaire fortuné, Rollo (2005) a proposé qu'il puisse s'agir du crétois Pierre Phylargis (Pierre de Candie), le futur Alexandre V, qui est archevêque de Milan en 1402. Le manuscrit a ultérieurement été consulté par Francesco da Lucca en 1469, qui le signale dans une note¹⁵⁹.

Si l'on combine ce fait avec la présence d'annotations dans i de la main de Chrysoloras¹⁶⁰ et de Calecas, qui rectifie de temps en temps le texte de son modèle lorsqu'il lui semble trop fautif, on peut reconstituer à peu près l'histoire de i et de e à partir de la charnière entre les XIV^e et du XV^e siècles, en dépit de quelques zones d'ombre. Le manuscrit *Paris*. 2032 (i) quitte Constantinople pour arriver en Italie avec Chrysoloras à la fin du XIV^e. Une copie luxueuse, *Paris*. 1860 (e), en est rapidement réalisée à Milan pour le compte d'un commanditaire italien aux moyens conséquents. Après son séjour à Milan, le manuscrit i entre dans les collections de l'humaniste Niccolò Leonicensi (1428–1524), actif principalement à Ferrare¹⁶¹. Le manuscrit est ensuite racheté vers 1525–1530 par le

¹⁵⁶ Voir notamment Harlfinger (1971a), pp. 116–126, et Rashed (2001), p. 222.

¹⁵⁷ La chose a été découverte par Rollo (2005), pp. 244–250, et approfondie par Manfrin & Speranzi (2019), p. 56. Harlfinger (1971a), p. 118, avait néanmoins déjà supposé une implication de Chrysoloras, pour des raisons autres que paléographiques.

¹⁵⁸ Analysées dans Avril & Gousset (2005), pp. 110–111 : elles sont d'un artiste lombard actif au début du XV^e siècle.

¹⁵⁹ « *Visto per mi Francesco da Lucca 1469* », f. A.

¹⁶⁰ Celui-ci signale en effet dans e les divergences avec la recension du traité *Phys.* dans un autre de ses manuscrits, *Vat*. 2208 (voir Rollo [2005], pp. 250–257) et le dote également de titres bilingues, conformément à son procédé caractéristique.

¹⁶¹ Mugnai Carrara (1991), p. 128, a retrouvé sa trace dans l'un des inventaires. Elle hésite quelque peu au sujet de son identification, pensant qu'il pourrait aussi s'agir de e ; ces doutes ont depuis été dissipés

cardinal Niccolò Ridolfi¹⁶². Le manuscrit **e** le rejoint au sein de cette même bibliothèque dans des circonstances beaucoup plus floues¹⁶³. Les deux finissent par la suite par entrer au sein des collections royales françaises *via* Pierre Strozzi et Catherine de Médicis.

Fautes de **i** et **e**

Sens.

436^b1 περι om. **ie**

436^b12 διοριζόμεθα **ie** : διοριζόμενον **C^cM** : διοριζόμεν **vulg.**

442^a21 ἀμφοτέρως **ie** : ἀμφοτέρων **vulg.**

442^b8 διὸ **ie** : διὸ καὶ **cett.**

448^b28 εἰ η **ie** : εἰ γ : ἥ **C^cM**

449^a28 αἰσθάνεσθαι om. **ie**

Mem.

452^a23 τὸ Η **ie** : τὸ Ζ **vulg.**

452^a25 ἐπεὶ **ie** : ἐπὶ **vulg.**

452^b8 ὅτε ποτὲ **ie** : ὅτωι ποτὲ **C^cM** : τι ὦι **vulg.**

Somn. Vig.

455^b34 πότε **C^cM** : πάντα **vulg.** : om. **ie**

457^a33 ὑπάρχοι **ie** : ὑπάρχη **vulg.**

458^a24 ἐν τῷ **ie** : εἰς τὸ **C^cM**

Insomn.

460^b30 τῶν om. **ie**

Div. Somn.

464^a30 ὄντας **ie** : ὄντων **cett.**

Resp.

470^a11–12 παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτηι εἰ παραλλάξ ποιοῦσιν **ie** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτηι παραλλάξ ποιοῦσιν **ZV^r** : παραλλάξ· ἅμα δὲ ἀφέντας ἀνάγκη τὸ ὕδωρ διὰ τῶν βραγχίων δέχεσθαι τὸ θύραθεν καὶ ταύτης παραλλάξ ποιοῦσιν **M** : παραλλάξ **vulg.**

par Muratore (2009) II, p. 42, qui montre que **e** est aussi présent, mais ailleurs, dans les inventaires de la bibliothèque de Ridolfi. On trouve également dans **i**, en bas du f. I, une note, inscrite à l'envers, portant la date du 22 mai 1422 et le nom d'Ugo Califfinus, c'est-à-dire Ugo Caleffini (1439–1503), connu comme chroniqueur à la cour de la famille d'Este à Ferrare, où Niccolò Leonicensio enseigne à partir de 1464. Le manuscrit est donc à Ferrare au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, mais j'ignore pourquoi Caleffini a choisi cette date pour sa petite note.

162 Voir la reconstitution des inventaires successifs de sa bibliothèque par Muratore (2009), en particulier I, p. 141, et II, p. 41–42. Le manuscrit **i** comporte aussi un πῖναξ (f. I) de la main du bibliothécaire grec du cardinal, Matthieu Devaris, un élève de Lascaris.

163 Muratore (2009), I, pp. 134 et 150, et II, p. 44. Les manuscrits « vus », à l'instar de **e**, par Francesco da Lucca semblent pour certains d'entre eux au moins faire à ce moment partie de la bibliothèque que Palla Strozzi a léguée à son fils Nofri à sa mort en 1462. Voir Manfrin & Speranzi, p. 47 (avec le tableau récapitulatif des manuscrits en question pp. 54–59) : « *non tutti i codici col 'visto' di Francesco possono essere automaticamente considerati parte della biblioteca di Palla, ma la biblioteca di Palla, o una sua parte, fu certamente oggetto della sua ricognizione* ».

475^{a3} ζῶσι καὶ ἑπτὰ ἔτη om. **ie**

475^{b7} θυέλλαν **ie** : θήλαιαν **C^cM** : θάλατταν **cett.**

VM

480^{b27-28} τί περὶ φύσιν **ie** : τί παρὰ φύσιν **C^cM** : τι περὶ φύσεως vel τε περὶ φύσεως **vulg.**

Fautes de **e**

Sens.

438^{a32} τοι **e** : τοῦτο **vulg.**

Mem.

450^{b5} τύπος **e** : ὁ τύπος **cett.**

450^{b30} χωρισθῆναι **e** : χρονισθῆναι **cett.**

452^{a21} ἄμφω **e** : ἐπ' ἄμφω **cett.**

Somn. Vig.

454^{a19} ὅτι om. **e**

455^{a14} οἶον om. **e**

458^{a21} διακριτικώτερον **e** : ἀδιακριτώτερον **vulg.**

Insomn.

458^{a26} πάντων τούτων **e** : τούτων πάντων **i C^cM**

462^{a14} φαινόμενα **e** : κινούμενα **vulg.**

Div. Somn.

463^{a16} μικρᾶς τινος **e** : μικρᾶς **cett.**

464^{a11} ἐκεῖνη **e** : ἐκεῖνος **cett.**

Long.

465^{a8-9} καθεστῶτας **e** : καθεστῶτες **i Z^cV^cM** : διεστῶτες **cett.**

465^{b14} οὔτε **e** : εἰ τε **C^cMi** : ἔσται **vulg.**

466^{a10} οἶον om. **e**

Juv.

467^{b16} καὶ ἓν **e** : καὶ ἐν **cett.**

468^{b13} ζώων **e** : μορίων **cett.**

Resp.

470^{b7} καὶ τοῦ χάριν **e** : καὶ τοῦ χάριν οὐδὲν **i Z^cV^cM** : τίνος μέντοι χάριν **vulg.**

471^{a13} πᾶσα ἐμποδίζειν **e** : πῶσα ἐμποδίζειν **i** : ἀπάντων τὸ ἐμποδίζειν **V^cM** : ἀπαντῶντα ἐμποδίζειν **cett.**

471^{a30-31} καὶ ἐν ... ἀσπαρίζωσιν om. **e**

474^{a7} οὖν om. **e**

477^{a19} τὸν πνεύμονα ἔναιμον ἔχοντα **e** : ἔναιμον ἔχοντα τὸν πνεύμονα **cett.**

VM

479^{a24-25} σωματικῆς **e** : νοσηματικῆς **vulg.**

Le manuscrit **M** comprend quelques interventions ultérieures à sa confection, en particulier des annotations assez fréquentes dans le style de la chypriote bouclée et d'une

main que l'on date du XIV^e siècle¹⁶⁴. Elles se limitent essentiellement pour les *PN* à signaler chaque aporie principale du traité *Sens.* en marge, quoique cette même main insère également une notice plus longue, au contenu soit très scolaire, à la fin du traité *Sens.*, afin d'expliquer le fait que ce soit le traité *Mem.* qui lui succède¹⁶⁵. Une autre main chypriote plus tardive est également intervenue dans le manuscrit (ff. 15, 75), ainsi qu'une main latine (f. 83). On en déduira que le manuscrit se trouve à Chypre, sous domination latine, très peu de temps après sa confection, et qu'il semble y demeurer jusqu'à son acquisition par Angelos Vadios vers la fin des années 1460¹⁶⁶. Le manuscrit est emporté en Italie avant 1482. Sa cote indique en effet qu'il a fait partie de la bibliothèque du duc d'Urbino, Federico da Montefeltro (1422–1482), léguée à la ville d'Urbino par ses descendants en 1628 et cédée au Vatican dans les années 1660¹⁶⁷.

La descendance de *M* est complexe. Elle concerne trois manuscrits, qui sont très proches de par leurs textes. Celui qui est sans doute le plus ancien d'entre eux, *Vat. Pal. gr.* 97 (*V^p*), contient les traités *Inc. An.*, *PN1-Mot. An.*, et *Gener. An.* dont une partie du texte manque aujourd'hui. Son copiste n'a pas été identifié, on ne peut encadrer sa date de confection que de manière assez large, les spécialistes s'accordant sur une date située vers le début du XV^e siècle¹⁶⁸. Des feuilles de papier occidental, alors que le papier du manuscrit est autrement oriental, ont été insérées dans le *codex* lors de ce qui ressemble fort à une tentative avortée de restauration (ff. 78–93 et 102–109) : le projet était sans doute de compléter les lacunes de la recension du traité *Gener. An.*, mais ces feuillets sont restés vierges. Le papier des feuillets insérés présente un filigrane daté de

¹⁶⁴ Depuis qu'elle a été repérée par Sornajolo (1895), p. 45. L'identification du style d'écriture est à mettre au crédit de Constantinides (1995).

¹⁶⁵ Voir *M*, f. 88^v : πάντοτε εὐτάκτως ἡ διδασκαλία πρόεισιν ἐπομένη τῇ φυσικῇ τῶν πραγμάτων ἀκολουθία· μετὰ γὰρ τοὺς περὶ ψυχῆς λόγους καὶ τοὺς ἐκεῖσε περὶ αἰσθήσεως λεχθέντας, οἱ ἐξῆς ἐπισυνήφθησαν, περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν· ἐνέργεια γὰρ ψυχῆς ἡ αἴσθησις. ἐπεὶ δὲ μόνῃ αἰσθήσεως, ἡ μνήμη πως ἔστι, εἰκότως μετὰ τοὺς περὶ αἰσθήσεως λόγους, περὶ μνήμης διαλαμβάνει.

¹⁶⁶ La main d'Angelos Vadios (Angelo Vadio da Rimini) a récemment été identifiée dans des annotations latines de *M* (ff. 139^v, 154^v, 157^v), par Stefec (2012a), p. 140 n. 176, qui le rattache à un petit groupe de manuscrits profanes trouvés à Chypre par celui-ci (voir également Cronier [2020]. 139, qui rajoute quelques manuscrits médicaux à ce groupe). L'activité de Vadios et sa compétence s'agissant d'acquérir des manuscrits rares sont autrement attestées par une lettre de Michel Apostolis à Bessarion (dans laquelle le premier s'excuse d'ailleurs ne pas être en mesure de se rendre à Chypre dans l'immédiat ; lettre n° 76 du recueil édité par Noiret [1889], pp. 96–97).

¹⁶⁷ *M* porte toujours l'*ex libris* de Federico au f. 8^v (déjà signalé par Sornajolo [1895], p. 44). On reconnaît aussi le manuscrit dans un inventaire des manuscrits du duc d'Urbino établi au XV^e siècle par son bibliothécaire, Federigo Veterano (édité par Guasti [1862], p. 149, n° 620). Voir aussi la notice de F. D'Aiuto relative à l'histoire du fonds *Urb. gr.* (D'Aiuto & Vian [2011], pp. 538–545).

¹⁶⁸ Le manuscrit a précédemment été daté, principalement par la paléographie du XIV^e ou du XV^e siècle par Stevenson (1885). Voir ensuite Escobar (1990), p. 70, Berger (1993), p. 32, Giacomelli (2016), pp. 113–115, ainsi que la description en ligne sur le site de la Bibliotheca Palatina par Anne-Elisabeth Beron et Janina Sieber en date de 2020 : https://digi.ub.uni-heidelberg.de/de/bpd/virtuelle_bibliothek/codpal-graec/beschreibungen/bav_pal_gr_97.html (dernière consultation : janvier 2024).

1504¹⁶⁹, ce qui fournit un *terminus ante quem* pour la confection originelle et *post quem* pour la restauration. En guise de *terminus post quem* pour sa confection, Berger (1993), p. 32, a fait valoir que le texte du traité *Inc. An.* dans le manuscrit a été, selon son étude de la transmission, transcrit d'après une recension influencée par celle du *Paris*. 1921 (m), lequel a pour sa part été confectionné au cours du troisième quart du XIV^e siècle. La structure du *codex*, en dépit de l'absence de signature des cahiers, laisse penser que la recension du traité *Gener. An.* des ff. 43^v–117 a été produite à part de la première partie (*Inc. An.*, *PN1-Mot. An.*, ff. 1–43^v). Cette première partie s'achève par un simple bifolio (ff. 42–43)¹⁷⁰, le traité *Mot. An.* s'achève au *verso* de son dernier feuillet, suivi du seul titre à l'encre rouge du traité *Gener. An.* tout en bas de ce feuillet. Le texte même du traité *Gener. An.* ne débute pourtant qu'au début du cahier suivant (f. 44^r), ce qui invite à faire débiter ici une seconde partie du *codex*¹⁷¹.

On en sait, grâce à Giacomelli (2016), un peu plus sur l'histoire ultérieure de V^p. Le manuscrit entre au début du XVI^e siècle en la possession d'un aristocrate de Padoue, Giovanni Battista da Lion, qui y laisse sa marque au f. I. C'est probablement là l'occasion de l'ajout des feuillets vierges¹⁷². Après sa mort, sa bibliothèque étant dispersée, le manuscrit est racheté entre 1548 et 1554 par Henry Scrimger pour le compte de Ulrich Fugger. Il a enfin été annoté par Friedrich Sylburg, qui y consigne les titres latins, à la toute fin du XVI^e siècle lorsque les collections de Fugger, après sa mort en 1584, sont léguées à l'électeur palatin Frédéric IV, à Heidelberg où il avait trouvé refuge après sa conversion au protestantisme¹⁷³.

Les manuscrits *Paris*. Supplément grec 332 (Pⁱ) et *Paris*. Supplément grec 333 (P^h) peuvent être datés avec davantage de précision. Ils sont plus jeunes d'environ un demi-siècle. P^h contient les traités *Part. An.*, *Gener. An.*, *Mech.*, *Inc. An.*, puis les *PN*, avec *Mot. An.* entre *PN1* et *PN2*. La composition actuelle ne correspond plus à la structure originelle du *codex*, comme le laissent apercevoir les signatures que l'on trouve en bas du premier et du dernier feuillet de chaque cahier. On y distingue en effet quatre séries¹⁷⁴ : (I) α-ζ, ff. 1–78 ; (II) ιδ-κβ, ff. 79–162 (sept quinions et un quaternion) ; (III) η-ιγ, ff. 163–222 (six quinions) ; (IV) α-β, ff. 223–244 (un quinion et un senion). On en

169 Monts/Dreiberg 90 dans Harlfinger (1980).

170 Cette première partie du *codex* est autrement composée de quatre quaternions (le premier étant privé de ses trois premiers feuillets, sans perte du texte) suivis d'un quinion.

171 Il serait intéressant d'observer la position du *Vat. Pal. gr.* 97 au sein de la transmission du traité *Gener. An.*, mais le manuscrit n'a pas encore été pris en considération par ses éditeurs.

172 Je note également que V^p a par endroits été corrigé par une main plus récente (notée V^{p2}), laquelle intervient notamment pour rétablir le texte aux endroits où les détériorations du manuscrit l'ont rendu illisible.

173 Le transfert des collections de l'électeur palatin à la Bibliothèque vaticane intervient suite à l'occupation de Heidelberg en 1622 lors de la guerre de Trente Ans au cours de l'été 1623 (voir sur ce point la notice de F. D'Aiuto et de Chr. M. Grafinger, dans D'Aiuto & Vian [2011], pp. 457–463).

174 On trouve, en revanche, une série de signatures selon l'alphabet latin au début des cahiers concernés qui débute au f. 139 (P) et court jusqu'au f. 203 (Y). Elles ne s'accordent évidemment pas avec les

déduira que le *codex* actuel est formé de la réunion de deux unités, l'une étant composée des trois premières parties dans un ordre différent (*I–III–II*, ce qui permet de retrouver une série continue de signatures), et l'autre de la quatrième partie seulement. La première unité comprenait donc dans cet ordre les traités (*I*) *Part. An.*, (*III*) *Inc. An.*, *PN1–Mot. An.*, (*II*) *Gener. An.*, *Mech.*, et la seconde *PN2* et *Spir.* La composition originelle de la première unité est bien plus cohérente que ce que l'on trouve aujourd'hui dans le manuscrit quant à la transition de (*I*) *Part. An.* vers (*III*) *Inc. An.* et de (*III*) *Mot. An.* vers (*II*) *Gener. An.*, qui correspondent aux annonces que l'on trouve dans le texte d'Aristote à la fin des traités *Inc. An.* et *Mot. An.* Ce bel ordonnancement semble avoir été perturbé lors de l'ajout de la seconde unité. Il a alors été décidé de placer *PN2* après *Mot. An.* à la toute fin du *codex* remanié, il aurait peut-être été plus judicieux en ce cas de placer (*II*) *Gener. An.* et *Mech.* à la suite de cette nouvelle partie. Le texte des parties *II* et *III* a été copié par Démétrios Chalcondyle (Δημήτριος Χαλκονδύλης)¹⁷⁵, celui des parties *I* et *IV* par Jean Serbopoulos (Ιωάννης Σερβόπουλος)¹⁷⁶. La date exacte de sa transcription est incertaine, mais elle est nécessairement antérieure à la mort de Chalcondylès en 1511 pour la première unité originelle¹⁷⁷ et sans doute au départ de Serbopoulos pour l'Angleterre, au plus tard dans les années 1480¹⁷⁸. Le fait que les deux mains se soient relayées dans cette première unité laisse en effet penser à une collaboration. Il y a de bonnes chances pour que la confection de celle-ci appartienne à la période durant laquelle Chalcondyle est professeur à Padoue, c'est-à-dire entre 1463 et 1479. Le manuscrit a fait partie de la bibliothèque de l'humaniste anglais Thomas Linacre (ca. 1460–1524), très lié aux milieux intellectuels florentins et padouans¹⁷⁹ : le plus probable est qu'il a acquis la première unité à Padoue lors de ses études et qu'il lui a ensuite fait ajouter la seconde, recomposant le *codex* à cette occasion. Cette opération pourrait, elle, avoir eu lieu en Angleterre après le départ de Serbopoulos, d'autant plus que le texte de *PN2* dans **P^h** est directement issu de la version corrigée du manuscrit **Z**¹⁸⁰.

Le manuscrit *Paris*. Supplément grec 332 (**Pⁱ**) contient les traités *Phys.* et *Met.* avec entre ces deux monuments la série *An.–PN1*. Il a intégralement été copié par Emmanuel Rhousotas (Ιμμανουήλ Ρουσωτάς)¹⁸¹, que l'on sait avoir été actif à Venise au sein

signatures grecques et sont vraisemblablement être contemporaines à la recomposition qui a abouti à l'état actuel du *codex*.

175 *RGK*, II, n° 138, par comparaison avec **O^c** *Oxon*. New College 226.

176 *RGK*, II, n° 140.

177 Comme déjà noté par Primavesi (2018), p. XXVI.

178 Voir à ce sujet Weiss (1941), pp. 147–148. Serbopoulos s'établit en tant que moine à Reading en 1489 et semble avoir déjà été actif en Angleterre avant cette date.

179 C'est le « *Thomas Anglicus, homo et Graece et Latine peritissimus praecellensque in doctrinarum omnium disciplinis* » de la préface du second volume de l'aldine aristotélécienne (Orlandi & Dionisotti [1975] I, p. 16 ; Wilson [2016], p. 42).

180 *Cf. supra*.

181 *RGK*, II, n° 203. Il paraît avoir travaillé comme copiste professionnel à Venise à la fin du XV^e siècle. On ne dispose que de peu de preuves matérielles de son association avec la presse aldine, mais, comme

de la Nouvelle Académie d'Alde Manuce au cours de la seconde moitié du XV^e siècle. Là encore, la composition actuelle du *codex* est le produit d'un processus d'agrégation d'unités confectionnées à part, comme le laisse apercevoir l'ordre un peu incongru de son contenu. Le *codex* est en effet formé de la réunion de quatre parties, chacune étant distinguée par un système propre de signatures grecques : (I) ff. 3–112^v, *Phys.*, signatures allant de α (f. 3) à ια (f. 103) ; (II) ff. 113–160^v, *An.*, signatures allant de α (f. 113) à ε (f. 153), la majeure partie du dernier cahier est en outre vierge (ff. 154^v–160^v) ; (III) *Inc. An.* & *PN1*, ff. 153–160^v, signatures allant de α (f. 161) à ζ (f. 210), la majeure partie du dernier cahier est de nouveau vierge (ff. 211^v–219^v) ; (IV) ff. 220–385^v, *Met.*, signatures allant de α (f. 220) à ιζ (f. 380). Si l'antigraphe est manifestement identique pour toute la troisième partie¹⁸², l'état actuel des connaissances relatives à la transmission des traités *Phys.* et *Met.* invite à considérer que l'exemplaire employé pour la transcription de chacun de ces deux traités est complètement distinct¹⁸³.

En dépit de leurs différences, ces trois manuscrits occupent ensemble une place singulière au sein de la transmission de *PN1*. S'il est très clair qu'ils ont une origine commune, au vu du grand nombre de fautes caractéristiques que **V^p**, **P^h** et **Pⁱ** partagent contre le reste de la transmission, la question de leurs relations mutuelles n'est pas simple. Je propose de la neutraliser provisoirement pour affirmer, *a minima*, que leurs recensions respectives remontent à une même source. Le fait majeur, qui ne fait, lui, guère de doute, est que l'exemplaire en question est un apographe de **M** (*Vat. Urb.* 37) jusqu'au milieu du traité *Somn. Vig.*, vers 457^b24, puis qu'il change ensuite complètement d'affiliation en ce qu'à partir de là son texte est apparenté à celui d'un manuscrit complètement différent, *Laurent. plut.* 81.1 (**S**). Si cet exemplaire ne correspond à aucun des trois manuscrits conservés, on peut supposer qu'il contenait les traités *Inc. An.* et *PN1*, pour lesquels les trois manuscrits transmettent des textes très proches – ils sont rejoints par *Oxon*. New College 226 **O^c** pour *Inc. An.*, selon Berger (1993) –, ainsi que le traité *Mot. An.*, bien que ce traité ne soit transmis que par **V^p** et **P^h**. On peut en revanche exclure avec une certaine vraisemblance qu'il ait contenu *PN2*, en dépit du fait que ces traités sont attestés dans **M** et **S**, parce que c'est alors **Z** qui sert d'antigraphe à **P^h**, tandis que ces traités sont absents de **Pⁱ** et de **V^p**. Le passage de la descendance de **M** au voisinage de celle de **S** demeure extrêmement mystérieux. Une manière possible d'expliquer ce changement brutal de modèle serait de supposer que le copiste avait en tête de réaliser une édition contenant tout du moins *Inc. An.*, *PN1* et *Mot. An.*, comme c'est souvent le cas dans les manuscrits byzantins tardifs, et qu'il s'est aperçu en cours de route que **M** ne contient pas *Mot. An.*, ce qui est une situation rare. Il aurait donc

le souligne Barker (1992), p. 55, « les faits visuels parlent d'eux-mêmes » : son *ductus* est incontestablement celui que l'on retrouve dans l'édition aldine d'Aristophane.

¹⁸² Le modèle employé pour *Inc. An.* occupe une position fort semblable à celle qui lui revient pour *PN1* d'après Berger (1993).

¹⁸³ Voir respectivement Boureau (2018), *stemma* p. 145, et Harlfinger (1979) (sigle **Y^o**). Supplément grec 332 est pour *Met.* un descendant du *Vind.* 64.

eu à se mettre en quête d'un autre exemplaire afin de transcrire ce traité, qu'il aurait obtenu avant de finir de copier *PN1* dans son manuscrit, si bien qu'il n'a plus employé du tout **M** pour l'essentiel des traités du sommeil, alors même que le manuscrit transmet ces traités. L'environnement spatio-temporel où une telle opération aurait eu lieu demeure très obscur. Je note par ailleurs que, d'après Siwek (1965), la recension du traité *An.* dans le Supplément grec 332 (**P**ⁱ ici, **S**^c chez Siwek) change aussi brutalement de modèle après les trois premiers chapitres du premier livre, rejoignant le voisinage de **S** aux alentours de 407^{b9}. Siwek affirme en outre que la source du texte du traité *An.* dans le Supplément grec 332 serait le *Paris. gr.* 1851 (sigle **U**^c), un manuscrit dont Canart (*in* Harlfinger [1974], n° 75) attribue la confection de la partie en question (ff. 1–21) à Démétrios Damilas.

Ce changement d'affiliation, pour énigmatique qu'il soit, ne constitue pas cependant la seule difficulté concernant ces trois manuscrits. La tâche consistant à déterminer leurs relations mutuelles n'est pas non plus des plus aisées. Que l'on en juge un peu : étudiant la transmission du traité *Insomn.*, Escobar (1990), pp. 165–166, les construit tous trois comme remontant indépendamment à un exemplaire perdu (sigle **ς**), frère de **O**^d et neveu de **S**, tout en évoquant la possibilité que **V**^p et **P**ⁱ entretiennent une relation plus étroite, qui est celle qu'il retient finalement pour son *stemma* ; étudiant celle du traité *Inc. An.*, Berger (1993), pp. 32–33 reprend cette hypothèse en leur donnant à nouveau pour ancêtre un exemplaire perdu (nommé toujours **ς**), frère de **S**, dont ils descendraient, sans le moindre lien les uns avec les autres, tous les trois ainsi qu'un autre manuscrit, *Oxon.* NC 266 (**O**^c ici, qui remonte au *Vind.* 64 pour son texte de *PN1*) ; quant à celle du traité *Mot. An.*, Isépy (2016), p. 235, donne un *stemma* où **V**^p représente un frère de **S** contaminé par **Z**^a (*Laurent.* 87.21) et constitue le parent direct de **P**^h, lequel devient donc *descriptus*. En ce qui concerne *PN1*, je n'observe pas de situation qui requerrait de supposer que ces manuscrits ne seraient pas, en tant que témoins textuels, éliminables : toutes leurs leçons me paraissent s'expliquer par celles de **M**, puis de **S**. Je n'observe non plus aucune faute de **V**^p dont **P**^h et **P**ⁱ auraient été préservés d'une manière qui imposerait de leur accorder une parenté indépendante. Une partie du problème vient en réalité du fait que **V**^p a clairement été endommagé, puis restauré. La chose semble avoir complètement échappé à Escobar et Berger, qui travaillent tous deux à partir de microfilm. La seule faute de **V**^p dont seraient préservés **P**^h et **P**ⁱ, c'est-à-dire l'unique preuve de l'indépendance de ces derniers à l'égard de **V**^p, que l'on trouve dans ces publications se trouve dans la leçon de **V**^p que cite Escobar en *Insomn.* 459^{b9} : d'après son report, **V**^p aurait là une leçon fautive, πρὸς σκότος, tandis que **P**^h et **P**ⁱ auraient la bonne leçon, celle du reste des manuscrits, εἰς τὸ σκότος. Or si l'on examine le lieu en question (*Vat. Pal. gr.* 97, f. 33, l. 6), il apparaît clairement que le mot en question a été réécrit, et que la leçon originelle, dont on distingue encore très bien l'accent final, était la même que celle que l'on trouve ailleurs, εἰς τὸ. Cela ne suffit toutefois pas entièrement à écarter la possibilité que **P**^h et **P**ⁱ puissent être indépendants de **V**^p : il y a en effet quelques rares fautes dans le manuscrit **V**^p qui ne se retrouvent pas dans les deux autres. Le problème est que celles-ci sont corrigées au-dessus de la ligne, par une

main dont il n'est pas évident de dire si elle est identique à celle intervenue plus haut, au f. 33 – à mon avis, ce sont en fait deux mains différentes¹⁸⁴, ce que l'on peut aussi remarquer à leurs procédés : la main plus récente intervient directement sur le texte, en général là où il n'est plus lisible ou là où il est trop fautif à son goût, tandis que la main plus ancienne intervient au-dessus de la ligne ou en marge. On peut même prouver la chose de manière quasi-définitive lorsque l'on remarque que les omissions qui ont été corrigées en marge par la main correctrice plus ancienne au f. 20^v ont été à nouveau corrigées par la main correctrice plus récente, qui est aussi repassée sur certains tracés devenus difficilement lisibles. La particule δέ manque ainsi dans le texte initial de **V^p** en *Somn. Vig.* 455^a4 et 455^b26, alors qu'elle est présente dans **P^h** et **Pⁱ**, mais elle a aussi été rétablie au-dessus de la ligne les deux fois dans le manuscrit. Si l'on considérait que **P^h** et **Pⁱ** ont été transcrits avant toutes ces corrections dans **V^p**, cela fournirait deux arguments en faveur de leur indépendance à son égard. Si en revanche, comme je le pense, il faut distinguer entre les différentes strates de correction intervenues dans **V^p**, alors on peut affirmer, bien que cela ne simplifie pas la situation, que les corrections apportées par la main la plus ancienne se retrouvent dans **P^h** et **Pⁱ**¹⁸⁵, alors que ces derniers ne partagent pas du tout les interventions de la main plus récente, parce qu'ils ont été transcrits sur **V^p** après l'intervention de la première mais avant celle de la seconde.

En ce qui concerne la relation entre **P^h** et **Pⁱ**, en adoptant l'hypothèse selon laquelle ils seraient tous deux issus de **V^p**, il est clair qu'aucun des deux n'a l'autre pour modèle¹⁸⁶. Certaines fautes qu'ils partagent sans qu'elles ne se retrouvent dans **V^p** suggèrent néanmoins qu'ils entretiennent une relation particulière (omission de εἰσὶν en 437^a16, insertion de δὲ après ψυχὴ en 447^b24, déplacement des mots τὸ πάθος ... τούτου en 450^b19 après le verbe μνημονεύσει à la même ligne, omission de πῶς en 459^a5). La reconstruction la plus vraisemblable à mes yeux est pour cette raison celle qui les fait remonter à un même apographe perdu de **V^p**, lequel aurait peut-être été

¹⁸⁴ Comparer le tracé de la lettre δ par la main correctrice plus récente à la dernière ligne du f. 29^v, et par la main correctrice plus ancienne au-dessus de la quatrième ligne en partant du bas du f. 29^r dans le *Vat. Pal.* 97.

¹⁸⁵ Il y a de nombreux autres exemples de ce genre. Par exemple, en *Sens.* 440^b3, il a été signalé dans **V^p**, par une main non identifiée, mais qui n'est pas celle du copiste originel (je pense que c'est celle de la première strate de corrections), que le mot ὥσπερ doit être biffé. Ce n'est à mon avis pas du tout une coïncidence si ce mot est ensuite omis dans **P^h** et dans **Pⁱ** (bien qu'une main ultérieure ait ensuite inséré ὥς au-dessus de la ligne dans le second). Les omissions du f. 20^v évoquées plus haut (ἀνάγκη ... φθόγγους en 446^a19–20, δόξειε ... ποθέν en 446^a28–29 et ὅτε ... μεταξύ en 446^b1–2) ont été corrigées par cette même main, et elles ne se retrouvent pas dans les deux autres manuscrits.

¹⁸⁶ Il suffit de considérer certaines grandes omissions dans **P^h** (par exemple, celles des mots καὶ διὰ τοῦτο ... τῆς ἀφῆς en 439^a1–2 ou τοῦ λευκοῦ ... ἐκ τούτων en 424^a24–25 – il vaut la peine de noter que ces omissions ne s'expliquent, ni par les particularités de **Pⁱ**, ni par celles de **V^p**) pour établir que ce ne peut pas être l'origine du texte de **Pⁱ**. C'est un peu plus difficile dans l'autre sens, mais cela demeure possible (exemple de fautes propres à **Pⁱ** : κατὰ au lieu de τὰ en 445^b18, omission de τῶν en 454^a16, omission de μὲν en 462^a5).

réalisé au moment du dépôt de la première strate de corrections dans ce manuscrit. Comme **P^h** est un manuscrit de Chalcondyle et **Pⁱ** de Rhousotas, deux figures qui, en dépit de leurs statuts différents, ont collaboré avec la presse aldine, il n'y a guère de difficulté à se figurer un point de rencontre historique¹⁸⁷. Cette hypothèse permettrait en outre d'expliquer le fait que les deux manuscrits présentent des signes de corrections qui ont été, soit intégrées directement au texte, soit consignées par la main du copiste originel (tous deux ont ensuite été sporadiquement corrigés par d'autres mains). C'est particulièrement frappant en *Sens*. 448^b21–22, où les deux manuscrits donnent, avec **V^p** et **M**, la leçon absurde ἄτομα tout en rétablissant exactement de la même manière, par un ω au-dessus de la ligne, la leçon de la vulgate, ἀτόμωι. Ces corrections ne sont toutefois pas si fréquentes, si bien qu'il est difficile d'identifier leur source, et semblent se concentrer sur les endroits où le texte issu de **V^p** est autrement inintelligible. L'environnement de la presse devait en effet être propice à ce genre de travail de retouche.

Fautes de **M** (puis **S**), **V^p**, **P^h** et **Pⁱ**

Sens.

441^b26 οὔτε τὸ ὑγρὸν ἄνευ τοῦ ξηροῦ om. **MV^pP^hPⁱ**

443^b14–16 καὶ τοὺς χυμοὺς ... καὶ ἡ πῆξις om. **MV^pP^hPⁱ** (saut du même au même)

445^a11 τῶν **MV^pP^hPⁱ** : τούτων **vulg.**

446^b19–20 οὐ ... ὁσφραίνεσθαι om. **MV^pP^hPⁱ** (saut du même au même)

Mem.

451^b31 καὶ τάχιστα μάλιστα **MV^pP^hPⁱ** : τάχιστα καὶ μάλιστα CⁱU : τάχιστα καὶ κάλλιστα **vulg.**

453^b5 οἱ μὲν γὰρ ἐν φθίσει om. **MV^pP^hPⁱ**

Somn. Vig.

453^b29 δεκτικὰ **MV^pP^hPⁱ** : δεκτικῶι **cett.**

455^a7 ἅπαντα ἔχουσι **MV^pP^hPⁱ** : ἅπαντα ἔχει **cett.**

456^b8 τοῦ αἰσθητικοῦ μορίου **MV^pP^hPⁱ** : τοῦ μορίου τοῦ αἰσθητικοῦ **cett.**

458^a2–3 εἰς φλέβα **SV^aV^pPⁱP^h** : εἰς φλέγμα **cett.**

Insomn.

459^b26 δῆλον ἐξ αὐτοῦ **SV^aV^pPⁱP^h** : ἐξ αὐτοῦ δῆλον **cett.**

460^a10 αἶδια **SV^aV^pPⁱ** : ἀέρα **cett.**

460^b2–3 αἰσθήματα om. **SV^aV^pPⁱP^h**

461^b17 ἀνειμένου vel ἀνιευμένου om. **SV^aV^pPⁱP^h**

Div. Somn.

463^a8–9 μεγάλοι om. **SV^aV^pPⁱP^h**

463^a26–28 προωδοποιημένη ... διὰ om. **SV^aV^pPⁱP^h** (saut du même au même)

464^a9 οὕτως om. **SV^aV^pPⁱP^h**

¹⁸⁷ Notons cependant qu'il ne semble pas y avoir la moindre connexion entre le texte de l'édition aldine et celui de ces deux manuscrits dans le cas des *PN*. Il est en revanche possible que leur modèle commun ait été corrigé à partir de l'un des exemplaires disponibles au sein de l'atelier.

Fautes de V^p , P^h et P^i

Sens.

441^b22–23 καὶ γὰρ οὐ $V^pP^hP^i$: οὐ γὰρ *vulg.*

441^b25 ὅτι om. $V^pP^hP^i$

441^b28 ἀλλὰ τὸ μεμειγμένον ... τοῖς ζώοις om. $V^pP^hP^i$

442^b28 ψυχρὸν $V^pP^hP^i$: ξηρὸν *vulg.*

445^b18 τοῖς κατὰ ἄτοπα P^i : τοῖς τὰ ἄτοπα V^pP^h : τοῖς τὰ ἄτομα *vulg.*

446^b5 ἥδη τῆς πληγῆς $V^pP^hP^i$: τῆς πληγῆς *cett.*

Mem.

450^a17 ἦν om. $V^pP^hP^i$

450^a24 καὶ ἐστὶ μνημονευτὰ καθ' αὐτὰ μὲν ὧν ἐστὶ φαντασία om. $V^pP^hP^i$

450^b11 τούτων $V^pP^hP^i$: τῶν *cett.*

452^a11 ὥς τὸ ἐξ $V^pP^hP^i$: ὥστ' ἐξ *cett.*

452^a24 ἂν $V^pP^hP^i$: ἀεὶ *cett.*

452^b21 νοῆσαι om. $V^pP^hP^i$

Somn. Vig.

456^a19 πίπτοντος $V^pP^hP^i$: προσπίπτοντος *vulg.*

Insomn.

460^b20 ἐπάξει $V^pP^hP^i$: ἐπαλλάξει *vulg.*

460^b21 κυριότερον $V^pP^hP^i$: κυριωτέρα γὰρ *vulg.*

461^a6 ἔκτος $V^pP^hP^i$: ἔντος *cett.*

461^a20–21 πάμπαν om. $V^pP^hP^i$

461^b2 κινεῖσθαι om. $V^pP^hP^i$

Div. Somn.

462^b19 ἂν om. $V^pP^hP^i$

464^a24 κοινὸν $V^pP^hP^i$: κινουῦν *vulg.*

2.4.4 Transmission latine de la famille de C^c : les traductions de Jacques de Venise (*Mem.*, *PN2*), la traduction anonyme du traité *Sens.* et l'apport de David de Dinant

Les traités de *PN1* ont été traduits en latin à partir du milieu du XII^e siècle, avant l'entrée en scène de Guillaume de Moerbeke, par différents traducteurs qui ne sont pas toujours identifiés et dont on ignore les rapports exacts. Ces traductions ont ensuite été intégrées dans la transmission ultérieure au sein du *corpus vetustius* latin. Si la première traduction du traité *Mem.* peut être attribuée avec certitude à Jacques de Venise, on ne dispose que de très peu d'éléments au sujet du traducteur du traité *Sens.*, et encore moins au sujet de celui des traités du sommeil – si ce n'est que, au vu de leurs habitudes de traduction, il ne s'agit pas de la même personne, ni d'un traducteur déjà connu par ailleurs. On ne sait même pas, à vrai dire, dans quel ordre chronologique ces traductions ont été réalisées. On dispose également de quelques traductions latines de passages isolées rédigées par un maître contemporain, David de Dinant, sans lien avec la constitution du *corpus vetustius*. Fait remarquable, ces trois traductions présentent un certain nombre

de fautes qui rattachent sans aucun doute possible leurs modèles grecs à la famille de C^c¹⁸⁸, bien que ces traductions soient, au moins pour certaines, antérieures au plus ancien manuscrit conservé de cette famille (C^c, qui remonte au plus tôt à la toute fin du XIII^e siècle). Cela suggère fortement que cette famille comprenait alors un membre prestigieux, sans doute lié aux milieux lettrés de la capitale et réalisé avec un certain soin philologique, en ce qu'il semble souvent croiser les leçons qu'il partage avec E avec celles de l'une des branches les plus anciennes de *γ*, celle des manuscrits U et S.

Une telle coïncidence est absolument remarquable : elle invite à penser que les traductions du traité *Mem.* et de *PN2* par Jacques de Venise et la traduction anonyme du traité *Sens.* se fondent sur un seul et même exemplaire grec auquel aurait également eu accès David de Dinant. Comme Jacques et David sont connues pour s'être rendus à Constantinople, on peut supposer que c'est en ce lieu qu'ils ont eu accès à ce manuscrit perdu. Le premier est cependant actif au cours du second quart du XII^e siècle et le second au cours du dernier quart de ce même siècle, si bien qu'il est loin d'être certain qu'ils aient jamais été en présence l'un de l'autre. Comme l'on sait en revanche encore moins de choses quant au traducteur du traité *Sens.*, on est libre d'imaginer qu'il aurait pu côtoyer l'un ou l'autre. On pourrait par là expliquer la décision, de prime abord étrange, de la part de Jacques de ne traduire au sein de la série des *PN* que *Mem.* et *PN2*, et non aussi les traités *Sens.* et *Mot. An.* qui font pourtant partie de cet ensemble. La chose s'explique dans le cas du traité *Mot. An.* par le fait que son exemplaire grec, comme aujourd'hui C^c et ses frères, devait contenir la série *PN1-PN2* sans *Mot. An.*, si bien Jacques n'avait pas accès à ce traité. En revanche, dans le cas du traité *Sens.*, le traité était selon toute probabilité aussi contenu dans cet exemplaire, si bien qu'une hypothèse plausible pour expliquer le fait que Jacques ne l'a pas traduit serait de supposer qu'il connaissait l'existence d'une traduction antérieure ou contemporaine du traité.

Aucune de ces traductions n'a encore été éditée au sein de la série *Aristoteles latinus*, des textes avec apparats critiques en ont néanmoins été produits dans d'autres cadres. La meilleure édition dont l'on dispose est pour les traités *Sens.* et *Mem.* le texte de la traduction latine des traités augmenté d'un appareil critique que Donati (2017) a joint à son édition des commentaires d'Albert le Grand, qui, comme elle le montre, fait usage ces traductions¹⁸⁹. Son travail a pu s'appuyer dans le cas de la traduction du traité *Sens.* sur certains travaux qui avaient déjà été entrepris par L. Peeters et G. Galle à Leuven¹⁹⁰, si bien que le texte qu'elle en propose est probablement très proche de celui que permettrait d'obtenir une édition scientifique définitive. Tout porte à croire que la petite

¹⁸⁸ Comme déjà observé par Bloch (2007), p. 13, dans le cas de la *translatio vetus* du traité *Mem.* et par Vuillemin-Diem (2003) pour les traductions de David de Dinant.

¹⁸⁹ Son édition de la *vetus* est également reproduite par Brumberg-Chaumont & Poirel (2021), pp. 175–182, qui mettent en évidence l'existence d'une *versio vulgata* de la traduction, textuellement assez instable : elle est au fondement de l'activité autour du traité à Oxford vers le milieu du XIII^e siècle et semble surtout être une version corrompue de la *vetus*.

¹⁹⁰ Voir Peeters (1996) et Galle (2009).

dizaine de manuscrits qu'elle a retenus sont effectivement ceux qui méritent d'entrer en compte dans une édition critique. Dans le cas de la traduction du traité *Mem.*, la situation est déjà plus précaire, faute d'un travail suffisant concernant l'histoire du texte. Elle a, cette fois, pris la décision de choisir, un peu à l'aveugle, onze manuscrits que leur âge ou leur intérêt dans le cas de textes réputés proches (*An.* ou *Sens.*) recommandait.

La *translatio vetus* du traité *Sens.* est anonyme et n'est pas non plus datée de façon sûre. La date de 1175 était traditionnellement retenue, depuis qu'elle a été avancée par Franchescini (1935), p. 11, comme *terminus ante quem* pour sa rédaction parce qu'il s'agirait de celle de la confection de son plus ancien manuscrit connu, le *codex Sankt Florian* XI 649 (A.L.¹ 54) – mais il s'avère que ce manuscrit ne transmet pas la traduction du traité *Sens.*, mais seulement celles d'autres traités de *PN1*. Or, s'il est prouvé par ailleurs que la traduction du traité *Mem.* par Jacques de Venise et que la traduction anonyme des traités du sommeil datent toutes deux du milieu du XII^e siècle, cela ne permet pas *a priori* d'en tirer argument quant à la date de rédaction de celle du traité *Sens.*, dont l'auteur est différent. Du reste, le manuscrit en question est probablement un peu plus tardif, comme déjà avancé depuis longtemps par Pelster (1949), p. 63, on se doit donc de demeurer très prudent sur ce point. La question de la datation a été reprise à nouveaux frais par Galle¹⁹¹, qui retient la date de 1232 comme seul *terminus ante quem* certain, parce qu'il s'agit de la date de rédaction probable du plus ancien traité connu se référant à la *vetus*, le *De potentis anime et obiectis*¹⁹².

Il est donc possible que le traité *Sens.* ait été traduit bien après le reste de *PN1*, ce qui pourrait expliquer pourquoi les plus anciens manuscrits latins conservés contiennent le plus souvent une séquence *An.-Mem.* qui s'explique difficilement du point de vue de la doctrine et du texte, puisque *Sens.* s'ouvre par un rappel explicite du traité *An.* et un prologue annonçant les objets d'étude des différents traités qui composent les *PN*. On pourrait également prendre le contre-pied de cette hypothèse, par exemple en supposant que la traduction du traité *Sens.* est strictement contemporaine de l'activité de Jacques de Venise (qui prend en charge celle du traité *Mem.* à partir d'un manuscrit grec à la situation stemmatique identique) et qu'elle émane d'une figure mal connue de ce milieu du XII^e siècle si fertile en traductions du grec vers le latin (rappelons que Jacques de Venise a pu côtoyer Burgundio de Pise à Constantinople). Cela expliquerait pourquoi Jacques n'a pas traduit le traité *Sens.*, qui aurait été un commencement

¹⁹¹ Peeters (1996) a auparavant fait observer que les manuscrits de la traduction, dont les plus anciens remontent en gros à la première moitié du XIII^e siècle, sont tous déjà fortement contaminés, ce pourquoi il propose de faire remonter la rédaction de la *vetus* à la seconde moitié du siècle précédent, de manière à laisser au processus de contamination le temps de se développer. Il est toutefois difficile de postuler ainsi la durée requise pour une contamination observée. La remise en question de la datation traditionnelle de la *vetus* est en tout cas acceptée notamment par De Leemans (2011b; 2008a).

¹⁹² Le traité *De generatione stellarum* satisfait aussi à cette condition et sa rédaction pourrait être plus ancienne encore (ca. 1220) si l'attribution à Grosseteste est correcte, mais la chose n'est pas sûre. Galle (2008b) montre par ailleurs que la *translatio vetus* du traité *Sens.* gagne en popularité à partir des années 1240, en lien notamment avec le commentaire d'Adam de Bockenfield.

naturel de son entreprise : il aurait su que quelqu'un d'autre y travaillait. La difficulté devient alors d'expliquer, à l'inverse, pourquoi cette traduction du traité *Sens.*, si elle est aussi ancienne, semble avoir si peu circulé au cours de la seconde moitié du XII^e siècle. Cette difficulté n'est cependant pas si considérable dès lors que l'on s'avise qu'il n'y a virtuellement qu'un seul manuscrit conservé de cette époque (Avranches 221) des traductions des traités *An.* et *Mem.* par Jacques. Il suffit d'imaginer que le réseau d'influence du traducteur du traité *Sens.* ait été un petit peu moins développé que celui de Jacques pour aboutir à la situation actuelle.

Concernant l'attribution, la seule donnée dont l'on dispose est la mention d'un certain Nicholaus, originaire de Reggio et associé au traducteur arabe Qusṭā ibn Lūqā (*Costa ben Luca*), dans les marges du manuscrit 2241 de la bibliothèque de l'université de Salamanque, daté du XIII^e siècle (A.L.^s 2136, sigle *Su*), au f. 180 (on lit : *translatum a nicholao regino discipulo magistri constabuli*). Bloch (2008b) a proposé de l'identifier au *Nicolaus Graecus* mort en 1279 qui est actif dans l'entourage de Robert Grosseteste, qui est probablement l'auteur d'une traduction latine du traité *Mu*. Rien toutefois ne permet de rapprocher la traduction du traité *Sens.* de celle de *Mu*. quand l'on compare leurs textes (pas plus que des autres œuvres que l'on peut éventuellement rattacher à l'activité de ce Nicolas), la chronologie pose problème si la traduction du traité *Sens.* est antérieure aux années 1230, et, de toute manière, les preuves sont insuffisantes pour pouvoir accepter cette identification : la seule méthode sur laquelle on s'accorde en l'absence d'informations bio-bibliographiques suffisantes est celle, promue par L. Minio-Paluello, fondée sur la comparaison des restitutions latines de certains termes grecs, et elle ne donne rien de concluant en ce cas¹⁹³.

En ce qui concerne l'établissement du texte, l'édition provisoire, mais tout de même critique, proposée par Donati (2017) se fonde sur les huit manuscrits qui avaient été retenus par Galle (2008b) sur la base du travail de Peeters (1996)¹⁹⁴ : *Bā*, Baltimore, The Walters Art Gallery, W. 66, A.L.¹ 3, ff. 105–112^v ; *Bm*, Cologny-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, Cod. Bodmer 10, A.L.¹ 966, f. 226v–231^v ; *Bw*, Bruxelles, BRB, II 2558, A.L.¹ 175, ff. 100–106 ; *Sn*, Salamanque, Biblioteca Universitaria, 2706, A.L.² 1208, ff. 226–233 ; *Su*, Salamanque, Biblioteca Universitaria, 2241, A.L.² 2136, ff. 180–183 ; *Td*, Todi, Biblioteca

¹⁹³ Je rejoins ainsi la conclusion sceptique de Galle (2008b), reprise dans Galle (2009). Le point le plus saillant de l'argumentation de Bloch (2008b) est, à mon sens, l'observation (p. 87) selon laquelle les nombreuses aberrations figurant dans la *translatio vetus* du traité *Sens.*, et que l'on attribue en général à une maîtrise insuffisante du grec, pourraient aussi bien s'expliquer par un manque de familiarité avec la langue latine – la situation du traducteur apparaît alors analogue à celle de Jacques de Venise, à qui il arrive de s'excuser de parler bien mieux grec que latin.

¹⁹⁴ Celui-ci a réalisé une collation complète du texte du premier chapitre dans les 92 manuscrits conservés, à partir de laquelle il a sélectionné 17 manuscrits. Il a étudié ceux-ci à l'occasion d'un passage difficile dans la suite du traité (440^b26–441^b1), ce qui l'a conduit à en éliminer encore 9, jusqu'à aboutir aux 8 ci-dessous. En ce qui concerne leurs rapports, un degré de contamination trop avancé empêche selon lui de parvenir à un *stemma* complet, mais il les répartit tout de même en deux groupes, *BāBwSn-Su* et *BmSnTdWo*, où *SnTdWo* forment un sous-groupe s'opposant à *Bm*.

Comunale, 55, A.L.² 1583, ff. 143^v–148^v ; *Vii*, Vatican, BAV, *Urb. lat.* 2701, A.L.² 1831, ff. 275–286^v ; *Wo*, Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, *Helmst.* 577, A.L.¹ 942, ff. 99–103^v (le manuscrit *Du*, Douai, Bibliothèque municipale, 698, A.L.¹ 479, ff. 57–61^v est également cité à l'occasion). La traduction est d'assez piètre qualité, de nombreux passages n'ayant à peu près aucun sens en latin, et encore moins un sens qui puisse correspondre à celui du grec¹⁹⁵. Du point de vue de l'histoire de la transmission, il apparaît clairement que le modèle principalement employé par le traducteur anonyme est un manuscrit grec perdu de la famille de C^c, qui doit être antérieur au plus ancien témoin grec connu de ce groupe. Dans un certain nombre de cas toutefois, la *vetus* suit la recension de γ contre celle de la famille de C^c¹⁹⁶ : cela n'est pas excessivement étonnant, le texte de cette famille étant déjà contaminé depuis cette zone.

Fautes rattachant la *translatio vetus* anonyme (An) du traité *Sens*. à la famille de C^c

438^a20 *in habentibus sanguinem plus est* An : ἐν τοῖς ἔχουσιν αἷμα πλεῖον ECⁱ : ἐν τοῖς ἔχουσιν πλεῖον αἷμα M : ἐν τοῖς ἔχουσιν αἷμα πῖον vulg.

438^b26–27 *virtute enim calidum est materia frigidi* An : δυνάμει γὰρ θερμὸν ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστὶν C^cMi : δυνάμει γὰρ θερμῇ ἢ τοῦ ψυχροῦ ὕλη ἐστὶν cett.

440^a19–20 *fieri sensum tactu et non discursionibus* An : γίγνεσθαι τὴν αἴσθησιν ἀφῆι καὶ μὴ ταῖς ἀπορροαῖς ECⁱ : γίγνεσθαι τὴν αἴσθησιν ἢ ἀφῆι καὶ ἀπορροαῖς vulg.

442^a22 *lividum album* An : τὸ φαιδὸν τὸ λευκὸν EC^cMi : τὸ φαιδὸν τὸ μέλαν vulg.

442^b7 *sed visu et auditu* An : ἀλλ' ὁψεώς τε καὶ ἀκοῆς EC^cMi : ἀλλ' ὁψεώς γε καὶ ἀφῆς vulg.

445^b11 *quemadmodum apes* An : οἷον αἶ τε μέλιτται EC^cMi : οἷον αἶ τε μέλιτται ποιοῦσι πρὸς τὸ μέλι cett.

446^a13 *sentire posse* An : δύνασθαι αἰσθάνεσθαι ECⁱ : αἰσθάνεσθαι vulg.

448^b11 *oportet* An : δεῖ EC^cMi : ἀεὶ cett.

449^a23–24 *et quaecunque non tactualia tangentes* An : καὶ ὅσων μὴ ἀπτῶν ἀπτόμενοι C^cMi : καὶ ὅσων μὴ αὐτῶν ἀπτόμενοι vulg.

Fautes rattachant la *vetus* à γ contre la famille de C^c

437^a29 *causa autem* An : τὸ δ' αἷτιον γ : τὰ δ' αἷτια cett.

438^a18 *corruptis oculis* An : διαφθειρομένων τῶν ὀφθαλμῶν $\beta\gamma$: διαφθειρομένων EC^cMi

441^b13 *facere vel pati* An : ποιεῖν καὶ πάσχειν EC^cMi : ποιεῖν ἢ πάσχειν Im

444^a9 *propter frigus* An : διὰ τὴν ψύξιν γ : διὰ τὴν ἔξιν EC^cMi

446^a6 *bipedi* An : τῇ δίποδι γ : τῷ ποδί EC^cMi

Exemples de fautes propres à la *vetus*

438^b8–10 *non enim in ultimo oculi est anima, sed manifestum quoniam interius* An : οὐ γὰρ ἐπὶ τοῦ ἐσχάτου ὀμματος ἡ ψυχὴ ἢ τῆς ψυχῆς τὸ αἰσθητικόν ἐστίν, ἀλλὰ δῆλον ὅτι ἐντὸς vulg.

439^a28–30 *ominino manifestum. color namque* An : δῆλον, ὅτι δὲ τοῦτ' ἐστὶ τὸ χρῶμα, ἐκ τῶν συμβαινόντων φανερόν. τὸ γὰρ χρῶμα vulg.

195 Pour une recension, voir le second appendice de Galle (2008b), pp. 145–150.

196 Même observation chez Galle (2009), pp. 45–46.

- 439^b33–440^a3 *veluti coccineus et puniceus; qui autem non in numeris, alii colores* **An** : οἶον τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν καὶ ὀλίγ' ἅττα τοιαῦτα (δὶ' ἥνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνίαι ὀλίγαι), τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τάλλα χρώματα **vulg.**
- 440^b3 *sed omnino* **An** : ὁλλ' ὅλως πάντῃ πάντως **vulg.**
- 441^b17–18 *sic et natura per siccum et terreum colans* **An** : οὕτως καὶ ἡ φύσις τὸ ξηρὸν καὶ γεῶδες, καὶ διὰ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους διηθοῦσα **vulg.**
- 441^b25 *passio sunt* **An** : ἡ πάθος εἰσὶν ἡ στέρησις **vulg.**
- 443^a19 *odorabiliores scorie fiunt omnium* **An** : ὁσμότεραι αἱ σκωρίαί γίνονται πάντων **vulg.**
- 443^b1–2 *amplius evaporatio similiter dicitur huius et illius* **An** : ἔτι ἡ ἀναθυμίασις ὁμοίως λέγεται ταῖς ἀπορροαῖς **codd.**
- 447^a2–5 *et non dimidium prius, primum autem* **An** : καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον, οἶον τὸ ὕδωρ ἅμα πᾶν πήγνυσθαι. οὐ μὴν ἀλλ' ἂν ἦ πολὺ τὸ θερμαινόμενον ἢ πηγνύμενον, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον **vulg.**
- 448^a11–13 *que multi ad parum vel paris ad imparem* **An** : ὁ μὲν πολλοῦ πρὸς ὀλίγον ἢ περιττοῦ πρὸς ἄρτιον, ὁ δ' ὀλίγου πρὸς πολὺ ἢ ἀρτίου πρὸς περιττόν **vulg.**

La *translatio vetus* du traité *Mem.* et de *PN2* est attribuable à Jacques de Venise. Comme pour le reste des traductions que l'on rattache à cette figure, lesquelles circulent souvent sous le nom de Boèce à la fin du XII^e siècle¹⁹⁷, le nom de Jacques ne figure dans aucun manuscrit de ces traductions. L'identification du traducteur a d'abord été opérée dans le cas de sa traduction du traité *Anal. Post.*, pour laquelle on dispose de témoignages externes décisifs liés notamment à Jean de Salisbury (*ca.* 1110–1180) et Robert de Torigny (*ca.* 1110–1186)¹⁹⁸. Une fois l'attribution de cette traduction à la figure

¹⁹⁷ De même que la plupart des traductions latines « anciennes », ainsi celles des traités *Anal. Post.*, *Met.* ou *An.* – voir notamment Vuillemin-Diem (1995), pp. XII–XVI. Cela a retardé considérablement l'identification de l'auteur de ces traductions, bien que l'on se soit rapidement aperçu qu'il ne saurait s'agir de Boèce et que la figure de Jacques ait déjà été mise en avant par Rose (1866), p. 381. Comme les témoignages relatifs à l'activité de Jacques de Venise étaient néanmoins pour la plupart déjà identifiés dès le milieu du XIX^e siècle, on se trouvait jusqu'aux travaux de L. Minio-Paluello pendant les décennies 1940 et 1950 dans une situation où l'on avait d'un côté une quantité de traductions préservées sans traducteur connu et de l'autre un traducteur connu sans traductions préservées (voir à ce sujet Haskins [1924], p. 228).

¹⁹⁸ Une annotation anonyme d'un manuscrit de la *Chronique* de Robert de Torigny à la fin de l'entrée de l'année 1129 mentionne de nouvelles traductions des traités *Top.*, *Anal. Pr.*, *Anal. Post.* et *Soph. El.* rédigées par un certain *Jacobus clericulus de Venecia* (Delisle [1872], p. 177), tandis qu'une lettre de Jean de Salisbury de la décennie 1160 fait mention de traductions de l'*Organon* par Jacques, dont il dit être en peine de les comprendre. Un manuscrit de la traduction du traité *Anal. Post.* (Tolède, 14–14) s'ouvre par une préface (f. 1) où il est question d'une traduction du traité par un certain *Iacobus*, laquelle serait parvenue aux maîtres de France sans que ceux-ci ne réussissent à l'employer en raison de nouveau de sa trop grande obscurité. L'élément le plus important est cependant un avis juridique de 1148 à l'attention de l'archevêque de Ravenne, Moïse de Bergame, dont Jacques est présenté comme l'auteur (conservé dans le manuscrit Modène, Bibl. Est. α.P.4.9 (*olim* V.F.19), f. 35^{rv}, dans une chronique rédigée par Jean de Salisbury du concile réuni par Eugène III à Crémone cette année-là, où une partie d'une lettre de Jacques à Moïse semble avoir été reproduite) : cet avis comporte en effet certains passages traduits du grec selon un procédé identique à celui employé pour la traduction d'Aristote. Voir Minio-Paluello (1972), pp. 191 et 393–395, ainsi que Minio-Paluello & Dod (1968), pp. XVII–XIX, et Brams (2003a), pp. 37–41.

de Jacques de Venise établie de façon sûre, il a été possible à L. Minio-Paluello dans ses travaux pionniers de s'en servir de point de départ pour lui rattacher d'autres traductions dont l'auteur n'avait jusque-là pas été identifié au moyen de comparaisons lexicales¹⁹⁹ : on peut ainsi désormais attribuer à Jacques de Venise, outre une traduction du traité *Anal. Post.*, les traductions latines anciennes des traités *Phys.* (ainsi qu'une traduction d'une introduction au même traité connue sous le titre *De intelligentia*), *An.*, *Mem.*, et *PN2*, de même qu'une traduction couvrant à peu près les quatre premiers livres de *Met.* et une traduction de *Soph. El.* qui ne subsiste que sous forme de fragments²⁰⁰. Certains éléments suggèrent qu'il a également traduit pour ces traités les scholies figurant dans ses exemplaires grecs²⁰¹, ce qui semble être également le cas pour ses traductions des *PN* dans la mesure où des gloses remontant vraisemblablement à l'original grec s'y retrouvent régulièrement. Toutes les traductions de Jacques n'ont pas connu la même popularité, à en juger par le fait que l'on conserve aujourd'hui cent trente-et-un manuscrits de celle du traité *Phys.* et quatre seulement de celle des derniers traités de *PN2*.

On ne dispose que de quelques bribes d'informations biographiques au sujet de Jacques de Venise²⁰². On conserve, comme déjà signalé, dans une chronique un extrait d'une lettre de 1148 à l'attention de l'archevêque de Ravenne, Moïse de Bergame, suite à une demande de conseil juridique de la part de ce dernier, où est consigné l'avis d'une personne se présentant comme *Iacobus Veneticus grecus, philosophus*, qui signale qu'il maîtrise bien mieux le grec que le latin²⁰³. *Iacobus Veneticus* est également mentionné comme ayant assisté, en compagnie de Burgundio de Pise et du même Moïse de Bergame devenu archevêque de Ravenne en 1144, à un débat théologique à Byzance en 1136 opposant l'évêque allemand Anselme de Havelberg (ca. 1100–1158), alors envoyé en ambassade à Byzance par l'empereur Lothaire III, à l'archevêque Nicétas de Nicomédie dans les *Dialogues* que le premier a ensuite rédigés à la demande du Pape Eugène III²⁰⁴.

¹⁹⁹ Voir Minio-Paluello (1972), pp. 265–304 et 565–586, ouvrage où sont rassemblées ses publications des trois décennies antérieures.

²⁰⁰ Au sein de la série *Aristoteles latinus*, la traduction partielle de *Met.* a été éditée dans Vuillemin-Diem (1970), les fragments de celle de *Soph. El.* dans Dod (1975) et la traduction du traité *Phys.* dans Bossier & Brams (1990).

²⁰¹ Minio-Paluello (1972), pp. 178–188 et 442–48, repère des débris d'un commentaire perdu au traité *Anal. Post.* qu'il attribue à Alexandre d'Aphrodise dans la traduction de Jacques. La situation est semblable et particulièrement riche dans le cas de la traduction du traité *Soph. El.*, voir à ce sujet Ebbesen (1981) I, pp. 286–289 ; II, pp. 331–556 ; III, pp. 4–7 et 113–261.

²⁰² Voir à ce sujet Minio-Paluello (1972), pp. 265–304 ; Bossier & Brams (1990) I, pp. XV–XX ; Brams (2003), pp. 37–45.

²⁰³ Minio-Paluello (1972), pp. 197 et 394 : « *sicut apud Grecos et cum Grecis in cephaloe sepe loquens legi, sic et apud Latinos et vobiscum in capitulo semel disserere non erubescio* ». La chose est confirmée par la fréquence des expressions grécisantes dans ses traductions, étudiées par Minio-Paluello (1972), pp. 203–205, et Brams (1981). Les lecteurs de sa traduction du traité *Soph. El.* au XII^e siècle étaient déjà choqués par l'emploi de l'ablatif absolu sans sujet exprimé, au sujet duquel est restée une annotation dans le manuscrit Oxford Corpus Christi College 250, f. 33^{vb}, signalée par Minio-Paluello (1972), p. 192.

²⁰⁴ Minio-Paluello (1972), p. 190.

Fait notable, Jacques de Venise se serait alors trouvé, au sein des sempiternels débats relatifs au *filioque*, dans le camp des Latins. Il y a donc quelque raison de penser que sa dénomination de *Grecus* n'indique pas son origine géographique, à la différence de *Veneticus*, mais seulement son milieu culturel et sa langue d'origine. Pris ensemble, ces deux éléments invitent alors à penser que Jacques fait partie de la colonie grecque de Venise et qu'il a pu par la suite trouver un emploi à Byzance, par exemple au sein de la cour impériale²⁰⁵. On supposera en tout cas que c'est dans la capitale qu'il a accès à des manuscrits aristotéliens. Sa présence en 1136 aux côtés de Burgundio de Pise et de Moïse de Pergame invite à penser qu'il a été en contact étroit avec d'autres figures majeures à l'interface entre l'Empire et l'Italie, qui ont joué un rôle de passeur par leur activité de traduction, parmi lesquelles pourraient s'être trouvés les mystérieux traducteurs des autres traités de *PN1*, et en particulier celui du traité *Sens.*, qui pourrait bien avoir eu entre ses mains exactement le même manuscrit que Jacques.

Ces quelques données biographiques permettent en tout cas de placer la rédaction des traductions de Jacques de Venise au cours du deuxième quart du XII^e siècle. Cette datation est à peu près confirmée par celle des plus anciens manuscrits de celles-ci, tous deux issus de l'abbaye du Mont Saint-Michel et conservés à la bibliothèque municipale d'Avranches avec les cotes 221 et 232. On sait en effet que Robert de Torigny, qui est à la tête de l'abbaye de 1154 à sa mort en 1186, a fait procéder à une réorganisation de sa bibliothèque : les manuscrits les plus importants sont rassemblés en grands volumes, munis de feuillets de garde issues d'autres manuscrits jugés inutiles et d'une table des matières sur le premier feuillet. Cela correspond parfaitement à la structure actuelle du manuscrit 221 d'Avranches, qui comporte des feuillets de garde avec des morceaux du *De inventione* de Cicéron, une description de son contenu au f. 1^v, et renferme les traductions par Jacques des traités *An.* (ff. 2–21^v), *Mem.* (21^v–24) et *Phys.* (25–86^v, jointe au *De intelligentia*, ff. 86^v–88^v), suivies de la traduction du *Prennon Fisicon* de Némèse par

205 C'est d'autant plus probable si l'on accepte d'identifier, comme le propose Pertusi (1974), le Jacques de Venise traducteur d'Aristote au *Iacobus Grecus* mentionné dans la *Translatio mirifici martyris Isidori a Chio insula in civitatem Venetam* de Cerbanus Cerbani (narrant le transfert des reliques qui a eu lieu en 1125) : Cerbanus rapporte dans son introduction que ce Jacques avait entrepris de rédiger un récit semblable célébrant la gloire d'une autre intervention vénitienne en Orient, cette fois en Dalmatie. Or Cerbanus, qui est aussi clerc vénitien, a exercé des fonctions officielles à Byzance et semble avoir traduit le *De Caritate* de Maxime le Confesseur et une partie du *De fide orthodoxa* de Jean Damascène. On pourrait donc, comme y invite Brams (2003), p. 40, envisager une carrière semblable pour Jacques, d'autant plus que le plus ancien témoignage externe relatif à sa traduction du traité *Phys.* émane de Hugues de Honau, diacre du Sacré Palais de l'empereur Frédéric Barberousse (1152–1191), envoyé deux fois à Constantinople au cours de la décennie 1170. Or celui-ci reprend dans son *Liber de diversitate naturae et personae*, rédigé entre 1179 et 1182, des citations de la traduction du traité *Phys.* qui sont issues d'un ouvrage encore antérieur de sa main, le *Liber de homoyssion et homoeysion*, édité par Haring (1967). Hugues de Honau affirme de surcroît avoir été en contact avec des personnalités occidentales employées à la cour impériale notamment comme traducteurs (voir Bossier & Brams [1990] I, pp. XIX et XXIII–XXV) : Jacques de Venise pourrait donc avoir appartenu à cette catégorie.

Alfanus de Salerne. Comme Robert de Torigny est mort en 1186, le manuscrit, s'il a ainsi été restructuré sous ses ordres, doit avoir été copié bien avant cette date²⁰⁶. Les plus anciens témoignages externes relatifs à l'activité de traducteur de Jacques vont également dans ce sens. On conserve une lettre de Jean de Salisbury à Richard l'Évêque, alors archidiacre de Coutances, remontant à la décennie 1160, où il réitère une demande qu'il affirme avoir déjà faite longtemps auparavant à son correspondant, celle de lui prêter un exemplaire de ses livres d'Aristote et d'en annoter les passages difficiles, parce qu'il doute des compétences grammaticales du traducteur. Jean de Salisbury doit en effet avoir déjà connu au moins la traduction du traité *Anal. Post.* par Jacques à cette date, puisque son *Metalogicon* achevé en 1159 en contient déjà des citations. Si l'on associe cela au témoignage contenu dans la *Chronique* de Robert de Torigny (qui, en tant qu'abbé du Mont Saint-Michel entre 1154 et 1186, ne peut manquer d'avoir connu Richard l'Évêque, élu au siège d'Avranches en 1170), on dispose de preuves solides du fait que, parmi les traductions de Jacques de Venise, celles de l'*Organon* au moins circulent au cours du troisième quart du XII^e siècle dans cette aire géographique²⁰⁷ où sont aujourd'hui conservés les plus anciens manuscrits de l'Aristote de Jacques.

Les traductions du traité *Mem.* et des traités des *PN2* par Jacques de Venise ont été réalisées selon un procédé de traduction identique, si bien qu'il convient de les aborder ensemble. Elles sont selon toute probabilité toutes issues d'un même exemplaire grec, étroitement apparenté à la famille de C^c. La traduction du traité *Mem.* n'a été prise en compte par les éditeurs qu'à partir d'éditions très peu fiables, jusqu'à ce que Bloch (2004) n'en reporte systématiquement les leçons d'après une collation personnelle et inédite du plus ancien témoin, le fameux manuscrit 221 d'Avranches (A.L.¹ 441). Comme pour la traduction du traité *Sens.*, on dispose maintenant aussi du texte joint par Donati (2017) à son édition du commentaire d'Albert le Grand (qui se fonde sur cette traduction), avec cette différence que le travail d'*eliminatio* des témoins n'avait pas déjà été entamé dans ce cas. Elle a donc sélectionné de sa propre initiative onze manuscrits (la consultation de l'index du premier volume de l'Aristoteles latinus en donne plus d'une centaine) au moyen de critères indirects : celui d'Avranches, évidemment (sigle *Af*), mais aussi *Bl* (Bologne, Bibl. Univ., 2344 (*lat.* 1180), A.L.² 1286, ff. 54–57), *Bm* (Cologny-Genève,

²⁰⁶ L'argument est développé, à partir des indications fournies par Nortier-Marchand (1971), pp. 40–43 et 67–70, par Bossier & Brams (1990) I, p. XXII n. 52. Il faut aussi ajouter que la traduction de Némèse dans le manuscrit est de la même main qu'un inventaire de la bibliothèque du monastère du Bec établi vers 1164 pour le compte de Robert de Torigny (qui en est l'abbé avant de prendre la tête du Mont Saint-Michel), bibliothèque à laquelle un manuscrit de cette traduction a été légué par l'évêque de Bayeux, Philippe de Harcourt, en 1163, ce qui contribue encore à associer l'état actuel du *codex* à la figure de l'abbé Robert. Le manuscrit Avranches 221 est autrement communément daté du XII^e par la paléographie.

²⁰⁷ Voir Minio-Paluello (1972), pp. 189–208, qui suppose en outre que les traductions de Jacques de Venise seraient parvenues en deux vagues dans ces contrées septentrionales, parce que les premiers témoignages externes se rapportent exclusivement aux textes logiques. Il attire également l'attention sur les annotations nombreuses que contiennent les deux manuscrits d'Avranches, qui pourraient correspondre à cette demande expresse de Jean de Salisbury.

Bibliotheca Bodmeriana, *Cod. Bodmer* 10, A.L.¹ 966, f. 240–242, qui s'interrompt après 453^a32), *Bw* (Bruxelles, BRB, II 2558, A.L.¹ 175, ff. 83^v–85^v), *Ko* (Copenhague, DKB, Thott 164, A.L.¹ 395, ff. 114^v–117), *Lt* (Londres, British Library, Royal 12.G.II, A.L.¹ 317, ff. 311–315^v), *Px* (Paris, BnF, lat. 6325, A.L.¹ 572, ff. 159–161), *Td* (Todi, Biblioteca Comunale, 55, A.L.² 1583, ff. 141–143), *V* (Vatican, BAV, *Urb. lat.* 206, A.L.² 1810, ff. 299–304), *Vü* (Vatican, BAV, *Vat. Lat.* 2071, A.L.² 1831, ff. 271–274^v), et *Wo* (Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, *Helmst.* 577, A.L.¹ 942, ff. 138–140^v). Le procédé de sélection ne peut qu'inviter à conserver une certaine mesure de prudence à l'égard du texte qui en résulte, puisque l'on ne peut pas exclure qu'aient été laissés de côté des manuscrits cruciaux. Il se fonde en effet sur l'intérêt constaté de ces manuscrits dans le cas d'autres traités dont l'on supposera que leur transmission a partie liée avec celle du traité *Mem.*, à savoir *An.* et *Sens.*, alors que d'une part le lien entre *Sens.* et *Mem.*, qui forment les deux premiers blocs de *PN1*, est assez ténu dans cette première vague latine, pour ne pas dire inexistant par rapport à ce qui se passe dans les manuscrits grecs (*Mem.* y est dans les plus anciens témoins accolé directement à *An.*, sans *Sens.*), et que d'autre part, ce procédé ne prémunit nullement du risque de négliger certains témoins essentiels, par exemple s'ils transmettent *Mem.* sans *An.* ni *Sens.* (ce qui, fort heureusement, n'arrive que très rarement)²⁰⁸. Cette incertitude est toutefois un peu tempérée par le fait que le texte du manuscrit d'Avranches, *Af*, s'avère de très loin supérieur à tous les autres.

Il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'édition critique publiée de la première traduction latine de *PN2* que l'on sait être de Jacques de Venise²⁰⁹. Les volumes correspondants de la série Aristoteles latinus se font à nouveau attendre, bien que différents travaux universitaires aient déjà permis d'explorer le champ. Le texte de la traduction du traité *Long.* vient toute juste de recevoir une édition, à partir d'une étude exhaustive de sa transmission manuscrite, au sein de la thèse de Nelis²¹⁰, tandis que, pour le reste de *PN2*, dont la transmission est bien moins riche, une édition critique du texte a été donnée dans la thèse de Hulstaert (1999). La chose frappante est en effet que la traduction ces traités qui font suite au traité *Long.*, c'est-à-dire, selon la division traditionnelle (qui n'est pas celle de tous les manuscrits grecs), *Juv.*, *Resp.* et *VM*, n'est transmise que par

208 L'éditrice est néanmoins tout à fait consciente de ces dangers, et on ne peut que lui demeurer extrêmement reconnaissant du travail qu'elle a accompli. Cf. Donati (2017), p. XXIX n. 144 : « Bei der Auswahl dieser elf Grundzeugen galten als Orientierungskriterien die Entscheidungen der Editoren, deren handschriftliche Überlieferung der *translatio vetus* der Schrift *De memoria* verwandt ist, nämlich vor allem der *Translationes Veteres* der aristotelischen Traktate *De sensu* et *De anima* ».

209 Voir Hulstaert (1999), pp. XXXV–LVII pour une défense complète de l'attribution (sans prendre en compte *Long.*) au moyen des critères linguistiques habituels.

210 Je remercie Tilke Nelis pour nos échanges à ce sujet. Un texte de la traduction du traité *Long.* avait auparavant été publié au sein des œuvres philosophiques de Pierre d'Espagne par Alonso (1952; 2022), mais son édition ne se fondait que sur deux manuscrits datés en gros du XIII^e siècle dont le seul mérite était d'être conservé à Madrid, avec pour cote Bibl. Nacional 1428 (A.L.¹ 1193) et 9726 (A.L.¹ 1204) – voir à ce sujet les critiques émises par Brams (2003), p. 51. C'est toutefois ce texte qui a été repris par Dunne (1993), qui l'a joint au commentaire de Pierre d'Irlande.

un nombre très restreint de manuscrits, une petite dizaine selon l'index de l'*Aristoteles latinus*, même en prenant en compte tous les cas douteux. Elle est pour cette raison longtemps passée complètement inaperçue, jusqu'à ce que Lacombe (1931) se rende compte de son existence.

On ne peut que s'interroger aussitôt au sujet d'une telle disparité. Un intérêt en général moindre pour *PN2*, par rapport à *An.* et *PN1* joue certainement un rôle derrière ce fait. On constate en effet, au sein de la partie grecque de la transmission, que le nombre de manuscrits préservant *PN2* est bien inférieur par rapport à *PN1*. Ce qui est singulier, c'est que ce basculement opère, au sein de cette transmission latine, non pas entre *PN1* et *PN2*, mais entre *Long.* et le reste de *PN2*. En effet, même au sein de *PN2*, si l'on connaît plusieurs commentaires au traité *Long.* (Pierre d'Espagne, Adam de Bock-enfield, Albert le Grand, Robert Kilwardy, Geoffrey d'Aspall, ainsi que les *quaestiones* de Pierre d'Auvergne et la traduction du *Compendium* d'Averroès qui circule amplement)²¹¹, on ne connaît aucun travail exégétique médiéval consacré au reste de *PN2*. Seules quelques références éparses dans le *De motu cordis* d'Alfred de Sarashel (*Alfredus Anglicus*) prouvent que cette traduction a bien circulé quelque peu dès le début du XIII^e siècle²¹². La rareté de ses copies y est sans doute pour quelque chose, puisque l'on ne peut pas commenter un texte que l'on n'a pas, mais ce fait, ou plutôt cette absence, a certainement contribué à l'entretenir : un texte qu'aucun *magister* ne prend comme objet d'étude ne connaîtra que peu de copies²¹³.

Un autre facteur qui mérite d'être invoqué est le fait que le titre de la première traduction du traité *Long.* dans la plupart des manuscrits latins est *De morte et vita*, qui aussi est le titre sous lequel ce traité est connu dans la tradition exégétique (ce qui a initialement produit une certaine confusion à l'époque moderne, lorsqu'il a fallu comprendre qu'un texte se présentant comme un commentaire au *De morte et vita* d'Aristote n'était pas un commentaire au traité *VM*, mais au traité *Long.*). Il est possible que Jacques de Venise ait eu sous les yeux un exemplaire grec contenant, comme aujourd'hui le manuscrit X, un titre recouvrant l'intégralité de *PN2*, *περί μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος καὶ ἀναπνοῆς καὶ ζωῆς καὶ θανάτου*, au début du traité *Long.*, ce qui aurait pu être raccourci en *De morte et vita*, à la faveur d'un télescope thématique, car

211 Voir le tableau récapitulatif proposé par Brumberg-Chaumont (2010).

212 La référence est remarquée pour la première fois par Baeumker (1913), pp. 40–41 : « *Von den parva naturalia erwähnt Alfred De somno et vigilia und De exspiratione et respiratione. Die Vergleichung zeigt, daß er auch hier eine griechisch-lateinische Übersetzung benutzte. Den Verfasser derselben und ihre Entstehungszeit kennen wir nicht; um so dankenswerter ist es, daß die Benutzung derselben durch Alfred den Beweis für ihre Existenz sicher schon um 1215 liefert.* »

213 La dernière partie de *PN2* ne fait pas partie des programmes universitaires médiévaux, elle est notoirement absente de ce que l'on appelle le *corpus vetustius*. Le *syllabus* de la faculté des Arts de l'Université de Paris du 19 mars 1255, étudié dans cette perspective par De Leemans (2011b), consacre six semaines à l'étude du traité *Sens.*, cinq à celle du traité *Somn. Vig.* (ce qui inclut sans doute *Insomn.* et *Div. Somn.*), deux à celle du traité *Mem.*, et une au *De morte et vita*, c'est-à-dire au traité *Long.* Les trois traités restants ne sont donc pas normalement étudiés.

Long, traite après tout aussi bien de la mort des animaux. Il est donc possible que cette pratique relative au titre ait pu donner l'impression erronée, en ayant sous les yeux un *De morte* traduit d'Aristote, d'être en présence de l'intégralité de *PN2*.

Quoi qu'il en soit, la cause principale est certainement à chercher du côté du fait que Averroès arrête son *Compendium* au traité *Long*., tout en sachant pertinemment, comme il le signale lui-même dans le prologue, que la série des *PN* se poursuit encore après, faute d'y avoir accès en arabe. Les maîtres latins, adoptant en général cet ouvrage comme voie d'entrée au sein des *PN*, surtout à partir de la traduction très diffusée de Michael Scot vers 1230, se seraient désintéressés de cette partie du *corpus* dont Averroès ne traite pas, alors même qu'elle leur était pourtant devenue accessible. On ne s'étonnera par conséquent qu'à peine de lire dans certains manuscrits latins le même soupir que chez Averroès : *nondum pervenerunt ad nos* (Oxford, Balliol College 313, f. 132, cité par Gauthier (1985), p. 118*). Enfin, dernier frein à sa diffusion, cette traduction est de piètre qualité, son texte étant régulièrement complètement inintelligible²¹⁴.

Hulstaert (1999) a ainsi pu tirer profit de ce tout petit nombre de manuscrits pour se pencher sur la question de la transmission de la traduction des trois derniers traités de *PN2*. Son travail lui a permis d'identifier en tout et pour tout trois manuscrits mêlant *vetus* et *nova*, qui ont été laissés de côté²¹⁵, et quatre manuscrits transmettant la *translatio vetus* sous une forme pure, tous confectionnés entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e (ce qui est très tardif par rapport à la date de la traduction). Ce sont les suivants : *Ap*, Padoue, Bibl. Anton., Scaff. XVII, 370, A.L.² 1503, ff. 145^v–150^v ; *Fw*, Florence Laurent. S. Crucis. plut. XIII Sin. 4, A.L.² 1365, ff. 154–164^v ; *Dj*, Vienne, ÖNB, 2438, A.L.¹ 123, ff. 128–137 ; *Iz*, Admont, Bibl. Monast., 623, A.L.¹ 36, ff. 62^v–67^v. Leur étude, après collation complète, a permis de les répartir en deux familles, *Ap* et *Fw* d'un côté et *Dj* et *Fz* de l'autre, cette seconde famille étant par ailleurs déjà partiellement contaminée par la traduction de Guillaume de Moerbeke. Une seconde main est également intervenue dans le manuscrit *Fw* pour rectifier, au-dessus de la ligne, certaines leçons et elle pour-

214 Conclusion semblable chez De Leemans (2011b) : « *Both the Greek-Latin and Arabic-Latin transmission of the Parv. nat. thus neglect Iuv., Resp., and Vit. [...] The diffusion of the Greek-Latin translations of these texts might have been hindered by their absence in Averroes' popular Epitome or by intrinsic (such as the quality of the translation) or purely circumstantial factors. Around 1250, in any case, several authors made clear that these texts were not at their disposal.* » Hulstaert (1999) suggère également, pp. LXII–LXIV, que la traduction du *De animalibus* par Michael Scot en 1217, bien plus lisible, aurait pu faire de l'ombre à la fin de *PN2*, en ce que leurs sujets sont proches.

215 Ce sont les suivants : Assises, Bibl. Commun. 281 (A.L.² 1257), ff. 134–140^v ; Florence, Laurent. Conv. Sopp., 612 (A.L.² 1336), ff. 286^v–296 ; Naples, Bibl. Naz., VIII.E.27 (A.L.² 1479), ff. 167^v–177^v. Les autres manuscrits mentionnés dans l'index de l'*Aristoteles latinus*, notamment Vienne, ÖNB, 87 (A.L.¹ 87) et Gênes, Bibl. Urb., 76 (A.L.¹ 1159), contiendraient en réalité, d'après ses travaux, soit la *nova*, soit seulement la traduction du traité *Long*. Les vingt lignes de la traduction que l'on trouve dans un manuscrit de l'Escorial (f.II.4, A.L.¹ 1218, f. 201) n'ont pas non plus été prises en compte, pas plus que le fragment dit *britannicum* 718 (Oxford, New College, A 43.7, A.L.³ 1989), un morceau de parchemin réemployé pour la reliure.

rait s'appuyer sur une autre recension perdue de la traduction, ce qui aboutirait en ce cas à un *stemma* à trois branches.

Nelis (2022) a repris à nouveaux frais le travail d'édition de la traduction par Jacques de Venise du traité *Long.*, pour laquelle on compte un nombre autrement plus considérable de manuscrits conservés (110, dont elle a pu examiner la totalité). Son édition du texte se fonde sur un manuscrit principal, *Ko*, Copenhague, KGL, Thott 164, A.L.¹ 399, ff. 117^v–118^v, et sept manuscrits auxiliaires, tous confectionnés au cours du XIII^e siècle : *Bas*, Bâle, *Bibl. univ.*, F.IV.23, A.L.² 1148, ff. 41–42^v ; *Eq*, Evreux, *Bibl. mun.*, 79, A.L.¹ 480, ff. 304–306 ; *Ert*, Erfurt, UB, Ampl. F. 32, A.L.¹ 868, ff. 70–71^v ; *Ha*, Londres, British Library, Harl. 3487, A.L.^{1s} 302, ff. 200–202 ; *Mün*, Munich, UB, 2° 560, A.L.² 1930, ff. 169^v–173 ; *Ups*, Uppsala, Carolina Rediviva, C.626, A.L.^{s3} 1930, ff. 77–79^v ; *VI*, Venise, *Bibl. Marc.*, Lat. VI.47 (3464), A.L.^{2s} 1607, ff. 207–209. La transmission du texte latin de la traduction étant, selon elle, affectée d'un degré de contamination horizontale particulièrement élevé (ainsi que, dans une moindre mesure, d'une contamination par la *nova* pour certains manuscrits plus récents), ces huit témoins ont été sélectionnés à partir de deux types de critères : la proximité de leur texte latin par rapport à la reconstitution que l'on peut indépendamment donner de l'exemplaire grec employé par Jacques et les indices de leur qualité intrinsèque (âge, absence relative d'interpolations, etc.)²¹⁶. On peut s'interroger quant à la pertinence de ce premier critère. Le fait que Jacques a eu recours à un exemplaire grec étroitement apparenté à la famille de *C^c*, pour *Long.* comme pour le reste de *PN2* et pour *Mem.*, est absolument indéniable, quelle que soit la manière dont l'on édite le texte de la traduction à partir des manuscrits conservés. Il est également vrai que l'on peut se faire une idée assez précise de son contenu grâce aux manuscrits grecs conservés, si l'on suppose qu'il présentait un texte à peu près identique à celui de *C^c*, *M* et *i*, tout en étant éventuellement parfois plus proche de *Z* (car préservé de certaines fautes ayant affecté leur ancêtre) et en gardant à l'esprit le fait qu'il pouvait être doté de fautes propres (en particulier s'il n'est pas un ancêtre direct de la famille de *C^c*). De là, on peut se dire que, pour deux leçons latines transmises distinctes qui demeurent suffisamment proches pour que l'une puisse sans difficulté être tenue pour issue de l'autre (par exemple s'il s'agit d'une simple question d'ordre des mots), celle qui reflète le plus exactement le texte attesté au sein des manuscrits grecs *C^c*, *M* et *i*, et le cas échéant *Z*, est celle qui a le plus de chances d'avoir été celle de l'autographe de Jacques. Il convient cependant de manière un tel instrument avec précaution, au vu du statut de l'exemplaire grec employé par ce dernier. Il y a en effet des raisons de penser que celui-ci, comme aujourd'hui *C^c*, *M* et *i*, donne un texte contaminé par des leçons appartenant à *γ*²¹⁷ et l'on ne peut pas exclure que, contrairement à ces manuscrits grecs aujourd'hui (à quelques rares exceptions près, surtout dans *i*), il contienne des variantes marginales,

²¹⁶ Voir Nelis (2022), pp. 89–105.

²¹⁷ On constate de fait dans l'édition de Nelis (2022) quelques cas isolés où le texte de la *vetus* abandonne *C^c* pour *γ* : *utrum*, l. 5, traduit ἔτερον (*βγ*), et non δῆλον (*ZC^cMi*) en 464^b23 ; *unde*, l. 104, traduit ὥστε (*βγ*), et non ὡς (*ZC^cMi*) en 466^a30.

auquel cas Jacques aurait très bien pu les reporter, comme le fera Guillaume de Moerbeke par la suite, dans son texte latin en les traduisant chacune²¹⁸, si bien que la transmission ultérieure aurait pu en adopter certaines²¹⁹. Or cette procédure de sélection des témoins conduit à éliminer d'office tout manuscrit dont le texte s'écarterait trop de celui qui a cours au sein de la famille de C^c.

Quoi qu'il en soit le modèle grec employé par Jacques pour ces trois traductions se rattache très clairement à la famille de C^{c220}, même si certaines erreurs propres à cette famille sont absentes de la traduction. On expliquera cela de deux manières : d'une part l'exemplaire de Jacques est plus ancien que tous les témoins de cette famille dont nous disposons, il y a par conséquent des chances pour qu'il ait été préservé de fautes ultérieures ; d'autre part, l'exemplaire de Jacques est manifestement déjà contaminé par des leçons issues de la famille *y*, ce qui est du reste aussi le cas, quoi que ce soit de manière différente, de la famille de C^{c221}. Une conséquence particulièrement frappante du recours à cette version du texte est la mobilité de la démarcation entre *Sens.* et *Mem.* dans les manuscrits de la *vetus*. Le texte grec de cette famille présente en effet la particularité unique de substituer une répétition de la dernière phrase du traité *Sens.* à la première phrase du traité *Mem.*, et celle-ci est aussi identique dans la traduction anonyme du traité *Sens.* et celle de Jacques de Venise au traité *Mem.*²²², ce qui a produit une grande confusion

218 Le texte de la *vetus* contient en tout cas un certain nombre de doublets concernant la traduction de termes isolés, dont certains pourraient bien être authentiques (voir Nelis (2022), p. 81), si bien que l'existence de telles variantes dans le texte de Jacques n'aurait rien d'implausible.

219 Nelis (2022), pp. 83–84, observe ainsi que certains manuscrits, qu'elle exclut de la constitution du texte de son édition, comportent des variantes latines correspondant à des variantes grecques, par exemple *quantitatem vel qualitatem* pour les leçons grecques τὸ ποσόν (C^cMi) et τὸ ποιόν (reste des manuscrits grecs) en 466^b1 dans le manuscrit *Ws* (Washington, Folger Shakespeare Library, Smedley 3, A.L.^{1s} 21). Elle suppose que de telles variantes sont issues d'un processus de comparaison avec des exemplaires grecs postérieur au travail de Jacques, on peut se demander si ce n'est pas plutôt que des variantes reportées et traduites par ce dernier auraient été éliminées par la plupart des manuscrits de la *vetus*.

220 Ce dont s'aperçoit très justement Hulstaert (1999), pp. XCIX–CIV, qui doit néanmoins composer péniblement avec les apparats pas toujours exacts et parfois contradictoires de Bekker (1831) et de Siwek (1963). Nelis (2022), pp. 54–76, se heurte au même obstacle, qu'elle surmonte en effectuant de nouvelles collations des manuscrits de la famille de C^c : elle peut ainsi affirmer sur des fondements beaucoup plus solides la parenté étroite qui unit l'exemplaire grec de Jacques à cette famille.

221 Brumberg-Chaumont & Poiriel (2021), pp. 28–32, attirent également l'attention sur la manière dont certaines variantes se transmettent au sein des manuscrits de la traduction, dont certaines sont parfois discutées dans les commentaires produits à Oxford dans les années 1240–1250. Cela dit, ces variantes semblent plutôt devoir être expliquées par des accidents et des contaminations survenues au cours de la transmission de la traduction, plutôt que comme remontant à des variantes grecques connues par Jacques de Venise ou à la coexistence de traductions concurrentes dans son exemplaire de travail, comme c'est souvent le cas au sein de la production de Guillaume de Moerbeke.

222 C'est d'ailleurs encore un indice du fait que les deux entreprises de traduction ont connu une intersection historique.

lorsqu'il s'est agi de réunir ces deux traités dans les mêmes manuscrits²²³. Le *corpus vetustius* latin s'articule en effet selon une séquence *An.-Mem.* où il n'y a aucun problème à lire *reliquorum autem primo considerandum de memoria et memorari* au début du second traité. Lorsque *Sens.* est devenu disponible en latin et qu'il s'est avéré que sa traduction se termine par cette même phrase, il a fallu se rendre compte que ce traité doit être placé entre *An.* et *Mem.*, et les lecteurs de cette traduction ont eu à se demander s'il convenait de conserver le doublet ou déplacer la démarcation entre les deux traités.

De manière générale, les traductions de Jacques sont loin d'être irréprochables. Il apparaît que certains lecteurs n'ont pas manqué d'en relever l'état d'inintelligibilité en de nombreux endroits et qu'ils ont parfois tenté d'y remédier dans certains manuscrits. Le texte est en effet marquée par de nombreuses erreurs, certaines relativement bénignes, par exemple une confusion récurrente des particules δέ (*autem*) et γάρ (*enim*), par exemple en 449^b22, en 452^b15 ou encore en 465^a25, certains glissements (ὁρῶμεν est souvent rendu par *dicimus*, par exemple en 473^a12), tandis que d'autres sont déjà plus sérieuses, concernant le sens (par exemple, ἀπειροτέρως en 472^b9 est rendu par *infinites*, ἐν παρέργῳ en 473^a24 par *in manifesto*, νεότης et ἀκμή sont rendus tous deux par *iuventus* en 479^a30–32 alors que le texte s'efforce précisément de les distinguer), d'autres encore vraiment gênantes, affectant notamment la construction grammaticale des propositions²²⁴. Dans le texte préservé par les manuscrits, certains mots grecs faisant difficulté sont reproduits tels quels²²⁵, translittérés plus ou moins phonétiquement (par exemple *vbranchia* en 471^a1 ou *delphynos* en 476^b14), translittérés et glosés (*analogon*, *id est proportionale* pour τὸ ἀνάλογον en 468^a17, 469^b6, 479^a1, de *syntomate*, *id est de contingenti* pour περὶ συμπτώματος en 472^b26, *syringes*, *id est fistulas* pour σύριγγες

²²³ Voir à ce sujet les gloses latines signalées par Brumberg-Chaumont & Poirel (2021), pp. 24–25. Ils suggèrent également que cette ouverture du traité *Mem.* pourrait être liée au fait que le *corpus vetustius* ait comporté une séquence *An.-Mem.* dont *Sens.* est absent, ce qui paraît plus contestable. La question prioritaire me paraît être de déterminer pourquoi Jacques de Venise a traduit seulement *Mem.* et non pas *Sens.* s'il est vrai que la traduction du second est postérieure. Le fait qu'il ait lu τῶν δὲ λοιπῶν au début de son exemplaire grec du traité *Mem.* ne semble pas décisif à cet égard, d'autant plus qu'il est extrêmement probable que cet exemplaire contenait *Sens.* juste avant cette phrase, comme presque tous les manuscrits grecs et surtout comme tous les autres témoins de sa famille. On notera en revanche que le fait que cette famille transmette les *PN* sans *Mot. An.*, ce qui est aussi une particularité unique au sein de la transmission, contribue grandement à expliquer pourquoi Jacques n'a pas traduit ce traité, si bien qu'aucune traduction n'en est parvenue aux grandes universités médiévales et qu'Albert le Grand a pu désespérer d'y avoir jamais accès.

²²⁴ Voir également le relevé des erreurs grossières commises par Jacques dans sa traduction du traité *Long.* effectué par Nelis (2022), pp. 76–79.

²²⁵ Ainsi ληψομένου en 468^b8, προσεγκαμένοις en 470^a24, συμφὼν en 470^b14, ὅπισσω en 474^a6, ἀσθμαίνοντα en 475^a7, μαλακοστράκοις en 475^b9, φῶκαι en 475^b29, σελαχῶν en 476^a2–3, κορδύλος en 476^a6, ἐφ' ἐν en 476^a11, ἐπίκτητον en 478^b27, αὔανσις en 478^b28, χελωνιδίων en 479^a6, συντήκεται en 479^a10.

en 473^b10), ou un peu tout cela en même temps²²⁶. Le même phénomène est observé par Minio-Paluello & Dod (1968), p. XXXVIII, concernant la traduction par Jacques du traité *Anal. Post.* : certains termes techniques (ὀπτικά ou ἰσοσκελές, par exemple), sont transcrits de manière souvent très approximative dans les principaux témoins manuscrits de la traduction, si bien qu'il faut supposer que Jacques les a originellement reproduits en grec dans son texte latin. Le procédé n'est cependant pas systématique, car les mêmes termes peuvent se trouver traduits en latin ailleurs, et parfois même de manières très différentes. Tout porte donc à croire que Jacques se contentait de laisser en grec les mots qu'il n'arrivait pas à traduire, avant éventuellement d'y revenir, dans certains cas sans parvenir à un procédé de traduction stable. La fin du traité *Juv.*, après 467^a25 μακρόβια, est absente de la traduction.

Exemples de fautes rattachant la traduction de Jacques de Venise (**Iac**) à la famille de **C^c**

Mem.

449^b4 τῶν δὲ λοιπῶν πρῶτον σκεπτεόν περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν τί ἐστὶ καὶ διὰ τίνας αἰτίας γίγνεται **C^cMi** : *reliquorum autem primum considerandum de memoria et memorari quid est et propter quas causas fit* **Iac** : περὶ μνήμης καὶ τοῦ μνημονεύειν λεκτέον τί ἐστὶ καὶ διὰ τίν' αἰτίαν γίγνεται **vulg.**

449^b16 τοδὶ om. **C^cMi**, non vert. **Iac**

450^a20 πρότερον προαισθάνεται **C^cMi** : *prius sensit* **Iac** : προαισθάνεσθαι τι πρότερον **E** : προαισθάνεται ὅτι πρότερον **βγ**

450^a25 ὅσα μετὰ φαντασίας **C^cMi** : *quecumque cum fantasia* **Iac** : ὅσα μὴ ἄνευ φαντασίας **cett.**

450^b8–9 ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φαίνονται **C^cMi** : *frequentius videtur* **Iac** : φαίνονται **cett.**

451^a4 εἰ ἀπὸ **C^cMi** : *si ab* **Iac** : ἀπὸ **cett.**

451^b2 μαθόντα τι **C^cMi** : *discentem aliquid* **Iac** : παθόντα **vulg.**

451^b31 μάλιστα **C^cMi** : *maxime* **Iac** : κάλλιστα **cett.**

452^a2 οὕτω καὶ αἱ κινήσεις om. **C^cMi**, non vert. **Iac**

Long.

464^b31–32 περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**

465^a8 βραχύτεροι **C^cM** : *brevioris* **Iac** : βραχύβιοι **cett.**

465^a16 τῶν ἄλλων **ZC^cMi** : *aliorum* **Iac** : ἀλλήλοις αὐτ τοῖς ἄλλοις **cett.**

465^b7 ὥστ' εἰ **C^cMi** (incert. **Z¹**) : *quare si* **Iac** : ὥσθ' ὦι **vulg.**

465^b13–14 πᾶν δ' εἶναι ... ἡ λευκόν om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**

465^b14 εἰ τε **C^cMi** : *sive* **Iac** : ἐστὶ **Z¹** : ἔσται **vulg.**

²²⁶ Par exemple ὄζους, *id est stipitem* en 468^b25, σφακελίζειν, *id est soda* en 470^a31 – même si le texte est corrompu dans ce second cas –, ὀλίγαμιον, *id est pauci sanguinis* en 470^b20, σπαίρωσιν, *id est pulsant* en 471^a30–31, ἀσπαρίζοντα, *id est sine radice* en 471^b12, τοῦ οἰσοφάγου, *id est ysofagus* en 476^a32, καρχαρόδοντες, *id est et os scissum multum* en 476^b11, καράβους καὶ τοὺς καρκίνους, *id est caneros* en 476^b32, φύμασιν, *id est stercoribus* en 479^b33. Voir Hulstaert (1999), pp. LXXVII–LXX : ce phénomène est particulièrement présent dans la recension de *Ap*, il disparaît en revanche de la seconde famille, représentée par *Dj* et *Iz*, à la faveur d'un recours à la *nova* pour rendre tous ces termes difficiles, ce qui a permis d'apurer la traduction de tout mot grec. On retrouve également des translittérations latines suivies de traductions (par exemple *ad articum*, *id est ad aquilonem* pour πρὸς τὴν ἄρκτον en 466^b25) dans certains manuscrits de la traduction du traité *Long.*, voir Nelis (2022), pp. 81–82.

- 465^b18–19 ὑπολείμματος **C^cMi** : *ab acceptione Iac* (=ὑπὸ λήμματος?) : ὑπόλειμμα τοῦ **cett.**
 465^b20 φθαρτὸν **C^cMi** : *corruptibile Iac* : ἄφθαρτον **vulg.**
 466^b27 ὥς ὅλως λόγος εἰπεῖν **C^c** : ὥς ὅλος λόγος εἰπεῖν **M** : ὥς ὅλως λόγῳ εἰπεῖν **i** : *sicut omnino ratio est dicere Iac* : ὥς ἅπλως εἰπεῖν **Z¹** : ὥς ὅλως εἰπεῖν **cett.**
 466^b31 ἀλλὰ καὶ τοῦ θερμοῦ **ZC^cMi** : *sed etiam calidi Iac* : ἀλλὰ τοῦτο καὶ θερμόν **vulg.**
 466^b1 κατὰ τὸ ποσὸν **C^cMi** : *secundum quantitatem Iac* : κατὰ τὸ ποιὸν **cett.**
 466^b22–23 ἐν δὲ τοῖς ὑγροῖς τόποις **ZV^cMi** : *In humidis autem locis Iac* : ἐν δὲ τοῖς ψυχροῖς τόποις **cett.**
 467^a13 οὐδὲ γηράσκουσιν **V^cMi** : *neque senescunt Iac* : οἱ δὲ γηράσκουσιν **cett.**

Juv.

- 467^b19–20 λέγω δ' ἀμφοτέρων τοῦ τε ζῶιον εἶναι καὶ τοῦ ζῆν om. **Z¹V^cMi Iac**
 467^b22 ἡ ζῶιον om. **Z¹V^cMi**, non vert. **Iac**
 468^a1–3 καθ' ὃ μὲν γὰρ ἄνω πρὸς τὸ περιέχον ὅλον **V^cMi** : καθ' ὃ μὲν γὰρ ἄλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον **Z¹** : *Secundum id quidem enim quod est sursum ad id quod continet totum Iac* : καθ' ὃ μὲν γὰρ εἰσέρχεται μόριον ἢ τροφή, ἄνω καλοῦμεν, πρὸς αὐτὸ βλέποντες ἄλλ' οὐ πρὸς τὸ περιέχον ὅλον **vulg.**
 468^a9–11 ἀναγκαῖον αἰεὶ κάτω τοῦτ' ἔχειν τὸ μόριον. ἀνάλογον γάρ εἰσιν αἱ ῥίζαι τοῖς φυτοῖς καὶ τὸ καλούμενον στόμα τοῖς ζώοις, δι' οὗ τὴν τροφήν om. **Z¹V^cMi**, non vert. **Iac**
 468^a25–30 ζῆι ... διαιρούμενα om. **Z¹V^cMi**, non vert. **Iac**
 468^a31–^b1 ἕτερος ἴσως λόγος **V^ci** : ἕτερος ἴσος λόγος **M** : *altera fortassis ratio est Iac* : ἕτερος ἔσται λόγος **vulg.**
 468^b4–5 φαίνεται γὰρ αἰσθῆσιν ἔχοντα καὶ τὰ διαιρούμενα αὐτῶν **Z¹V^cMi** : *Apparent enim sensum habentia et divisa ipsorum Iac* : φαίνεται γὰρ ἔχοντα αἰσθῆσιν τὰ διαιρούμενα αὐτῶν **cett.**
 468^b7 ἐνδέχεται **V^cMi** (incert. **Z¹**) : *contingit Iac* : ἐνδεᾶ **cett.**
 468^b14 χωριζόμενον **V^cMi** : *divisum Iac* : χωριζομένων **cett.**
 468^b15 ἀφωρημένη **V^cMi** : *remota Iac* : ἀφωρημένης **cett.**
 468^b18 τὰς ἐκφυτείας **V^cMi** : *deplantationes Iac* : τὰς ἐκφύσεις **Z¹** : τὰς ἐμφυτείας **cett.**
 468^b26 ἡ κλάδου μέρος **V^cMi** : *aut rami pars Iac* : ἡ κλαδοῦμενος **Z¹** : ἡ ὁ κλάδος **cett.**
 469^a9 ἄλλ' ἐνίοις τούτου ἔνεκα **V^cM** : ἄλλ' ἐν ἐνίοις τούτου ἔνεκα **i** : *quibusdam autem huius causa Iac* : ἄλλ' ἐν τοῖς τούτου ἔνεκα **Z¹** : ἄλλ' οὐκ ἐν τοῖς τούτου ἔνεκα **cett.**
 469^a29 ἐν τῷ δυνατῷ **Z¹V^cMi** : *in possibili Iac* : ἐκ τῶν δυνατῶν **cett.**
 469^b1–2 διαφέρει **Z¹V^cMi** : *differt Iac* : δεῖ διαφέρειν **cett.**
 469^b23 ὑπ' ἄλλου **C^cMi** (incert. **Z**) : *ab alio Iac* : ὑπὸ τῶν ἐναντίων **cett.**
 469^b32 μαραίνεται αἰεὶ **V^cMi** : *consumitur semper Iac* : μαραίνεται **cett.**
 470^a13 ἀντιφράττειν **V^cMi** : *obsistere Iac* : ἀντιφράττει **cett.**

Resp.

- 470^b7 καὶ τοῦ χάριαν οὐδὲν **Z¹V^cMi** : *et propter hoc non Iac* : τίνος μέντοι χάριν **cett.**
 470^a10–11 πάλιν ταύτηι ἀναπνεύσαντα διεκπνεῖ **Z¹V^cMi** : *iterum sic respirantia respirant Iac* : ταύτηι ἡ ἀνέπνευσαν πάλιν δεῖ ἐκπνεῖν **cett.**
 471^a13 οὐ φαίνονται **V^cMi** : *non videntur Iac* : φαίνονται **vulg.**
 472^a25 εἴσω **Z¹i** : *intus Iac* : ἴσον **V^cM** : εἰσιὸν **cett.**
 472^b3 ἔστι νεύσαντας **Z¹V^cMi** : *est spirantes Iac* : εἰσπνεύσαντας **cett.**
 472^b31–33 μὴ λανθάνειν ... εἴσοδον om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**
 473^b9 δίαίμοι **C^cMi** (incert. **Z¹**) : *per sanguineas Iac* : λίφαιμοι **cett.**
 473^b19 ὅλις **C^cMi** : *sufficenter Iac* : εἰς **cett.**
 474^b2–3 οὖν ἀναίμοις ἀνώνυμον τοῖς δ' om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**
 475^b27 ὑγρῶν **C^cMi** : *humidorum Iac* : ὕδρων **cett.**
 476^a1–2 καταψύξεως δεχόμενα **C^cMi** : *contemperata recipiunt Iac* : καταψύχεται δεχόμενα **cett.**

476^a24–25 ὑπερέχει **C^cM** : *adhibetur* **Iac** : ὑπάρχει **cett**.

477^b24 καὶ τὸ ξηρόν **C^cMi** : *et siccum* **Iac** : τὸ ὑγρόν καὶ τὸ ξηρόν **cett**.

477^b29 ὑπ' ἄλλο τι **C^cM** : *in sub aliud aliquod* **Iac** : ἐπ' ἄλλο τι **i** : ὕδωρ ἄλλο τι **Z** : αὐτό ἀλλ' ὅτι ὑγρόν **cett**.

VM

478^b22–23 καὶ θάνατος om. **Z¹C^cMi**, non vert. **Iac**

479^a3–4 τῶν δ' ἐναίμων **C^cMi** : *sed sanguinem habentium* **Iac** : καὶ τῶν ἐναίμων **cett**.

479^a7–8 ἢ τ' ἀρχὴ τῆς ἀρχῆς **C^cMi** : *Principium principii* **Iac** : ἢ δ' ἀρχὴ τῆς ζωῆς **cett**.

480^a19 πλέον om. **C^cMi**, non vert. **Iac**

480^b27–28 τι παρὰ φύσιν **C^cMi** : *aliquid circa naturam* **Iac** : τι περὶ φύσεως **vulg**.

Exemples de fautes de la traduction de Jacques

Mem.

451^a29 *que audivit aut vidit* **Iac** : ὃ εἶδεν **codd**. (interpolation)

451^b19 ἀπὸ τοῦ νῦν non vert. **Iac**

452^a4 καὶ χαλεπῶς non vert. **Iac**

453^a13 φύσει μόνοις συμβέβηκεν non vert. **Iac**

Long.

466^a30 *quantumque et quale, sicut et terra* **Iac** : τό τε ποσὸν καὶ τὸ ποιόν **vulg**. (interpolation)

466^b26 *gressibilia* **Iac** : τὰ πεζὰ ἐν τῇ γῇ **codd**.

467^a17 *illud vero factum totum* **Iac** : τὸ δὲ γινόμενον **codd**.

Juv.

468^b12–13 *Unde parvum motum quedam faciunt divisa* **Iac** : διὸ καὶ μικρὰν αἴσθησιν ἔνια ποιεῖ διαιρούμενα **codd**.

468^b6 ἐμβάλλουσιν non vert. **Iac**

469^b12 *alimentum semper* **Iac** : τὴν τροφήν πάντα **codd**.

Resp.

472^a28 οὐ non vert. **Iac**

472^b17 *modum* **Iac** : τόπον **vulg**.

474^a19 *cuius* **Iac** : οὐ **codd**.

474^b9 *igitur* **Iac** : δ' ἡμῖν **codd**.

475^b11–12 ζῶσιν ἐν τῇ γῇ non vert. **Iac**

475^b19–20 *animalia generantia hoc* **Iac** : τὰ τε ζωιοτοκοῦντα ἐν αὐτοῖς **codd**.

475^b21–23 *et animalia generantium quaecumque sunt varia, ut testudines, et volatilia, ut galli, et talpe et serpentes* **Iac** : καὶ τῶν ὠιοτοκοῦντων τὰ τε πτερυγωτά, οἷον ὀρνιθες, καὶ τὰ φολιδωτά, οἷον χελῶναι καὶ σαῦραι καὶ ὄφεις **vulg**. (interpolation)

476^a7 *nullum habent* **Iac** : οὐδὲν ὥπται πω ἔχον **codd**.

476^a9 *eo quod sanguinis est habitaculum* **Iac** : διὰ τὴν τοῦ πνεύματος ὑποδοχὴν **codd**.

476^b34–477^a1 *a superhabundanti humido* **Iac** : ὑπὸ τοῦ περιέχοντος ὑγροῦ **codd**.

VM

479^a12–13 *et factis senibus* **Iac** : καὶ γινομένων γεγηρῶν **codd**.

480^a8 *sic* **Iac** : οὕτω **vulg**.

480^a11 *et sanguis* **Iac** : καὶ ἅμα **codd**.

480^b2 *ingresso* **Iac** : φθίνοντος **codd**.

480^b27 *cauterizant et operadores sunt* **Iac** : κομψοὶ καὶ περίεργοι **vulg**.

Une fois établi que l'exemplaire employé par Jacques pour *PN2* est étroitement apparenté, comme dans le cas du traité *Mem.*, à la famille de *C^c*, il convient de se demander quelle relation exacte il entretient avec les manuscrits conservés. La traduction de Jacques a été rédigée environ un siècle et demi avant la confection du plus ancien témoin de cette famille (*C^c*, confectionné vers 1300), si bien que l'on peut envisager qu'elle se fonde sur un exemplaire perdu qui en constitue un parent direct ou une sorte d'oncle. La différence consiste en ce cas en la présence de fautes propres à l'exemplaire de Jacques dont aurait été préservée, ou pas, la famille de *C^c*. Le problème est que l'on ne peut évidemment pas reconstruire de manière absolument fiable le texte de cet exemplaire perdu à partir de la *vetus* uniquement, d'autant plus que celle-ci est, en tant que traduction, d'une qualité trop instable pour que l'on puisse être certain que ses écarts soient imputables à sa source grecque plutôt qu'à son traducteur. De fait, un grand nombre d'erreurs de la *vetus* résultent manifestement de déchiffrements erronés du texte grec, par exemple *alia* pour ἀλλὰ en 465^a22 (lu comme ἄλλα), ou *ab acceptione* en 465^b18–19, qui doit vouloir rendre quelque chose comme ὑπὸ λήμματος, ce qui est une erreur issue de la leçon ὑπολείμματος transmise par la famille de *C^c*²²⁷. De telles erreurs suggèrent que Jacques a affaire à un exemplaire relativement ancien et probablement parfois exempt de signes diacritiques, mais elles ne permettent pas vraiment de prouver que son exemplaire n'est pas un ancêtre direct de la famille de *C^c*.

On peut, en revanche, observer l'existence d'un certain nombre de passages où l'exemplaire de Jacques semble préservé de fautes ayant affecté les différents témoins conservés de cette famille, ce qui implique qu'il ne saurait s'agir de son ancêtre immédiat, mais qu'il faut postuler au moins un intermédiaire. La difficulté est alors de saisir l'origine exacte de la leçon correcte traduite par Jacques. Il y a de prime abord deux possibilités : soit l'exemplaire de Jacques préserve la leçon d'un ancêtre de la famille de *C^c* à un stade où la faute n'a pas encore été commise, soit il est, lui aussi, postérieur à la faute, mais celle-ci y a été corrigée, en particulier par contamination. La seconde possibilité ne peut jamais être exclue *a priori* étant donné que l'on peut constater par ailleurs des traces d'une contamination de la *vetus* depuis la branche *γ*. Le juge de paix est ici, le cas échéant, le manuscrit *E* ou *Z*, puisqu'il donne régulièrement accès à un état antérieur du texte dont est issu celui de la famille de *C^c* et qui est déjà distinct de celui transmis au sein de *γ* : si la *vetus* est plus proche de *E* ou de *Z* que de la famille de *C^c* à un endroit où leurs textes sont différents de celui de *γ*, alors on pourra montrer par là qu'elle se fonde sur un ancêtre relativement éloigné (ou un frère d'un tel ancêtre) vis-à-vis de la famille de *C^c*. Cette possibilité théorique ne se rencontre cependant qu'à peine. Une partie de la raison de ce fait vient de ce que le texte de la famille de *C^c* est extrêmement proche de celui de *E* puis de *Z* (au point que d'aucuns le font dériver de ces manuscrits), tandis que le passage au latin écrase certaines fines nuances du texte grec, réduisant encore la quantité des données potentiellement disponibles. Il y a cependant deux passages où

227 Voir aussi Nelis (2022), p. 129.

l'on peut soupçonner que la *vetus* donne accès à un état du texte légèrement antérieur à celui de la famille de C^c : (1) en 452^b22, la *vetus* donne *ZA et BA*, tandis que la famille de C^c présente une leçon complètement corrompue, *ZAZBA*, par rapport à la leçon *ZA πρὸς BA* transmise dans le reste des manuscrits, il y a des chances pour que la lettre grecque *Z* en position médiane au sein de cette leçon corrompue remonte à une abréviation pour *καί* (au lieu de *πρὸς*) que Jacques aurait, lui, correctement comprise ; (2) en 480^b27–28, la *vetus* donne *circa naturam*, tandis que la famille de C^c transmet la leçon *παρὰ φύσιν* et la plupart des manuscrits la leçon correcte *περὶ φύσεως* – or Jacques utilise normalement *de* suivi de l'ablatif pour rendre *περὶ* suivi du génitif et *circa* suivi de l'accusatif pour rendre *περὶ* suivi de l'accusatif, il se peut donc qu'il ait lu dans son exemplaire grec *περὶ φύσιν*, ce que l'on peut construire comme une étape intermédiaire de la corruption de *περὶ φύσεως* en *παρὰ φύσιν*.

Hulstaert (1999) identifie par ailleurs, pp. CII–CIV, un petit nombre de passages de la *vetus* qui correspondent à des leçons attestées ailleurs que dans la famille de C^c, qu'elle cite d'après le seul manuscrit *M*, et qui ne se retrouvent pas non plus dans *Z*. Ils sont au nombre de quinze, on peut les répartir en trois catégories dont seule la dernière est intéressante. (I) Une partie des cas sont des fautes qui n'ont pas grande valeur quant à l'histoire de la transmission. Ainsi en 467^b31, on lit *in quo est nobis sensus* dans les manuscrits de la *vetus*, là où les manuscrits de la famille de C^c donnent *ἐφ' ὧν ἐστὶν ἡμῖν ἡ αἰσθησις*, tandis que la plupart des autres manuscrits transmettent *ἐφ' ὃ ἐστὶν ἡμῖν ἡ αἰσθησις* (à l'exception de ceux de *λ*, où l'on lit le relatif au datif, *ἐφ' ᾧ*). Hulstaert (1999) soupçonne pour cette raison une contamination de l'exemplaire de Jacques, ce qui n'est pas nécessaire. La confusion entre *o* et *ω* est extrêmement fréquente et aurait pu être commise par le copiste de l'exemplaire de Jacques aussi bien que par Jacques lui-même. Indépendamment même de cela, on peut aussi supposer que le *ἐφ' ὧν* de la famille de C^c remonte originellement à un *ἐφ' ᾧ* où le iota adscrit aura été mal déchiffré, et l'on peut par conséquent aussi partir du principe que c'est dans ce cas l'exemplaire grec de Jacques, plus ancien que les manuscrits dont nous disposons aujourd'hui, qui a conservé la leçon originelle de la famille. En 468^a23, on lit *ἀφαιρουμένων ἐκατέρου τῶν μορίων* dans la majorité des manuscrits grecs, mais le singulier *ἐκατέρου* dans un petit nombre de témoins (dont *H^a* et les manuscrits de *μ*) ou le singulier *ἀφαιρουμένου* dans la famille *λ*, et *remotis utrisque partibus* chez Jacques. Là encore, il n'est pas forcément nécessaire de faire l'hypothèse d'une contamination : le texte grec de la vulgate, combinant singulier et pluriel, est suffisamment instable pour que la correction ait été faite, soit par le copiste de l'exemplaire grec, soit par Jacques lui-même au moment de traduire. Même chose sans doute en 468^b1, où Jacques traduit le *τε* des autres manuscrits (*planteque*), et non pas le *γε* de *Z* et de la branche de C^c, et en 478^a9, où l'on lit *alia quidem habent pulmonem, alia vero non habent*, alors que presque tous les manuscrits grecs indépendants donnent *τὰ μὲν οὐκ ἔχει πνεύμονα τὰ δὲ ἔχει* – la correction en *τὰ μὲν ἔχει πνεύμονα τὰ δὲ οὐκ ἔχει* est rendue tellement tentante par le contexte qu'elle s'est produite indépendamment dans plusieurs manuscrits de lettrés plus ou moins tardifs, par exemple *m* et *W^g*. Enfin, on peut difficilement déduire quoi que ce soit de

pertinent du fait que Jacques traduise *que enim* en 468^b18, tandis que l'on lit ἡ μὲν γὰρ chez Z, la famille de C^c et S, et ἡ τε γὰρ dans l'autre moitié de la transmission : il n'a tout simplement pas traduit le mot qui compte. Ce sont précisément ces petites particules qu'il lui arrive d'omettre, à moins que ce soit son exemplaire qui soit déjà fautif sur ce point.

(II) Une autre partie de ces quinze cas problématiques tiennent en fait à des erreurs au niveau des collations employées. En 471^a4, lorsque l'on trouve dans la *vetus quod est iuxta os*, cela correspond bien à la leçon τῶι ἐπὶ τῶι στόματι qui est celle de Z et de la famille de C^c, tandis que les autres manuscrits contiennent τῶι ἐν τῶι στόματι. L'erreur remonte aux collations de Bekker (1831), qui attribue cette seconde leçon au manuscrit P seulement, trompé peut-être par le caractère négatif de son apparat. En 477^a27, on lit dans la traduction latine *et non quemadmodum non multa huiusmodi*. La branche de Z et de la famille de C^c transmet le texte grec correspondant, καὶ μὴ καθάπερ μὴ πολλὰ τοιαῦτα, même si, à nouveau, ce n'est pas ce que l'on retire de la consultation de l'apparat Bekker (1831)²²⁸.

(III) Une fois ces cas exclus, il reste sept passages intéressants, lesquels vont dans le sens d'une contamination de l'exemplaire de Jacques. En 471^b7, Jacques écrit *accidit enim et si*, alors que l'on lit dans la branche de Z et de la famille de C^c συμβαίνει γὰρ, et συμβαίνει· εἰ γὰρ dans les autres manuscrits. Il apparaît par conséquent que le εἰ que Jacques a trouvé dans son exemplaire grec y avait été inséré après coup et en mauvaise position (ou dans une position incertaine), après la particule γὰρ. On a affaire ici à un croisement de variantes qui remonte probablement à l'exemplaire grec employé, ou à l'un de ses ancêtres. Le reste des cas suggère autrement un processus de contamination à partir de l'autre moitié de la transmission en direction de la traduction de Jacques de Venise.

Les relevés analogues de Nelis (2022), pp. 67–72, quant à la traduction du traité *Long.*, fournissent également de nombreux cas où la *vetus* est préservée de fautes ayant affecté le texte grec de la famille de C^c (par exemple, en 464^b33, Jacques traduit par *quantum* la leçon correcte transmise par presque tous les manuscrits, ὅσον, et non pas la leçon fautive de la famille de C^c, ὅς). Dans la plupart de ces cas, on ne peut pas déterminer si le fait que la *vetus* reflète la leçon correcte doit être expliqué par l'antériorité de sa source grecque ou par la contamination de celle-ci. Cela dit, on peut de nouveau être certain dans un petit nombre de cas qu'il y a eu contamination²²⁹ : Jacques traduit

²²⁸ L'erreur commence à être rectifiée, pour M seulement, chez Ross.

²²⁹ Nelis (2022), p. 73, part du principe que, dans le cas du traité *Long.*, l'exemplaire de Jacques est un apographe de Z et que l'antigraphe des manuscrits C^c, M et i est lui-même un descendant direct de l'exemplaire de Jacques, tout en évoquant la possibilité que les corrections ultérieures apportées à Z ait influencé la *vetus*. La chose est déjà douteuse du point de vue de la chronologie, et cette hypothèse ne permettra dans tous les cas que difficilement d'expliquer comment une même leçon pourrait se retrouver dans Z (avant correction), C^c, M et i alors que la *vetus* refléterait à cet endroit le texte d'une autre source, comme les corrections ultérieures dans Z. Je privilégie un scénario différent, où l'exemplaire de Jacques est doté de variantes et représente un frère de l'ancêtre de la famille de C^c.

par exemple (correctement) par *enim* la seconde occurrence de la particule γάρ en 466^b30, qui est absente aussi bien de **Z** que de la famille de **C^c**.

Traces d'une contamination au sein de l'exemplaire grec à la source de la *vetus*

Mem.

452^a19–20 *si enim non in L reminiscatur; in T meminit* **Iac** (= εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Η μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη) : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τὸ ΗΘ ἐμνήσθη **Ei** : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ ΤΗΘ ἐμνήσθη **C^cM** : εἰ γὰρ μὴ ἐπὶ τοῦ Ε μέμνηται, ἐπὶ τοῦ Θ ἐμνήσθη **γ**

Long.

464^a30 *unde* **Iac** : ὥς **Zi** : ὥς εἰ **C^cM** : ὥστε **cett.**

466^b30 *enim* **Iac** : deest **ZC^cM** : γὰρ **cett.**

Juv.

468^b21 *hinc enim* **Iac** : ἐντεῦθεν γὰρ **λ** : ἐντεῦθεν **cett.**

468^b25 *aut hoc auferunt* **Iac** : ἢ τοῦτο ἀφαιροῦσιν **βγ** : ἢ τοῦτον ἀφαιροῦσιν **Z¹VrMi**

Resp.

471^b7 *accidit enim et si pisces* **Iac** : συμβαίνειν· εἰ γὰρ καὶ οἱ ἰχθύες **βγ** : συμβαίνει γὰρ καὶ οἱ ἰχθύες **Z¹VrMi**

476^a14 *hec ... illa* **Iac** : τὰ μὲν ... τὰ δὲ **βγ** : τὸ μὲν ... τὸ δὲ **Z¹VrMi**

VM

479^b33 *pulsus* **Iac** (corrumpitur ex *pausum* secundum Hulstaert (1999), p. CIV n. 10) : παῦλα **βγ** : πολλα **Z¹VrMi**

On déduira donc de tout ce qui précède que le plus probable est que l'exemplaire de Jacques, vraisemblablement identique à celui utilisé pour la traduction du traité *Sens.*, est une sorte de grand-oncle du dernier ancêtre commun aux manuscrits **C^c**, **M** et **i**. Cela permet de comprendre un peu mieux la manière dont ceux-ci ont interagi avec le reste de la transmission. La *vetus* est, on l'a vu, à l'occasion contaminée, pour *Sens.* comme pour *Mem.* et *PN2*, par des leçons issues de la branche **γ**. Le phénomène demeure néanmoins relativement circonscrit, si bien qu'il paraît préférable de supposer que cette contamination remonte à l'exemplaire grec, et non pas à une activité de collation de la part de Jacques ou du traducteur anonyme. Les manuscrits **C^c**, **M** et **i** remontent également à un exemplaire contaminé depuis **γ** et, qui plus est, ont eux-mêmes (ou un de leurs ancêtres immédiats) contaminé certains manuscrits de cette famille, apparentés au *deperditus* **ε₂** et ses descendants (*Vat.* 260 **U**, *Vat.* 1026 **W**, *Laurent.* 81.1 **S**, *Marc.* 209 **O^d**). On dispose dans le cas de la seconde contamination, celle à partir de l'ancêtre de **C^c** en direction de **ε₂**, d'un indice historique important, à savoir le fait que les trois manuscrits conservés de cette famille, **C^c**, **M** et **i**, ainsi qu'une moitié de la descendance de **ε₂** (*Vat.* 1026 **W**, *Laurent.* 81.1 **S**, *Marc.* 209 **O^d**, qui remontent tous à un même exemplaire, le *deperditus* **η**) sont issus du cercle de Nicéphore Choumnos (mort en 1327). On pourrait donc supposer que ces deux contaminations remontent à une seule et même interaction entre ces deux familles intervenue, en gros, à la fin du XIII^e siècle. Deux éléments contredisent cependant une telle reconstruction. Cette contamination est déjà observable dans le manuscrit *Vat.* 260 (**U**), confectionné vers

la fin du XII^e, soit un siècle plus tôt²³⁰. La *vetus*, rédigée encore un demi-siècle auparavant, porte aussi des traces d'une contamination qui sont compatibles avec l'hypothèse d'une source du côté du *deperditus* ϵ_2 . Il faut donc se représenter un processus bien plus précoce : si l'ancêtre commun à la *vetus* et à la famille de **C**^c a interagi avec le *deperditus* ϵ_2 , c'est probablement avant le milieu du XII^e siècle. Il est fort possible que ces manuscrits, ou du moins certains de leurs descendants, aient continué ensuite à être conservés en un même lieu de la capitale, ce qui explique comment ils auraient, environ un siècle et demi plus tard, circulé ensemble dans l'entourage de Choumnos. Le fait qu'il y ait ensuite des traces différentes de cette même contamination aussi bien dans la *vetus* que dans la famille de **C**^c est à expliquer par le fait que leurs ancêtres remontent conjointement à un manuscrit donnant des variantes, ce dont il y a des indices dans leurs recensions respectives.

On ne sait que peu de choses au sujet de la figure de David de Dinant, du fait de sa condamnation en 1210, vers la fin de sa vie, et de son expulsion subséquente de Paris, en dépit du respect (critique) que lui témoigne Albert le Grand. Il ne reste de son œuvre que des fragments épars, qui suffisent tout de même à témoigner d'un grand intérêt pour les ouvrages d'Aristote alors perdus dans l'Occident latin, qu'il a pu consulter lorsqu'il est allé étudier en Grèce comme il nous en informe lui-même²³¹. Ses *Quaternuli*²³² se réfèrent à un grand nombre de doctrines aristotéliennes que l'on trouve dans le traité *Sens.* et dans les traités du sommeil, ces derniers étant même cités explicitement sous un titre commun. Il ne fait aucun doute, au vu de l'étroite proximité entre certains passages de ce qui nous reste des écrits de David de Dinant et la lettre d'Aristote, que celui-ci a eu accès au texte original grec, car aucun lien avec les autres traductions n'est détectable. On conserve ainsi une sorte d'abrégé des traités du sommeil traduisant directement certains extraits et quelques citations du traité *Sens.* qui correspondent parfois terme à terme au texte grec. Vuillemin-Diem (2003), dont je reprends l'essentiel des résultats, a montré, en raison notamment de choix idiosyncratiques de traduction, que David n'a pas pu se servir de la *vetus*²³³, qui lui est de plus peut-être postérieure dans le cas du traité *Sens.*, mais devait traduire lui-même à partir de son propre exemplaire grec, sans doute perdu, que l'on peut de temps en temps espérer pouvoir reconstituer, ce qui confère à certains de ces fragments le statut de témoin textuel. Elle a également déjà rapproché son modèle grec du manuscrit **M** et l'on peut en effet en quelques endroits observer, à nouveau, la proximité de l'exemplaire grec employé de la

²³⁰ Voir par exemple *Mem.* 451^b31, où la faute μάλιστα (pour τάχιστα) se retrouve dans la famille de **C**^c, dans **U** et dans la *vetus* (*maxime*).

²³¹ Voir Kurdzialek (2019), en particulier pp. 25–26. Albert le Grand loue d'ailleurs David pour sa connaissance de la langue grecque.

²³² Pour une présentation de la structure des fragments conservés, voir Henryk (2005). Ils ont été édités par Kurdzialek (1963).

²³³ Dans le cas de *PN1*, Vuillemin-Diem (2003) le montre pour les traités du sommeil. Galle (2008b) fait également voir pour le traité *Sens.* que David de Dinant ne se fonde pas sur la traduction anonyme, *a fortiori* qu'il n'en est pas l'auteur.

famille de C^c. Tout porte donc à croire que David de Dinant a mis la main en Orient sur un exemplaire étroitement apparenté, sinon identique, à celui ou ceux employés par le traducteur anonyme du traité *Sens*. et Jacques de Venise.

Fautes rattachant la traduction de David de Dinant (**Dav**) à la famille de C^c

Somn. Vig.

457^a10 τισὶν **EC^cMi** : *quibusdam Dav* (5.22) : πολλοῖς **βγ**

Insomn.

459^b10 ὑπομένουσαν **C^cMi** : *permanet Dav* (6.4) : ὑπεροῦσαν **E** : ὑποῦσαν **βγ**

459^b14 μύσαντες **C^cMi** : *claudentes Dav* (6.7) : μύσωμεν **cett.**

460^b7 ὁρᾶν οἶον ἔαν ἰδηι ξύλα παραπλησίως ἐστῶτα ταῦτα ὠπλισμένους ἄνδρας ὁρᾶν οἰέται **C^cMi** :
si videant ligna, videntur videre homines armatos Dav (6.14) : ὁρᾶν **cett.**

